



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Soc 4865.57.2(4)

HARVARD COLLEGE LIBRARY

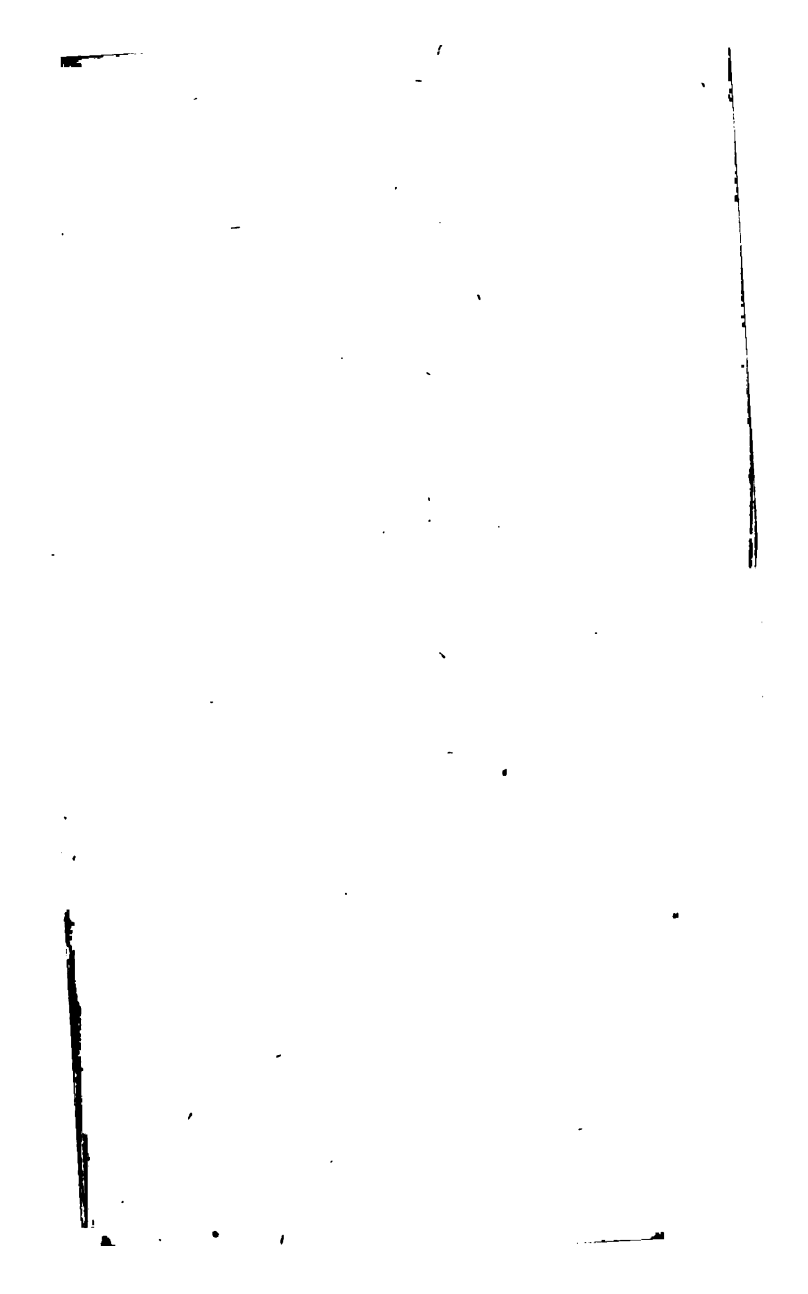


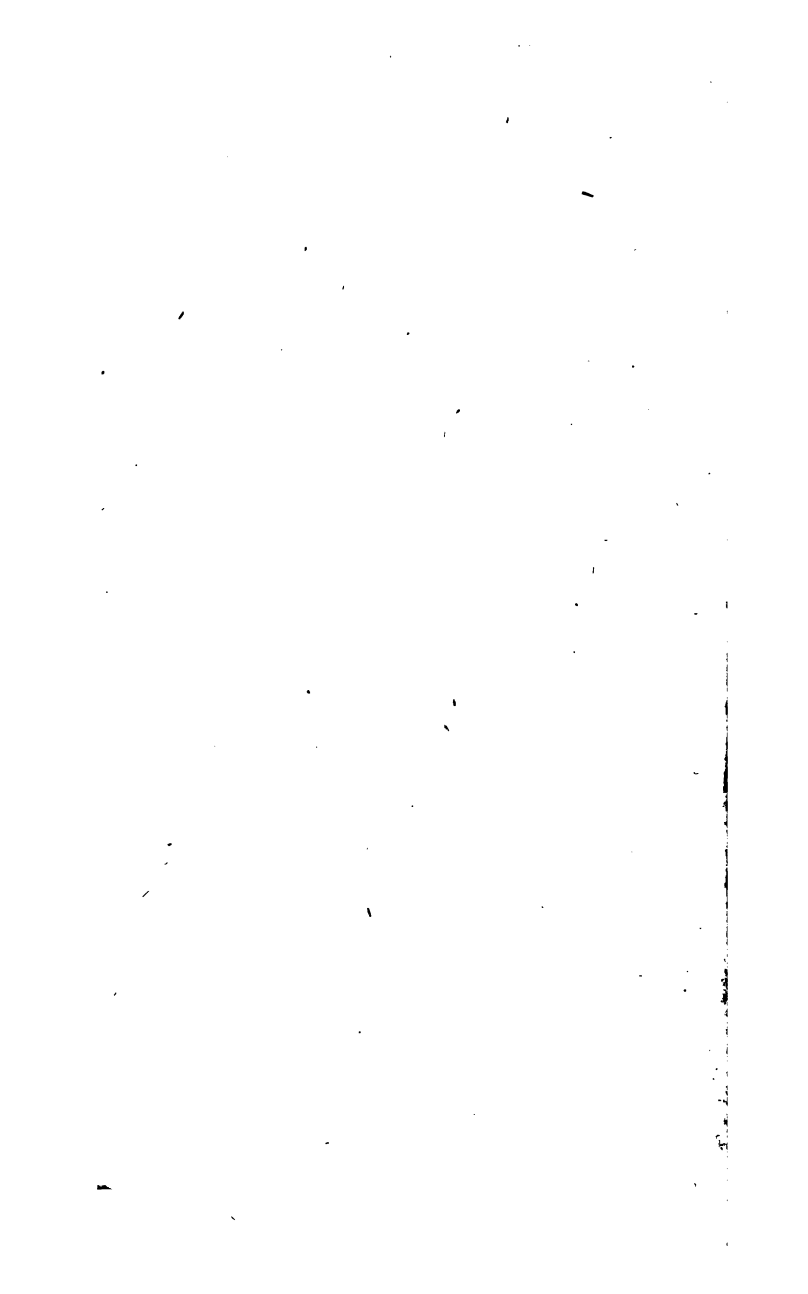
FROM THE
George Schünemann Jackson
FUND

FOR THE PURCHASE OF BOOKS ON
SOCIAL WELFARE & MORAL PHILOSOPHY



GIVEN IN HONOR OF HIS PARENTS, THEIR SIMPLICITY
SINCERITY AND FEARLESSNESS

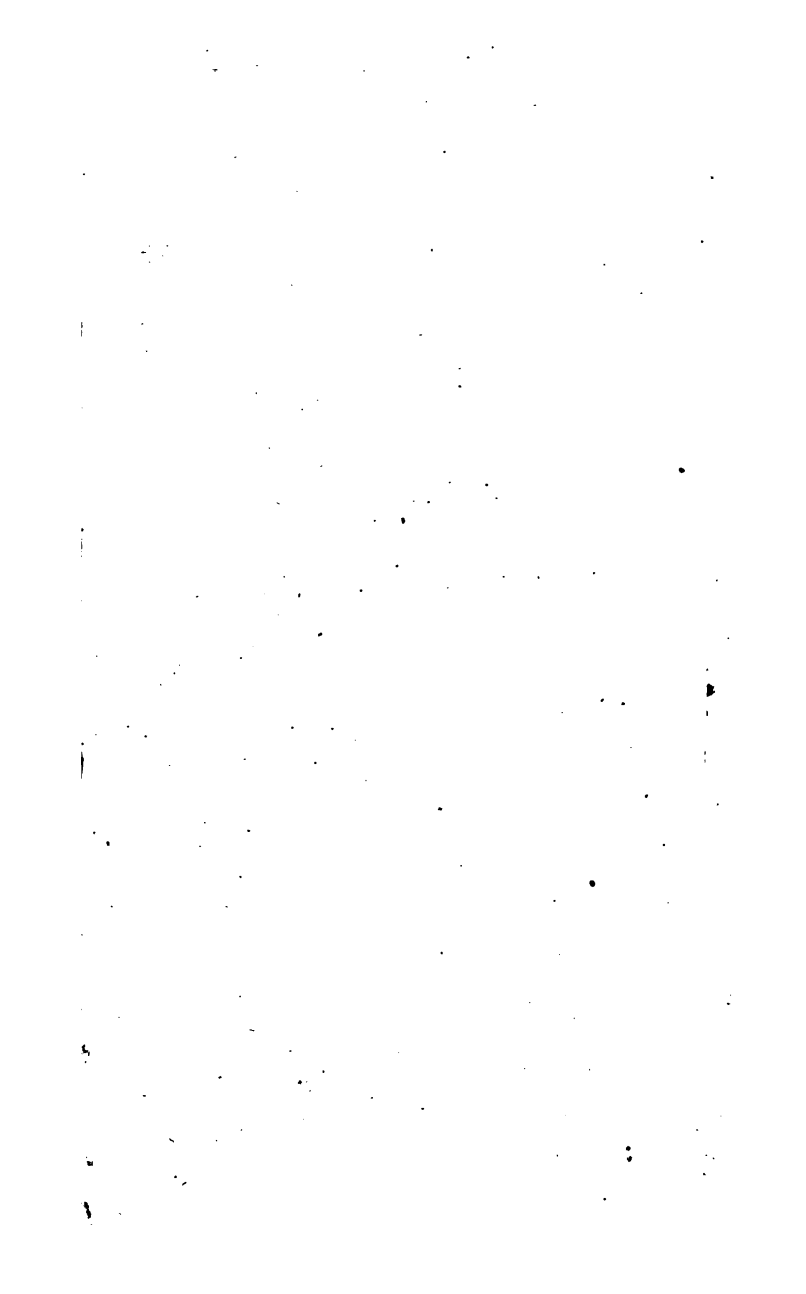




BIOGRAPHIE
DES
JEUNES DEMOISELLES.

IV.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.





BIOGRAPHIE
DES
JEUNES DEMOISELLES,

OU
VIES DES FEMMES CÉLÈBRES,
DEPUIS LES HÉBREUX JUSQU'A NOS JOURS;

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE,
ET ORNÉ DE PORTRAITS EN TAILLE-DOUCE.

PAR M^{me}. DUFRENOY.

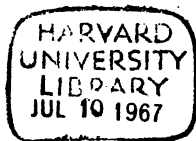
SECONDE ÉDITION,
RÉVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, RUE MAZARINE.
M. DCCC. XX.

Soc 4415.67.00



BIOGRAPHIE

DES

JEUNES DEMOISELLES.

JEANNE DE SCHOMBERG,

DUCHESSE DE LIANCOUR.

(Après Jésus-Christ, 1601.)

JEANNE de Schomberg, duchesse de Liancour, issue d'une famille illustre originaire d'Allemagne, naquit du mariage de Henri de Schomberg, comte de Nanteuil-le-Haudoin, duc et pair, et maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, surintendant des finances, et de François d'Espinay, sœur et héritière de Charles, marquis d'Espinay, en Bretagne, comte de Duntal, etc.

Jeanne de Schomberg fut remarquable, dès son enfance, par sa haute piété, et par une ardente passion pour les belles-lettres, pour les beaux-arts et pour les sciences même les plus abstraites. On ne lui laissait ni le temps, ni la liberté de s'adonner à l'étude, et elle ne pou-

2 JEANNE DE SCHOMBERG. XVII^e. SIÈCLE.

vait y employer que les courts instans de ses loisirs ; mais la pénétration et la vivacité de son esprit suppléèrent aux travaux , auxquels il est ordinairement nécessaire de se livrer avec persévérance pour acquérir une instruction solide et profonde. Sans cesse occupée des soins et des devoirs de son sexe , elle amassa , pour ainsi dire en se jouant , des connaissances étendues et variées.

Son père , qui réunissait les talens tout à la fois d'un homme de cabinet et ceux d'un homme de guerre , l'initia , dès sa première jeunesse , aux affaires les plus importantes. Souvent il lui faisait lire des négociations et des traités , lui dictait des dépêches , et il la chargeait d'en rédiger. Jeanne , pour se délasser de ses graves occupations , saisissait tour à tour l'aiguille , le crayon , le pinceau ou la lyre. Elle égalait les meilleures ouvrières dans les ouvrages de femme les plus difficiles et les plus précieux : elle ne montrait pas moins de supériorité dans le dessin et dans la peinture. Elle savait plusieurs langues , et tournait agréablement des vers.

Jeanne Schomberg joignait à tous ces talens , un cœur droit et noble , une figure très-agréable , une taille élevée. A vingt ans elle épousa messire Roger Duplessis de la Roche - Guyon , duc de Liancour , pair de France. Roger , alors

âgé de vingt-deux ans , était grand , adroit dans les exercices du corps , brave jusqu'à la témérité , bon , généreux , sincère. Entraîné toutefois par l'exemple et par les mœurs de la cour , il se livrait à la passion du jeu , au luxe , aux plaisirs , et à la galanterie. Ses torts ne l'empêchaient pas néanmoins d'apprécier les vertus de la duchesse : elle possédait son estime , son amitié , sa confiance. Il l'avait établie maîtresse absolue dans sa maison ; mais Jeanne rendait au duc tous les honneurs , et voulait que l'autorité parût reposer entièrement sur lui. Malheureuse en secret des égaremens de son époux , elle lui montrait la plus tendre indulgence , et se gardait de soulever , aux yeux du monde , le voile qui cachait sa vie secrète ; la plus parfaite union régna toujours entre eux. M. de Liancour ayant été atteint deux fois de maladies contagieuses , la duchesse veilla à ses besoins , et lui rendit elle-même tous les services qu'exigeait sa position. Elle passait à ses côtés les jours et les nuits , et elle profitait de ces momens pour l'engager à réfléchir sur le néant des choses humaines , et pour l'exhorter à se rendre digne de la vie immortelle. Sa patience inaltérable , sa douceur , sa prudence , ses sages conseils , ses prières devaient triompher des penchans vicieux de M. de Liancour : un stratagème innocent et dix-huit ans de con-

son époux rentré dans le monde ne s'écartât de la voie du salut, et elle rejeta ces offres brillantes. Alors le cardinal s'adressa directement au duc de Liancour; il chercha à éveiller son ambition par la promesse d'un crédit et d'une faveur sans bornes. Ses efforts n'ayant eu aucun succès, il le pressa de se rendre au nom même de la religion. Il l'assura que sa présence et celle de la duchesse serviraient utilement à la cour les intérêts de l'Église.

Vaincu par un raisonnement qui s'accordait à un zèle religieux, le duc engagea sa femme à accepter la place honorable qu'on lui proposait, et qui la mettrait en état de faire beaucoup de bien. La duchesse lui répondit sans hésiter : « Vous savez que je ne vous ai jamais désobéi, » mais permettez-moi de vous dire qu'il faut » plutôt penser à rompre les liens qui nous at- » tachent encore à la cour, qu'à les renouer. » La cour n'est pas un séjour propre pour notre » salut : nous ne la changerons pas. Ce n'est » pas à nous à la vouloir sanctifier, mais à faire » pénitence. »

Le mariage de mademoiselle de la Roche-Guyon avec le prince de Marillac se conclut. Mais la duchesse eut le malheur de perdre sa petite-fille avant qu'elle eût atteint sa vingt-quatrième année. Une autre affliction vint encore la frapper, le maréchal-duc, son frère,

succomba sous ses yeux à une maladie douloureuse, et sa mort mit M^{me}. de Liancour dans la cruelle nécessité d'avoir un procès avec sa veuve. Cependant la vertueuse duchesse, soutenue par sa piété, conserva la paix de l'âme; de fâcheuses discussions ne purent altérer la modération de son caractère, ni affaiblir son amitié pour sa belle-sœur, et elle revoyait avec soin les plaidoyers de son avocat pour en effacer les phrases qui lui paraissaient trop fortes contre sa partie adverse.

Dans une autre circonstance elle montra une rare générosité à l'égard d'un pauvre gentilhomme, qui était aussi en procès avec elle. Sachant que les intérêts de son adversaire exigeaient sa présence à Paris, et que la position de sa fortune ne lui permettait pas d'y rester, elle lui en procura les moyens. La duchesse gagna sa cause; le gentilhomme vint lui représenter que son avocat n'avait pu faire une production faute d'argent, elle lui en donna sur-le-champ, l'avocat fit la production, et le procès resta indécis.

M^{me}. de Liancour se distingua par une foule de traits d'humanité, de charité chrétienne et de grandeur d'âme. Pendant cinquante-quatre ans, elle s'occupa constamment du bonheur temporel et spirituel de son époux. Une tendre amitié unissait leurs âmes; ils avaient les mêmes

opinions , les mêmes sentimens , les mêmes désirs , les mêmes amis ; ils s'avertissaient réciproquement de leurs devoirs avec une noble franchise et avec une douceur mêlée de fermeté , et l'un et l'autre répandaient autour d'eux les bienfaits avec une ingénieuse prodigalité.

La duchesse , attequée d'une maladie qui devait la conduire lentement au tombeau , eut le courage et la force de cacher pendant six mois à son mari les souffrances , présage de sa fin. Quand elle la sentit approcher , elle voulut se faire transporter de la Roche - Guyon à sa maison de Liancour , lieu qu'elle avait choisi pour sa sépulture ; et elle dit en s'adressant à une personne instruite de son secret : « Il est » temps de porter mon corps à sa dernière demeure ; il y aura moins de cérémonie à l'y » porter vivant que mort. » Elle profita d'une courte absence de son mari pour recevoir l'Extrême-Onction ; et après l'avoir disposé à leur prochaine séparation : « Je m'en vais , lui dit-elle ; apparemment nous ne serons pas séparés long-temps , car à l'âge où nous sommes » le survivant suivra bientôt ; je pars donc dans » l'espérance de vous revoir. Ce qu'il y a de » sensible dans l'amitié des chrétiens n'est rien : » il n'y a rien de grand que la charité qui demeure toujours et qui est bien plus parfaite » dans le ciel que sur la terre : c'est par elle que

» nous serons toujours inséparablement unis; et
 » si Dieu me fait miséricorde, je le prierai
 » qu'il nous réunisse bientôt. » M^{me}. de Lian-
 cour conserva jusqu'à sa dernière heure sa fer-
 meté et toute sa présence d'esprit. Elle mit
 ordre à ses affaires avec le plus grand calme,
 elle laissa au duc, son mari, d'humbles et de
 sages avis sur le plan de vie qu'il devait mener,
 et elle rendit le dernier soupir à Liancour le
 14 juin 1674. Elle avait soixante-treize ans.

La mort n'altéra point ses traits; ils gardèrent
 leur douceur et leur majesté. Son mari, plongé
 dans le désespoir par sa perte, ne lui survé-
 cut que le court espace de six semaines (1).

(1) Mézerai. Mémoires du temps.

M^{lle}. DE SCUDÉRY,

(Après Jésus-Christ, 1607.)

MADELEINE DE SCUDÉRY, née au **Hâvre-de-Grâce** l'an 1607, descendait d'une famille noble de Naples. Ses aïeux, établis en Provence depuis plusieurs siècles, avaient servi avec distinction sur terre et sur mer; un d'eux eut le gouvernement du **Hâvre-de-Grâce**. La mère de mademoiselle Scudéry, issue de l'illustre maison de Gostiménil-Martel, se distinguait par son esprit, par sa beauté, et surtout par sa vertu. Madame de Scudéry éleva elle-même sa fille, et ne permit qu'à un de ses frères, homme plein d'honneur et d'instruction, de la seconder dans le difficile emploi d'institutrice. Cet oncle, qui avait vécu à la cour de France sous trois rois, forma sa jeune élève à l'élégance du langage et aux manières des femmes de la plus haute classe. Quand mademoiselle de Scudéry arriva dans la capitale, on s'étonna qu'elle n'y eût pas toujours vécu.

L'hôtel de Rambouillet, où se rassemblaient tous les grands seigneurs et tous les beaux esprits, montra de l'enthousiasme pour made-

moiselle de Scudéry, et décida qu'elle était digne des hommages et de la ville et de la cour.

Les parens de mademoiselle de Scudéry, uniquement occupés d'ajouter un nouveau lustre à leur nom, se trouvèrent entièrement ruinés; et ne lui laissèrent que des dettes; mais le courage de mademoiselle Scudéry était au-dessus des revers de la fortune. Elle résolut de chercher dans son talent littéraire une ressource pour vivre avec décence et pour acquitter les dettes contractées par sa famille. Le goût des romans historiques régnait alors en France. On aimait à retrouver dans ces sortes d'ouvrages le tableau des faits et des sentimens chevaleresques des anciens preux, et des traits historiques mêlés à d'ingénieuses fictions. Mademoiselle Scudéry, douée d'une grande facilité pour écrire, et d'une imagination vive, se livra en secret à ce travail. Les sociétés qu'elle fréquentait lui offraient des modèles variés qu'elle mit habilement en scène; elle présageait ses succès; néanmoins elle crut devoir publier ses ouvrages sous le nom de son frère, très-connu par ses propres écrits. Elle imprima sous ce nom *l'illustre Bassa, les Harangues des femmes illustres, Cyrus et Clélie*, romans historiques de chacun dix volumes.

Il est peu de longs secrets pour le public; il

connut celui de mademoiselle de Scudéry. Son frère ne mit plus son nom aux ouvrages qu'elle composa; cependant elle ne voulut pas y placer le sien, et tous furent imprimés sans nom.

De ce moment, mademoiselle de Scudéry se livra à un autre genre de littérature; jalouse de présenter un tableau du monde utile aux mœurs, elle écrivit dix volumes de *Conversations* sur différens sujets, et elle remporta en 1671 le premier prix d'éloquence proposé par l'académie française. Elle se délassa ensuite à composer les nouvelles intitulées : *Selinté*, *Mathilde*, et *la Promenade de Versailles*. Ces ouvrages, traduits pour la plupart dans toutes les langues modernes, et même dans quelques langues anciennes, étendirent partout sa renommée.

Elle composa beaucoup de vers pour le roi et pour toute sa famille, qui obtinrent un grand succès. Le premier désir des étrangers qui venaient visiter Paris était de voir mademoiselle de Scudéry. Les souverains des divers royaumes de l'Europe recommandaient avant tout aux princes leurs enfans, de ne point quitter la France sans avoir conversé avec la *dixième muse*. Le prince de Paderborn, évêque de Munster, lui fit présent de sa médaille et de ses ouvrages. La reine Christine de Suède lui donna son portrait, une pension, et la combla

de marques d'amitié. L'académie des Ricovrati de Padoue lui envoya, après la mort d'Helène Cornara, des lettres d'association, accompagnées d'une lettre particulière, écrite par Charles Patin, ainsi conçue :

« Mademoiselle, quand notre académie vous
 » a choisie pour être de son corps, elle n'a pas
 » prétendu rendre votre mérite plus connu
 » qu'il ne l'est déjà par vos ouvrages. Elle a
 » voulu marquer à toute la terre qu'elle con-
 » naît parfaitement ce mérite si exquis, et elle
 » n'a pas moins songé à se faire honneur, qu'à
 » honorer vos excellentes qualités. »

La France, glorieuse d'avoir vu naître dans son sein une savante que célébrait l'Europe entière, s'empressait de l'entourer de soins et d'éloges. Les hommes et les femmes, que rendaient remarquables la naissance, le rang, les emplois, la beauté, l'esprit, le mérite, la vertu, recherchaient avec ardeur l'avantage de la connaître. Madame lui dit un jour : « C'est
 » moi qui suis l'amant dans notre commerce,
 » car c'est moi qui vous cherche avec mys-
 » tère. »

Le cardinal Mazarin lui légua une pension par son testament; le chancelier Boucherat lui en donna une sur le sceau; le roi la gratifia d'une pension en 1683, et l'admit en sa présence pour la complimenter. Quelques années

plus tard, il lui fit présent d'une de ses plus belles et de ses plus riches médailles.

Mademoiselle de Scudéry écrivit avec succès jusqu'à la fin de ses jours, et conserva son crédit et sa réputation. Quand ses infirmités la contraignirent à ne plus recevoir que ses amis intimes, ses vers et ses lettres consolaient la cour et la ville de son absence. Tandis qu'accablée sous le poids des ans et des souffrances, son corps s'affaiblissait de moment en moment, son esprit semblait rajeunir. En vain les plus vives douleurs causées par un rhumatisme au genou, lui laissaient à peine du repos : elle supportait son sort avec patience, courage et résignation, et continuait d'observer les jeûnes prescrits par l'église. Elle ne voulut point réclamer de dispense, et suivit les prières du jubilé comme si elle n'était point malade. Enfin après huit jours d'un gros rhume mêlé de fièvre, elle se sentit encore plus mal que de coutume; le 2 juin 1703, elle se fit encore lever et habiller; une faiblesse la prit, et elle s'écria : *Seigneur, il faut mourir*. Elle demanda le crucifix, on le plaça devant elle; ses yeux restèrent long-temps attachés dessus, elle pria et envoya chercher son confesseur; il ne se trouva pas chez lui; on amena alors à mademoiselle de Scudéry un capucin; elle n'entendait plus, et le prêtre se borna à mettre le crucifix en-

tre ses mains. Elle le pressa sur ses lèvres, et comme on voulait le lui ôter à cause de son poids, elle s'y refusa et dit : *Donnez, donnez-moi mon Jésus*; elle appuya le crucifix sur sa poitrine, et rendit le dernier soupir. Elle avait quatre-vingt-quatorze ans.

L'église de l'hôpital royal des Enfans-Rouges et l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, sa paroisse, se disputèrent l'honneur de recevoir ses dépouilles. Le cardinal de Noailles, juge de leur généreuse contestation, décida en faveur de la paroisse (1).

(1) M. Bosquillon. *Mémoires littéraires du dix-septième siècle*.

CHRISTINE,

REINE DE SUÈDE.

(Après Jésus-Christ, 1626.)

GUSTAVE-ADOLPHE venait de périr dans les champs de Lutzen , au moment de terminer peut-être les généreux projets qu'il avait conçus en faveur de l'Allemagne. La couronne de ce prince appartenait , d'après les lois du royaume , à Christine sa fille unique , née le 8 décembre 1626 , de Marie - Éléonore de Brandebourg.

La situation de la Suède semblait menacer le royaume d'une grande révolution. Le temps de la minorité des souverains a toujours été un temps de crise pour les nations qu'ils sont appelés à gouverner. Christine , à peine âgée de six ans , se trouvait sans protecteurs. Les compagnons d'armes de son père , le chancelier Oxienstiern , l'ami et le confident de Gustave étaient en Allemagne. Personne ne pouvait défendre la cause de Christine , si les états , prêts à s'assembler , refusaient de la reconnaître. Mais le génie tutélaire du grand Gustave veillait sur Christine et sur la Suède ; et comme le

seul nom de ce grand homme rappelait aux Suédois le sentiment de la gloire nationale et l'amour de la patrie, tandis qu'en Allemagne l'armée suédoise jurait fidélité à Christine, sur les trophées de son père, en Suède les états la proclamaient souveraine. Un député de l'ordre des paysans paraissait indécis à prêter hommage à Christine, le président le fait approcher de la jeune princesse. O puissance exercée par le souvenir d'un grand homme ! le député examine Christine et s'écrie : *Oui, voilà les yeux, le front, tous les traits de Gustave ; elle sera notre reine.* La régence, suivant les instructions du feu roi, fut confiée aux dignitaires et au sénat du royaume.

Les personnes choisies par le père de Christine pour soigner son éducation restèrent auprès d'elle, et s'appliquèrent à entretenir dans son jeune cœur des sentimens élevés et la passion de la gloire, que Gustave avait déjà su lui inspirer.

On présenta, en 1634, à la diète, un acte qui fixait les bases les plus essentielles du gouvernement. Comme il formait, en quelque sorte, le testament politique de Gustave-Adolphe, les états l'acceptèrent avec acclamation. Cette loi constitutionnelle proclamait la religion luthérienne religion du prince et de l'état, et maintenait les anciens réglemens relatifs à la succession au trône.

Chef du gouvernement, le roi devait régner suivant les lois constitutionnellement établies aux assemblées de l'état ; le sénat formait le conseil du roi, le prince nommait les membres de ce corps ; il ne pouvait les prendre que dans l'ordre de la noblesse ; les cinq dignitaires du royaume, le sénéchal, le connétable, l'amiral, le chancelier et le trésorier, faisaient partie du sénat. Ils exerçaient en même temps les fonctions de ministres. Le sénat, corps intermédiaire entre le peuple et le roi, appuyait auprès du souverain les intérêts de la nation, et ceux du roi auprès de la nation. Le roi nommait à toutes les charges, et à tous les emplois ; les états du royaume, composés du sénat, des ordres de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans, qui y envoyaient leurs représentans, s'assemblaient lorsqu'il s'agissait d'armemens extraordinaires, d'impositions nouvelles, ou de changement dans les lois. En cas d'extinction de la maison royale, les états prononçaient sur la succession au trône, et, provisoirement, les dignitaires et le sénat dirigeaient le gouvernement. Les mêmes fonctions leur appartenaient pendant la minorité du souverain ; le prince, à sa majorité, avait le droit d'examiner leur administration, et de rejeter ou de maintenir les mesures prises par la régence.

Christine manifesta dès sa plus tendre en-

fance des sentimens élevés et la plus vive ardeur à s'instruire. Digne fille d'un héros, dédaignant les amusemens ordinaires à son âge et à son sexe, elle se plaisait aux exercices propres à développer le courage et l'adresse. Dans des mémoires intitulés : Vie de Christine, écrite par elle-même, et dédiée à Dieu, cette princesse s'exprime ainsi : « Ce fut vous, Seigneur, qui » rendîtes alors un enfant admirable à son peuple, qui s'étonnait de la grande manière dont » je faisais la reine en cette première occasion. » J'étais petite, mais j'avais sur le trône une » mine si grande, qu'elle inspirait le respect et » la crainte à tout le monde. C'est vous, Seigneur, qui faisiez paraître telle une fille qui » n'avait pas encore l'usage de la raison. Vous » aviez imprimé sur mon front cette marque de » grandeur, que vous ne donnez pas à tous ceux » que vous avez destinés, comme moi, à l'honneur d'être votre lieutenant entre les hommes. »

Le chancelier Oxienstiern prit, avec les généraux de l'armée Suédoise, les mesures nécessaires au maintien de la discipline et à la conservation des conquêtes faites par le roi. Il s'occupa de procurer à la Suède les moyens de continuer la guerre ; et de garder son ascendant sur les affaires de l'Allemagne. Les victoires et les défaites se succédèrent avec rapidité, les

armées suédoises traversèrent continuellement l'Allemagne en tous sens , et se transportèrent du nord au midi pour soutenir et pour encourager leurs alliés. Pendant ce temps , Christine croissait en talens comme en âge. Oxienstiern, revenu en Suède, instruisit la jeune reine dans l'art si difficile de gouverner les hommes. Il l'affermir dans l'amour qu'elle montrait pour sa patrie , et dans son estime pour la nation suédoise.

Une nouvelle source de richesses vint augmenter les revenus de la Suède. A cette époque se formèrent de grands établissemens pour exploiter les mines du royaume. Un Hollandais en fut le fondateur ; il appela auprès de lui un grand nombre de protestans de la Flandre, qui s'expatriaient à cause des persécutions qu'ils éprouvaient dans l'exercice de leur religion. Leurs descendans forment encore une colonie distincte des autres habitans de la Suède par des noms la plupart français, et par des mœurs et des usages différens.

Les puissances belligérantes , fatiguées de la guerre, désiraient voir renaître la paix. Les préliminaires en furent signés le 23 mars 1643. Un congrès s'ouvrit en même temps à Munster en Westphalie. Christine entra dans sa dix-huitième année. La régence proposa aux états de remettre le gouvernement à la reine. Les états

approuvèrent cette résolution. Le 8 décembre 1644, anniversaire de la naissance de Christine, elle se rendit aux états, reçut leur serment de fidélité, et s'engagea, par un acte solennel, à gouverner suivant les lois constitutionnelles du royaume.

Christine s'occupa d'abord de rendre la paix à la Suède, et termina avantageusement la guerre commencée, quelques années avant, contre le Danemarck. Les négociations entamées à Munster traînèrent en longueur. Christine, pressant la signature de la paix, prescrivait néanmoins avant tout à ses ambassadeurs, de n'accorder aucune condition qui pût blesser l'honneur de la nation suédoise. Dans cet intervalle, des princes d'Allemagne ayant rompu la trêve dont ils étaient convenus avec les généraux de Christine, les troupes suédoises, réunies aux Français, sous les ordres de Wrangel et de Turenne, acquirent une nouvelle gloire.

Les armées suédoises, alors dans une position respectable, occupaient plus de cent places en Allemagne. Les états héréditaires de l'empereur leur étaient ouverts. De nouveaux renforts arrivèrent de Suède, sous les ordres du prince Charles-Gustave, fils d'une sœur de Gustave-Adolphe, que Christine nomma généralissime. Enfin cette princesse vit son vœu le

plus ardent accompli; la paix fut signée le 24 octobre 1648. La France et la Suède étaient chargées de la garantie du traité. L'Europe entière déposa les armes; l'Espagne seule continua de faire la guerre à la France. La Suède acquit de grandes concessions de territoire en Allemagne. On lui donna presque toute la Poméranie, l'île de Rugen, la ville de Wismar en Mecklenbourg, l'archevêché de Bremen, et l'évêché de Werden. Elle obtint aussi trois voix à la diète germanique. Les cercles de l'Allemagne, à l'exception de ceux d'Autriche et de Bavière, s'engagèrent à lui payer cinq millions d'écus.

Les troupes suédoises réparties dans différentes provinces de l'Allemagne restèrent sur le pied de guerre, jusqu'à l'entière exécution du traité de Westphalie. Charles-Gustave licencia ensuite son armée, congédia les soldats étrangers, et revint en Suède avec les troupes nationales.

Plusieurs princes recherchèrent la main de Christine; elle refusa leurs propositions. Charles-Gustave, désigné par le vœu général de la nation pour succéder à Christine, lui avait témoigné le désir de l'épouser; mais Christine lui déclara son peu de penchant pour le mariage, et résolut d'exécuter le projet qu'elle nourrissait depuis long-temps, de faire reconnaître ce prince pour son successeur. Après plusieurs

discussions dans le sénat et dans les états , la noblesse se vit forcée de se réunir aux autres ordres.

Peu de temps après , la reine fut couronnée dans la cathédrale de Stockholm , en présence des états du royaume. La Suède , parvenue au plus haut degré de gloire militaire , se reposait de ses triomphes au sein de la paix. Le traité de Westphalie lui avait acquis une grande influence dans les affaires de l'Europe. Christine s'occupa uniquement de l'administration intérieure de son royaume , et du bonheur de ses peuples. Fidèle alliée de la France , la reine de Suède , attentive aux troubles dont ce royaume était la proie , envoya à son ministre à Paris ses instructions , qui ne produisirent point l'effet qu'elle en espérait. L'ambitieux Mazarin voulait seul gouverner la France ; la reine de Suède prit une part active aux événemens de la fronde. Christine avait la plus haute admiration pour les qualités du grand Condé ; lorsque ce prince fut arrêté , il lui écrivit du donjon de Vincennes , pour réclamer son entremise.

La Suède , tranquille jusqu'à ce moment , faillit devenir victime de troubles intérieurs. La noblesse , toujours avide de privilèges , s'était réservée la prérogative d'occuper les premières charges de l'état. Bientôt les gentilshommes voulurent exercer sur les laboureurs de leurs do-

maines, des droits contraires à ceux accordés par les lois du royaume à l'ordre des paysans. Les nobles, devenus grands propriétaires au moyen des aliénations de terrain faites par la régence pendant la minorité de Christine, rejetaient sur les autres classes de citoyens les impôts dont leurs nouveaux privilèges les exemptaient.

Les plaintes que les ordres inférieurs avaient déjà fait entendre recommencèrent, lorsqu'en 1650 la reine demanda un nouveau subside. Christine sut maintenir la tranquillité dans ses états par des mesures sages et sévères, et sans attaquer les privilèges de la noblesse et du clergé. Elle diminua la féodalité, mais le calme dura peu. La noblesse excita encore des troubles; les seigneurs se plaignaient de ce que la reine nommait des personnes d'une naissance moins élevée à des places qu'ils prétendaient appartenir exclusivement à leur caste. Le clergé, de son côté, représentait Christine comme indifférente à la religion. Les charges s'augmentaient; le peuple se récriait contre le luxe qu'étalait la cour au milieu de la misère qui pesait sur tout le royaume. Le sénat, au lieu de faire usage de ses droits, et de s'établir médiateur entre la reine et le peuple, se divisa en plusieurs partis. Des sénateurs quittèrent la capitale.

La reine, fatiguée des obstacles qu'elle éprouvait dans son gouvernement, inquiète de la situation critique où se trouvait la Suède, situation qu'elle ne croyait pas pouvoir changer, et jalouse de conserver toute sa gloire, voulut abdiquer la souveraine puissance. Elle fait part de son projet au connétable et au chancelier, leur ordonne d'en instruire le prince royal, assemble le sénat, et déclare qu'elle est décidée à remettre l'administration au prince Charles-Gustave. Les grands de l'État se rendent auprès de la reine, ayant à leur tête le chancelier Oxienstiern. Après avoir remercié la reine, au nom de la nation, de la gloire qu'elle a procurée à la Suède, le chancelier lui fait observer qu'elle doit chercher à la conserver; il ajoute que si elle renonce au gouvernement, les grands officiers de l'état donneront leur démission; il proteste, au nom de tous les Suédois, de leur entier dévouement pour leur souveraine, et lui offre tous leurs biens pour acquitter les dettes de l'État. La reine, touchée de ces marques d'attachement, et fière de ce nouveau triomphe, promet de renoncer à son dessein.

Il paraît cependant, d'après le rapport de Chanut, ambassadeur de France, qu'à dater de ce moment, Christine désira toujours se démettre du pouvoir.

Plus tard, des ambitieux tramèrent un com-

plot fait pour causer des inquiétudes. Le prince Charles-Gustave, qui vivait dans la retraite, reçut un pamphlet anonyme contre la reine, qu'il lui envoya sur-le-champ. Le supplice des auteurs de la conspiration rétablit le calme.

Pimentel, ambassadeur d'Espagne, vint alors à Stockholm, chargé par sa cour de chercher à détruire l'influence que la France exerçait sur la Suède, et de changer le système politique de ce pays en faveur de la cour de Madrid. Pimentel, homme astucieux, adroit, captiva Christine par tous les genres de flatterie. La reine le logea dans son propre palais, et lui accorda sa confiance. Cependant elle demeura toujours la constante et généreuse alliée des Français. Christine, souhaitant inspirer aux Suédois l'amour des sciences et des arts, attira à sa cour un grand nombre de savans étrangers, entr'autres le philosophe Descartes. Elle établit six collèges, et les dota pour entretenir des maîtres de langues anciennes, de mathématiques, de théologie et d'histoire. Les universités d'Upsal en Suède, d'Abo en Finlande, et de Dorpa en Livonie, obtinrent de nouvelles chaires, où la reine appela d'Allemagne des professeurs d'un grand mérite. Souvent elle se rendait à Upsal pour assister aux leçons publiques. Christine augmenta la bibliothèque de Stockholm des manus-

crits et des livres pris par les généraux suédois à Olmutz, à Prague et dans d'autres villes; elle racheta les bibliothèques de Grotius, de Pétau, de Gaulmin, de Ravius, de Gérard-Jean Vossius, une partie de celle du cardinal Mazarin, et envoya des savans dans divers pays de l'Europe pour acquérir des manuscrits et des livres rares. Généreuse envers tous les hommes célèbres, elle s'attira leur admiration, et entretenait avec eux une correspondance. La protection éclatante qu'elle accorda aux sciences et aux arts, répandit en Suède le goût de l'étude dans toutes les classes de citoyens. Ils s'appliquèrent surtout à la connaissance des antiquités de leur pays, s'efforçant de relever leur gloire par une antiquité illustre. Sous le règne de Christine naquit le premier artiste suédois, qui se fit une grande réputation.

En 1653, la reine montra une grande fermeté envers les Hollandais qui exigeaient des rétributions onéreuses des navires suédois, et elle obtint satisfaction. L'année suivante, elle consentit un traité avec Cromwel; dont l'autorité commençait à devenir imposante.

Christine n'avait jamais renoncé au dessein d'abdiquer la couronne. L'épuisement des finances, l'attachement de la noblesse à ses prérogatives, l'impossibilité que la reine voyait d'amener le peuple à supporter de nouveaux

impôts, la situation particulière du Nord, et le désir d'acquérir une gloire nouvelle que son imagination lui exaltait comme la plus éclatante, la déterminèrent à descendre du trône. Chanut, ambassadeur en Hollande, la supplia de ne pas précipiter une démarche dont son bonheur dépendait. Christine lui répondit : « J'ai » préféré la conservation de l'état à toute autre considération ; j'ai tout sacrifié avec joie » à ses intérêts ; je n'ai rien à me reprocher » dans son administration ; j'ai possédé sans » faste, et je quitte avec facilité. Ne craignez » rien pour moi ; mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune. » Chanut, flatté de la réponse de la reine, applaudit à sa résolution. Pimentel l'encouragea aussi dans ce dessein. Le 11 février 1654, la reine assemble le sénat à Upsal, et déclara qu'elle remettait la couronne à Charles-Gustave, déjà reconnu pour son successeur. Le sénat fit des représentations à la reine ; elle persista dans son projet, et arrêta que les états du royaume s'assembleraient au mois de mai, pour recevoir son abdication. Dans l'intervalle, Christine s'entretint avec le prince royal relativement aux revenus qu'elle voulait se conserver, et proposa à quelques sénateurs d'établir une substitution, en cas que le prince royal mourût sans enfans. Charles-Gustave répondit aux demandes de la reine

par des assurances de respect et de dévouement, et la supplia de changer de résolution; les sénateurs dirent « que puisqu'elle voulait » abdiquer, elle devait s'abstenir de prendre » part aux événemens de la succession et de » ses descendans, en cas qu'elle vînt à se marier. »

Les états lui adressèrent une supplique pour la prier de garder le gouvernement; elle répondit « qu'elle ne voudrait pas régner quand » on aurait encore une couronne à lui offrir. » Elle demanda de conserver en toute souveraineté les îles d'Oyelle, Oeland, Gotland, Wollin, Vledom, la ville et le château de Wolgatt, et plusieurs terres aux environs de Wismes en Mahlembourg; ces domaines, auxquels on ajouta la ville de Norrkoepink et son château, ne lui furent donnés qu'en apanage.

Quelques jours avant de cesser l'exercice du pouvoir suprême, Christine fit savoir au résident de Portugal qu'elle ne reconnaissait plus le duc de Bragance pour roi de Portugal, cette qualité n'appartenant qu'à Philippe roi d'Espagne, et à ses successeurs. Charles-Gustave et le sénat rassurèrent le résident de Portugal, en lui promettant que les traités de commerce et d'amitié faits entre les deux nations seraient confirmés après l'abdication de la reine.

Le 16 juin 1654, Christine se rendit avec

le prince royal au sénat, et fit lire son acte d'abdication, pour elle et pour sa postérité, à la couronne de Suède, en faveur de Charles-Gustave, sous la condition qu'il la maintiendrait pendant toute sa vie dans ses apanages, et qu'elle serait libre de sa conduite, sans être assujettie à aucune responsabilité, ni pour le passé, ni pour l'avenir, promettant de ne jamais former aucune entreprise nuisible à l'état. Par un autre acte, le prince royal s'obligea à veiller au maintien des engagements pris avec la reine, ainsi qu'à lui garder une éternelle reconnaissance.

Ces deux actes lus et signés, les grands officiers du royaume revêtirent la reine des habits royaux, et lui posèrent la couronne sur la tête; elle prit dans sa main droite le sceptre, et dans la gauche le globe d'or; des sénateurs portaient devant elle l'épée et la clef d'or. Christine entra ainsi dans la grande salle du château d'Upsal, où les quatre ordres du royaume, les ambassadeurs et les dames de la cour étaient assemblés. Elle monta sur une estrade et se plaça sur un siège d'argent massif. Le prince royal se tenait à sa droite, hors de l'estrade; un sénateur lut l'acte d'abdication, et dégagea le peuple suédois du serment prêté à Christine; un autre sénateur lut ensuite l'engagement pris par le prince royal envers la reine; aussitôt elle

fit approcher les grands officiers pour lui retirer les ornemens royaux. Le maréchal, comte de Brahi ne put jamais se décider à lui ôter la couronne, ainsi que le devoir de sa place l'exigeait; il ne s'approcha qu'au moment où la reine l'eut elle-même ôtée de dessus sa tête. Les personnes qui se trouvaient les plus voisines de l'estrade se saisirent du manteau royal; et se le partagèrent comme un objet de vénération. L'émotion de l'assemblée paraissait au comble lorsque Christine, vêtue d'une simple robe de taffetas blanc, s'adressa aux états pour leur faire ses adieux; son discours, plein de noblesse et de sensibilité, accrut encore l'attendrissement général : « En des temps difficiles, dit-elle, je crois n'avoir rien fait que » ma conscience puisse me reprocher; j'ai » porté tous mes soins à assurer le repos de » la nation, même aux dépens du mien. » Christine rappela les hautes qualités et les services éclatans rendus par son père à la nation suédoise, et, montrant son successeur, ajouta : « Je vous donne un prince qui marchera sur » ses traces et augmentera votre gloire; je vous » prie d'avoir pour lui la même fidélité et la » même obéissance que vous avez eues pour » moi; obéissance et fidélité dont je vous remercie et vous décharge. »

Un sénateur faisant les fonctions de chance-

lier exprima , au nom des états , à la reine , les regrets que la nation éprouvait de la voir quitter le trône , la remercia du choix qu'elle avait fait de Charles-Gustave pour son successeur , et la supplia de pardonner à ceux dont elle aurait pu avoir à se plaindre pendant le cours de son règne. Christine descendit de l'estrade , et donna sa main à baiser aux présidens des quatre ordres. Le président de l'ordre des laboureurs serra plusieurs fois la main de la reine , et se retira le visage baigné de larmes. Christine s'avança vers le prince royal , lui parla avec éloquence de la gloire des rois de Suède , ses prédécesseurs , le félicita des qualités qui le rendaient digne d'occuper le trône , ajouta qu'elle lui laissait de vaillans généraux , des ministres habiles , et lui recommanda ses intérêts et ceux de sa mère , la reine douairière Marie-Éléonore. Charles-Gustave fit frapper une médaille portant cette inscription : *à Deo et Christianâ.*

Christine abdiqua au moment où la renommée portait la gloire de son règne dans tous les pays de l'Europe , et à l'époque où sa beauté brillait du plus grand éclat. Cette princesse , d'une taille médiocre , avait néanmoins un port noble. Des yeux bleus plein d'expression , un nez aquilin , une bouche bien faite , et de superbes dents , rendaient sa figure très-

agréable. Son air réfléchi n'ôtait rien à l'aménité de ses traits. Plus qu'indifférente à la parure, elle disait qu'il fallait laisser ce soin aux personnes désœuvrées; d'une sobriété extraordinaire, elle ne se nourrissait que des mets les plus simples, et ne buvait que de l'eau, quoique sa santé en souffrît. Christine n'accordait ordinairement que cinq heures au sommeil. Elle partageait son temps entre les affaires de l'état, l'étude et la lecture. Cependant elle s'occupait quelquefois de fêtes, pour donner de l'éclat à sa cour. Dans une de ces fêtes, elle institua l'ordre de l'*amarante*, où entraient également les hommes et les femmes. La décoration de cet ordre consistait en une guirlande de laurier, entourée d'un ruban, avec cette inscription : *Dolce nella memoria*. Les plaisirs de la reine consistaient principalement dans les promenades à pied ou à cheval, et dans l'exercice de la chasse, où elle restait quelquefois dix heures de suite. Elle bravait volontiers les intempéries des saisons. Elle possédait l'art de l'équitation au plus haut degré.

Christine montra toujours une grande force d'âme, beaucoup de courage et d'intrépidité. Étrangère à tous les genres de crainte, nulle circonstance ne pouvait troubler la tranquillité de son esprit. Aucune maladie, telle grave qu'elle fût, ne pouvait l'empêcher de vaquer

aux soins de l'administration. Un fou ayant tenté, en 1647, de l'assassiner, elle ne laissa pas paraître la plus légère émotion. Tombée dans l'eau par la maladresse de l'amiral Fleming, et près d'y perdre la vie, elle n'adressa aucun reproche à l'amiral, et dîna le même jour en public pour rassurer le peuple. Joignant la fermeté à la prudence, elle décidait sur-le-champ de toutes les affaires importantes, après avoir recueilli les avis de son conseil. Amie de la justice, elle ne permettait pas que les magistrats s'en éloignassent. Sévère par équité, elle faisait rarement grâce aux criminels; mais elle ne signait jamais un arrêt de mort sans verser des pleurs. Jamais elle ne négligea de récompenser dignement les sentimens nobles, les belles actions et les services. Le chancelier Oxienstiern et toutes les personnes qui s'illustrèrent dans la guerre, dans les négociations et dans les lettres, reçurent des récompenses honorifiques et des domaines. La seule chose qui lui paraissait pénible, c'était de mettre des bornes à sa générosité. Christine recevait un grand nombre d'étrangers à sa cour; elle se plaisait dans leur société, et surtout dans celle des Français, dont elle parlait habituellement la langue. Sa passion la plus vive fut l'amour des lettres; elle quitta le trône pour s'y livrer, et fit frapper une médaille dont un revers représentait

l'Olympe, et au sommet, Pégase avec ces mots : *Sedes hæc solio potior* : Cette demeure l'emporte sur le trône.

Aussitôt après la cérémonie du couronnement de Charles-Gustave, Christine se rendit à Stockholm, et se dirigea vers le Danemarck. Quand elle fut arrivée aux limites de la Suède, le baron de Linde, qui l'accompagnait, lui offrit, pour la seconde fois, la main de Charles-Gustave, par l'ordre de ce prince; Christine la refusa. Ayant passé une petite rivière qui formait alors la frontière entre le Danemarck et la Suède, elle s'écria : « Me voilà donc en- » fin en liberté et hors de ce pays où j'espère » ne retourner jamais. » Elle prit des habits d'homme, et passa en Danemarck; de là, elle se rendit à Hambourg, traversa une partie de la Hollande, s'arrêta à Anvers, y reprit les vêtemens de son sexe, continua sa marche jusqu'à Bruxelles, y fit son entrée publique le 23 décembre 1654, et le lendemain même, abjura la religion protestante. Sa conversion paraît l'ouvrage de ses anciennes conversations avec Descartes. Christine se vit entourée des plus grands honneurs à la cour de Bruxelles, où les personnes les plus distinguées et les hommes du premier mérite se firent un devoir d'aller la rejoindre. Vers ce même temps mourut le chancelier Oxienstiern, un des plus grands

politiques et un des plus habiles administrateurs de son siècle, qui rendit le dernier soupir au milieu de ses fonctions, en donnant des regrets à l'absence de Christine.

La reine de Suède quitta les Pays-Bas pour aller visiter l'Italie. A Inspruck, le nonce du pape reçut sa profession de foi publique dans la cathédrale. Un prédicateur lui fit entendre ces paroles de l'écriture : *Écoute, ô fille, et considère, incline ton oreille, et oublie ton peuple et la maison de ton père.* La reine, profondément émue, ne laissa pas cependant de montrer le plus grand calme. D'Inspruck, elle écrivit au roi Charles-Gustave une lettre très-mesurée, pour lui faire part de son abjuration, et poursuivit sa route jusqu'à Rome. Partout, sur son chemin, on lui érigea des arcs de triomphe, on lui prépara des fêtes, et le peuple se pressa en foule pour la voir. Son entrée à Rome rappela l'image des anciens triomphes des maîtres du monde. Les connaissances que Christine déploya, en visitant les monumens de la patrie des arts, ajoutèrent à l'admiration qu'on lui portait déjà. Son palais devint le sanctuaire des sciences, des lettres, et des arts. Une maladie épidémique s'étant manifestée à Rome, Christine partit pour la France : le roi envoya le duc de Guise au-devant d'elle, et commanda que dans toutes les

viles de son passage on la traitât avec le même cérémonial qu'on le traitait. Elle fit, à Paris, une entrée publique, semblable à celle qui avait été accordée à l'empereur Charles-Quint. Le prévôt des marchands la harangua et lui présenta, à genoux, les clefs de la ville; le canon de la Bastille, de l'arsenal et du boulevard la saluèrent, et les troupes du roi l'accompagnèrent au Louvre, où elle trouva un appartement préparé.

La reine d'Angleterre, le parlement, la chambre des comptes, tous les grands corps de l'état, et l'Académie française, vinrent féliciter Christine. Elle ne laissa paraître aucune surprise, et reçut même avec une sorte d'indifférence ces hommages. Elle y était accoutumée; la Suède, comme elle le dit elle-même dans une de ses lettres, l'adora à genoux dans son berceau. Les gens de lettres et les savans briguèrent l'avantage de lui être présentés et de lui offrir la dédicace de leurs ouvrages. Elles les surprit tous par l'étendue de ses connaissances, par la vivacité et par l'originalité de son esprit.

Christine partit en 1656 pour la Savoie, et comme la Suède était en guerre, et que les finances de la reine se trouvaient épuisées, le roi de France la défraya pendant sa route. Elle retourna à Rome, et quitta encore cette ville

pour revenir en France. Elle arriva au château de Fontainebleau au mois d'octobre 1657.

Un de ses officiers, Monaldeschi, ayant trahi les secrets de la reine, elle le fit mourir. Cet acte d'autorité absolue, exercé dans le palais même du roi, fut désapprouvé de toute la France.

Christine retourna une troisième fois à Rome. Ses revenus ne lui rentrant pas régulièrement, à cause de la guerre où la Suède s'était engagée avec la Pologne, le Danemarck et le Brandebourg, le pape assigna à la reine un revenu annuel de douze mille scudis. Charles-Gustave étant mort en 1660, Christine se rendit à Stockholm, et présenta un mémoire au sénat, pour demander que les conditions passées à Upsal, en 1654, fussent confirmées par le gouvernement. Son changement de religion annulant cet acte, on refusa d'y souscrire; la reine alors prétendit qu'elle rentrait dans ses droits à la couronne. Le souvenir glorieux de son règne lui faisait un grand nombre de partisans; le nouveau gouvernement qui craignait de la voir remonter sur le trône, lui conserva ses prérogatives et son revenu, sous la condition qu'elle renoncerait, par un nouvel acte, à la couronne. Dans la ville de Norrkœping, on voulut l'empêcher d'exercer librement son nouveau culte. Elle écrivit au conseil une lettre mesurée et

ferme , qui le décida à la laisser libre de l'exercice de sa religion , et à faciliter la rentrée de ses revenus. Ses affaires terminées , reine partit pour Hambourg , où elle arriva le 16 mai 1661. Après une année de séjour , elle retourna à Rome , et chercha à réconcilier le pape Alexandre et Louis XIV , brouillés par suite d'une querelle de la garde du pape avec les gens de l'ambassadeur de France ; mais malgré la médiation de Christine , Louis XI^e exigea une réparation publique de l'insulte.

Christine ayant à se plaindre de la hauteur du pape , se rendit en 1666 à Hambourg ; elle y donna des fêtes , et y reçut les plus illustres savans. En visitant un cabinet de médaille elle en trouva une qui représentait d'un côté sa figure , et de l'autre une couronne sur laquelle on lisait ces mots : *Et sine te : Et absque sans toi*. Elle la jeta , avec une sorte de dépit sur la table. Christine partit de Hambourg en 1667 , pour se rendre en Suède , et passa par Holstein. La cour l'accueillit avec la plus grande pompe.

Sur la route de Stockholm , la régence lui dit qu'elle renvoyât son aumônier , si elle voulait pas l'exposer à ce qu'on procédât contre lui selon les lois du royaume. Christine écrivit au roi une lettre convenable à son caractère et à sa situation. Ne pouvant obtenir auc

concession, elle retourna à Hambourg pour attendre la convocation des états de Suède. Tout le peuple l'accompagna en poussant des cris et en versant des larmes. C'est alors, surtout, qu'elle regretta de s'être démis de son autorité sur une nation généreuse et reconnaissante. Les états de Suède, assemblés en 1668, firent droit aux réclamations de la reine, qui retourna en Italie.

L'année précédente Jean Casimir, parent de cette princesse, ayant abdiqué le trône de Pologne, Christine, qui n'aima la puissance que lorsqu'elle y eut renoncé, et qui n'espérait pas la recouvrer en Suède, désira obtenir la couronne de Pologne; mais, malgré l'intercession du pape Clément IX, Christine ne réussit pas dans ses prétentions.

A dater de cette époque, l'influence politique de la reine diminua. Les sciences, les lettres, les arts l'en consolèrent; elle protégea avec encore plus d'ardeur les savans d'Italie, de France, d'Allemagne et de Suède, fonda une académie à Rome, où furent admis les hommes les plus célèbres dans les lettres. Une autre académie d'histoire naturelle, de physique et de mathématiques, se forma sous ses auspices. La grâce qu'elle mettait à ses dons, en augmentait le prix. Apprenant un jour qu'un savant se trouvait dans le besoin, elle lui envoya deux cents

ducats avec ce billet : « Je vous envoie deux cents » ducats qui ne répondent ni à mon désir , ni à » votre mérite ; mais sachez que vous êtes vengé » en me faisant rougir ; n'en dites rien à per- » sonne , si vous ne voulez pas offenser mor- » tellement la reine. »

Christine tomba malade au mois de février 1689. Comme elle parut entrer en convalescence , les grands de Rome et le peuple en témoignèrent leur joie par des fêtes publiques ; mais cette joie ne devait pas durer. Une rechute la conduisit au tombeau le 10 avril de cette même année. Fidèle à son caractère , elle ne montra aucune faiblesse pendant le cours de sa maladie. Quelque temps avant , elle avait fait frapper une médaille qui représentait son buste , et l'oiseau de paradis s'élevant au dessus de la terre et des nues. L'inscription était : *Libero i nacqui et eissi , e morrò sciolto : Je naquis libre , j'ai vécu libre , et je mourrai dégagée.*

Christine avait demandé d'être enterrée d'une manière très - simple , dans l'église de la Rotonde. Le pape lui fit faire des funérailles royales ; un cercueil de bois de cyprès renferma son corps , qui resta exposé dans le palais pendant plusieurs jours , et fut enfin inhumé dans la basilique de Saint-Pierre. Elle laissa tous ses biens au cardinal Azzolini. Clément XI fit frapper

une médaille en mémoire de Christine, avec ces mots : « *Memoriæ Christinæ Augustæ , pietas pontificis maximi.* » Aussitôt qu'on eut appris la mort de la reine de Suède , le roi Charles XI ordonna de porter le grand deuil. Tous les savans , tous les hommes de lettres exprimèrent leur douleur , et le poëte Filicaïa signala ses regrets par un poëme latin (1).

(1) Histoire de Suède ; Histoire particulière de Christine par Cateau-Catheville.

M^{ME}. DE SÉVIGNÉ.

(Après Jésus-Christ, 1626.)

LES deux femmes qui ont le plus illustré le dix-septième siècle, Christine, reine de Suède, et madame de Sévigné, naquirent en 1626. La première, fille du plus grand de tous les rois et de tous les guerriers, soutint la gloire de son père ; et, dans l'espoir de s'acquérir une renommée plus stable et supérieure à celle que donne le pouvoir, descendit du trône pour se livrer à l'étude des lettres et à la philosophie. La seconde, étrangère à tous les sentimens d'orgueil et d'ambition, ne vécut que pour aimer sa fille, et trouva, sans y penser, la gloire dans les inspirations de l'amour maternel.

Marie de Rabutin Chantal, fille de Celse-Benigne de Rabutin, baron de Chantal, de la branche aînée de la maison de Rabutin, et de Marie de Coulange, d'une famille de robe illustre, n'avait qu'un an et demi quand les Anglais, pour secourir la Rochelle et les protestans en France, firent une descente dans l'île de Rhé. M. de Chantal, à la tête d'un corps de gentilshommes volontaires, périt en défen-

dant la cause royale. L'historien Grégoria Letti prétend que Chantal fut tué de la main même de Cromwel. Madame de Chantal ne survécut que peu de temps à son mari. Leur fille eut pour tuteur M. de Coulange son aïeul maternel, qui mourut en 1636. Son frère Christophe Coulange, abbé de Livry, servit de père à mademoiselle Rabutin.

Madame de Chantal, son aïeule, fondatrice des Visitandines, ne prit aucun soin de sa petite-fille. L'abbé de Livry ne négligea pas de lui donner la meilleure éducation, qui se bornait alors à quelques lectures, à la musique et à la danse; mais mademoiselle Rabutin se forma elle-même; elle ne dut presque rien à son esprit, et tout à son cœur. Douée de plus de grâces que de beauté, ses traits étaient plus séduisants que majestueux, sa taille plus élégante qu'élevée; une superbe chevelure blonde, une fraîcheur incomparable, un regard vif et spirituel, la rendaient une des personnes les plus agréables de son temps. Riche de cent mille écus de dot, elle plut à Henri, marquis de Sévigné, d'une ancienne maison de Bretagne: ce seigneur l'épousa. M. de Sévigné, proche parent de l'archevêque et du coadjuteur de Paris, jouissait d'une grande fortune. Ami du luxe et du plaisir, il joignait à beaucoup de gaieté beaucoup de légèreté et d'insouciance;

madame de Sévigné aimait son mari comme elle savait aimer, éperdument. Elle eut un fils et une fille. M. de Sévigné ne fit pas long-temps la félicité de sa femme, qu'il sacrifia à d'indignes rivales. Elle n'en demeura pas moins fidèle à sa tendresse, et moins attachée à ses devoirs. Son époux mourut des suites d'un duel, en 1650. Madame de Sévigné éprouva la plus violente douleur de la perte de son mari. L'abbé de Coulanges l'encouragea à supporter la vie, et la rappela à elle-même, en lui parlant de ses enfans encore au berceau, à qui son appui devenait d'autant plus indispensable que les prodigalités de leur père avaient dérangé leur fortune.

Madame de Sévigné, économe par fierté, et qui savait renoncer à ses goûts pour se plier à sa situation, se livra entièrement à la conduite de ses affaires. Un jour, qu'en recommandant un de ses procès au président de Bellièvre, elle s'aperçut qu'elle ne s'expliquait pas avec clarté : *Au moins, Monsieur, dit-elle, je sais bien l'air, mais j'oublie les paroles.*

Madame de Sévigné ne s'occupait pas seulement à rétablir la fortune de ses enfans, elle veilla sur leur éducation avec la sollicitude la plus éclairée. Ils lui durent des vertus, des talens et le bonheur. Madame de Sévigné, dans tout l'éclat de sa jeunesse, et recherchée par

la société la plus brillante de Paris et de la cour, où son esprit et ses charmes la plaçaient au premier rang, inspira la plus vive passion au prince de Conti, à Fouquet, surintendant des finances, à plusieurs hommes distingués par leur naissance et par leur mérite. Aucun d'eux ne triompha de sa vertu ni de ses projets de veuvage; mais tous, à l'exception de Bussy-Rabutin, restèrent constamment ses amis et ses admirateurs. La prison et l'exil du cardinal de Retz, la disgrâce éclatante de Fouquet affligèrent sensiblement madame de Sévigné. Il est des époques où la plus simple confiance est traitée de complot. Dans la crainte que sa correspondance avec Fouquet ne la compromît aux yeux de la cour, madame de Sévigné se retira pendant quelque temps à la campagne; mais elle reparut aux fêtes pompeuses qui se donnèrent à Versailles en 1664 et 1665, non pour y briller elle-même, mais pour y jouir du triomphe de sa fille, alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle profita de son crédit pour agir avec chaleur en faveur de Fouquet, que son malheur lui rendait plus cher; elle défendit aussi la cause de Port-Royal, et celle de la famille du célèbre Arnauld, envoyée en exil.

Bientôt après, madame de Sévigné pourvut son fils d'une charge militaire, et maria sa fille à M. de Grignan, lieutenant général au gou-

vernement de Provence. Elle croyait, en prenant pour gendre un homme de la cour, que sa fille passerait sa vie auprès d'elle ; mais M. de Grignan reçut l'ordre de se rendre en Provence, et par la suite y commanda toujours en l'absence du duc de Vendôme, qui en était gouverneur. Idolâtre de sa fille, madame de Sévigné souffrit plus encore de son départ qu'elle n'avait souffert de la mort d'un époux adoré. Pendant leur douloureuse séparation, elle ne sentait plus son existence que par ses larmes et par les lettres de sa fille. Elle-même passait la plus grande partie de ses jours à écrire à madame de Grignan ; elle n'allait à la cour et dans le monde que pour lui en raconter les anecdotes. Le désir d'intéresser sa fille échauffant son âme, animant son esprit, prêtait un tour original et naïf à sa pensée, qui devenait sublime quand elle exprimait les inquiétudes et les joies de sa tendresse maternelle. Les sacrifices qu'elle fit, en 1684, pour le mariage de son fils, la réduisirent à un modique revenu. Ses amis et sa fille formèrent le dessein de lui procurer une place à la cour, et même de la marier. Madame de Sévigné repoussa ces propositions comme une folie. Heureuse de ses affections douces et pures, et de son caractère, elle ne voulut pas changer son sort. D'un esprit indépendant, elle plaisantait de

tous les dogmes et de toutes les opinions qui ne lui paraissaient pas fondées sur le bon sens. Admiratrice du grand Corneille, elle eut le tort, il est vrai, de ne pas admirer le grand Racine ; mais ce tort est plutôt celui de son siècle que celui de son propre jugement.

Madame de Sévigné ne s'était point ressentie des effets ordinaires de l'âge. Une santé parfaite l'en défendit toujours ; mais madame de Grignan fut attaquée d'une maladie dangereuse. La mère qui écrivait à sa fille : *J'ai mal à votre poitrine*, ne put trembler sur des jours aussi précieux sans que toutes ses facultés n'en souffrissent. Assidue pendant six mois près du lit de sa fille, et chaque instant plus tourmentée de l'inquiétude affreuse de la perdre, madame de Sévigné éprouva, le 6 avril 1696, le premier accès de la fièvre qui la conduisit au tombeau le 20 du même mois. Madame de Sévigné montra dans ses derniers momens le courage d'une âme irréprochable ; les larmes de ses amis coulèrent long-temps ; ils savaient bien qu'ils ne la remplaceraient pas. On inhuma son corps dans l'église collégiale de Grignan. Vers l'an 1781, le maréchal de Muy, propriétaire de cette terre, fit exhumer et déposer le cercueil de madame de Sévigné dans un cénotaphe élevé au milieu de cette même église. Ce tombeau a été violé lors des jours malheureux de notre révolution.

Madame de Sévigné ne prétendit jamais au titre d'auteur; il est à croire même qu'elle ne se serait pas autant abandonnée aux tendres épanchemens de son âme passionnée, et à toute la vivacité d'un esprit enjoué et malin. Si elle eût prévu que ses confidences maternelles seraient un jour révélées au public. Ses lettres, recueillies par ses amis, sont un modèle inimitable du style épistolaire. Pour en faire sentir tout le prix, et pour les louer dignement, il faudrait être une autre Sévigné (1).

(1) Mémoires de Bussy; Grégoria Letty, Histoire de Louis XIII; Notice de Grouvelle.

M^{lle} DE MONTPENSIER.

(Après Jésus-Christ, 1627.)

PARMI les personnes qui jouèrent le plus grand rôle pendant les troubles de la fronde, on distingua Anne-Marie-Louise d'Orléans, fille de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et arrière-petite-fille de Henri IV. Cette princesse, que sa naissance et sa fortune appelaient au plus haut rang, ruina elle-même ses espérances par des démarches inconsidérées.

Mademoiselle de Montpensier, appelée *Mademoiselle* en sa qualité de fille du premier prince du sang, naquit à Paris en 1627. Douée d'une belle figure, d'une taille élégante, de beaucoup d'esprit, mais impétueuse, intrigante, bizarre, Mademoiselle ne suivait jamais d'autre guide que son orgueil. Hautaine et fière de ses prérogatives, elle chercha toujours à recouvrer par la force les avantages que l'orgueil lui avait fait perdre.

En 1645, le roi de Pologne, héritier de la couronne de Suède, fit proposer sa main à Mademoiselle, qui reçut ses offres avec dédain. Elle objecta la vieillesse de ce prince, ses in-

firmités , et le peu de civilisation de son pays ; mais le véritable motif de ses refus était le désir qu'elle nourrissait de porter une couronne plus brillante et plus solide. Cependant , loin de tenir une conduite propre à la faire arriver à son but , elle montrait une espèce de prédilection pour les personnes en discrédit à la cour , et blessait souvent la reine par la haine qu'elle laissait éclater contre Mazarin , son premier ministre. Mazarin ne manquait pas de saisir toutes les occasions de donner des torts à Mademoiselle , et fit arrêter , en 1648 , un gentilhomme de cette princesse , nommé Saugeon , soupçonné d'avoir négocié son mariage avec l'archiduc. La reine irritée manda Mademoiselle au conseil , l'accusa d'entretenir des intelligences avec les ennemis de l'état , et de s'être rendue coupable envers son père comme envers elle , en voulant se marier sans leur permission. Le duc d'Orléans ne témoigna pas moins de colère contre sa fille , que la reine. Mademoiselle soutint qu'elle ignorait entièrement la démarche de Saugeon , reprocha au duc d'Orléans de ne s'être pas mis en mesure de la marier avec l'empereur , ainsi qu'il l'aurait pu faire , et de ne pas la protéger dans une circonstance où l'on attaquait en quelque sorte son honneur.

Mademoiselle sortit du conseil avec un air altier , et les yeux pleins de courroux. Le len-

demain, Gaston lui envoya l'ordre de ne voir personne. Tout fut mis en usage pour obliger Mademoiselle à découvrir la vérité de l'intrigue nouée par Saugeon. Elle persista à tout nier. Après deux jours de captivité, Mademoiselle recouvra les bonnes grâces de son père, et Mazarin lui-même contribua à sa réconciliation avec la reine. Le duc d'Orléans, piqué de ce que son favori, l'abbé de la Rivière, n'était pas pourvu du chapeau de cardinal, rappela vivement à la reine les services qu'il lui avait rendus en ne lui disputant pas la régence, et l'ingratitude dont elle les payait. Mademoiselle n'aimait point la Rivière; mais, par ressentiment et par ambition, elle appuya le favori de son père, dans le dessein de le faire servir à la venger de la reine, et à presser le duc d'Orléans de négocier son mariage avec Louis XIV. Dès que les mécontents connurent la mésintelligence qui existait entre la reine et le duc d'Orléans, ils se rangèrent sous les étendards du duc, qu'ils espéraient pousser à prendre les armes. L'indolence naturelle de Gaston l'éloignait de toute entreprise hasardeuse. La Rivière craignait de perdre sa faveur avec la paix, et conjura son maître de retourner au palais royal. De son côté, Mazarin, redoutant que Gaston ne parvînt à s'emparer de la personne du roi, se prêta aux vues de la Rivière. Les deux par-

tis, effrayés l'un de l'autre, conclurent un commodement. Toute la cour en parut conter à l'exception de Mademoiselle.

En 1651, le duc d'Orléans se rangea parti des princes. Le ministre, inquiet, chargea mademoiselle de Neuillant, fille d'honneur de la reine, de proposer la main du roi à Mademoiselle, sous les conditions qu'elle empêcherait son père de se joindre au prince de Condé. Mademoiselle répondit à cette offre par une raillerie, ajoutant qu'elle tiendrait la parole donnée. Mademoiselle de Neuillant, surprise, répliqua : *Mademoiselle, faites-vous reine, après que vous le serez, vous agirez comme vous plaira pour les princes.* Mademoiselle, coutumée à ne suivre que ses caprices, et ne voulut jamais accepter ce qu'elle désirait plus, dès qu'il lui devint facile de l'obtenir, jeta ce conseil.

En 1652, l'armée des princes, soutenue par les Espagnols, campa autour d'Orléans. Gaspar de Coligny, fortémen-
t engagé à se rendre dans cette ville pour empêcher le roi d'y entrer, ne voulant pas quitter Paris, envoya Mademoiselle à Orléans. Elle s'y rendit, accompagnée du duc de Nemours, de plusieurs femmes de la cour, de plusieurs gentilshommes, et de quelques membres du parlement. Mademoiselle se présenta à la porte des portes d'Orléans, tandis que le gardien

sceaux se présentait à une autre porte , de la part du roi. Les notables de la ville refusèrent d'abord de recevoir Mademoiselle et le garde des sceaux; Mademoiselle, s'étant avancée sur le bord de l'eau, les bateliers la saluèrent avec de grands cris d'allégresse, et le peuple, gagné par ses largesses, abattit, pour lui ouvrir l'accès de la ville, une petite porte murée qui donnait sur la rivière. Dès que Mademoiselle eut pénétré dans Orléans, elle se rendit à l'hôtel-de-ville au bruit des applaudissemens universels, et prit des mesures pour empêcher le garde des sceaux d'entrer.

Quelque temps avant son départ de Paris, Mademoiselle avait écrit à madame de Navailles que, maître du parti opposé au ministre, elle seule empêcherait les troupes royales de pénétrer dans Orléans, que nécessaire aux intérêts du roi, elle ne consentirait à le servir que si elle l'épousait; elle ajoutait que les choses en deviendraient au point qu'on lui offrirait à genoux le titre de reine, et terminait par ces mots : « Que, quoique ce chapitre lui fût fort » agréable, elle était toutefois trop importunée » d'en entendre parler, parce que tous ceux » de son parti, croyant lui plaire, ne lui parlaient d'autre chose. » La reine ne souhaitait pas le mariage de son fils avec Mademoiselle, âgée de onze ans plus que lui. Le caractère de

cette princesse , et les tracasseries qu'elle lui faisait éprouver , ajoutaient encore à son éloignement pour cette union. Une plaisanterie de Mademoiselle mit le comble à l'aversion qu'Anne d'Autriche lui portait. Comme on achetait à Orléans des provisions pour la cuisine du roi et pour celle des personnes de sa cour , Mademoiselle les ayant regardées , y trouva des mousserons , et les jeta , disant : *Cela est trop délicat , je ne veux pas que le cardinal en mange.*

L'armée des princes , après plusieurs batailles , marcha sur Paris , et s'avança du côté du faubourg Saint-Antoine. Les Parisiens demeuraient paisibles spectateurs du combat. Le duc d'Orléans , persuadé , par le cardinal de Retz , que le prince de Condé avait conclu en secret un accommodement avec la cour , ne se mettait point en devoir de le secourir. Mademoiselle réfuta les discours du coadjuteur , et représenta avec vivacité à son père l'obligation où il était de secourir l'homme qui exposait ses jours et ceux de ses amis pour la défense de la cause commune. Le duc d'Orléans promit à sa fille de porter à l'hôtel-de-ville l'ordre de faire prendre les armes aux bourgeois. Mademoiselle alla ensuite à la porte Saint-Antoine , anima les bourgeois à sortir pour combattre dans les rangs de M. le prince , monta

sur la tour de la Bastille, commanda au gouverneur de tirer le canon sur les troupes du roi, et sauva ainsi M. le prince, qui entra l'épée à la main dans la ville, au milieu des acclamations du peuple. Mazarin entendant le canon tirer sur les troupes du roi, commanda la retraite, et dit, en parlant de Mademoiselle : *Ce canon-là vient de tuer son mari.*

Mazarin ayant inutilement tenté de se réconcilier avec les princes, qui avaient fait rendre plusieurs arrêts du parlement contre lui, s'éloigna de la France. Son absence, en ôtant aux princes tout prétexte de rébellion, leur enleva de leurs partisans. Le roi, rentré à Paris, en exila les principaux chefs de la Fronde. Le duc d'Orléans, qui, sous le titre de généralissime des armées du roi, jouissait dans la capitale d'un pouvoir usurpé, averti que des troupes devaient se saisir de sa personne, s'enfuit à la hâte, et se réfugia à son château de Blois. Mademoiselle reçut l'ordre de quitter les Tuileries, son séjour ordinaire, et de se retirer à Saint-Fargeau, où elle eut le loisir de pleurer sur les rêves de son ambition trompée.

Le comte de Béthune ménagea, en 1657, la réconciliation de Mademoiselle avec Mazarin, rentré depuis long-temps au ministère, et plus puissant que jamais. Cette princesse, désabusée de l'espoir de contraindre le roi à l'épou-

ser, et de celui de se marier sans le conseil et sans l'entremise du cardinal, résolut de se soumettre à ses volontés. Le long exil de Mademoiselle ayant abaissé sa fierté, elle gagna bientôt l'amitié de toutes les personnes de la cour, qui trouvaient beaucoup de charmes dans son entretien, aussi enjoué que spirituel. Le roi accueillit avec grâce Mademoiselle, et ne parut conserver aucun souvenir du passé. Cependant, peu satisfait de son sort, Mademoiselle apprit avec peine le dessein qu'on formait de donner à Louis XIV la main de la seconde fille de Gaston, princesse jeune, belle, aimable et vertueuse. Mademoiselle préférait voir arriver une étrangère au trône qui lui était échappé que d'y voir placer sa propre sœur : triste exemple des effets de l'orgueil ! les vues du cardinal secondaient cette fois la vanité de Mademoiselle.

La mort du duc d'Orléans, arrivée en 1659, n'affligea point autant sa fille aînée qu'on aurait pu le croire. Cette princesse, persuadée que son père n'avait pas agi comme il l'aurait dû pour la marier au gré de son ambition, regretta faiblement sa perte.

Louis XIV épousa, en 1660, Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne. Mademoiselle assista incognito à la cérémonie nuptiale, qui eut lieu à Fontarabie. Sa beauté attira plusieurs

fois les regards du roi d'Espagne, et sa gaieté décente plut beaucoup à la nouvelle reine. Mademoiselle, après avoir refusé, dans sa jeunesse, l'alliance de plusieurs souverains, désira vainement, plus tard, s'allier à Charles II, roi d'Angleterre, et au duc de Savoie. Parvenue à l'âge de quarante-quatre ans, cette princesse, si fière de sa naissance, conçut un violent amour pour le comte de Lauzun, capitaine des gardes-du-corps, et colonel général des dragons; il obtint en 1669 la permission de l'épouser. Mademoiselle donnait à Lauzun tous ses biens, estimés vingt millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, et le palais d'Orléans, nommé depuis le Luxembourg. Déjà le contrat de mariage était dressé, quand Louis XIV, qui avait permis cette alliance, s'y opposa, la reine et le prince de Condé la lui ayant fait envisager comme injurieuse à la maison royale. Mademoiselle et Lauzun n'ayant pu fléchir le roi par leurs prières et par leurs larmes, reçurent en secret la bénédiction nuptiale. Indigné des propos que Lauzun tint contre sa favorite, M^{me}. de Montespan, le roi le fit enfermer au château de Pignerol. Il y resta dix ans. M^{me}. de Lauzun n'obtint la liberté de son mari qu'en cédant la souveraineté de Dombes et le comté d'Eu au duc du Maine.

Mademoiselle, heureuse des sacrifices qu'elle avait faits pour l'homme qu'elle aimait, croyait enfin jouir en paix de sa tendresse ; mais , loin de lui savoir gré de son amour, Lauzun ne vit en elle qu'une femme emportée, jalouse, et répondit à ses bienfaits par la plus noire ingratitude. Elle dérogea pour lui de son rang ; il prit plaisir à l'humilier. Un jour, en revenant de la chasse, il lui dit : *Louise d'Orléans, tirez-moi mes bottes*. Mademoiselle paraissait indignée de cette injure, Lauzun laissa échapper le geste le plus outrageant. Mademoiselle se souvint alors que, née près du trône, elle aurait dû y être assise ; et, reprenant toute sa fierté, elle dit à Lauzun : *Je vous défends de vous présenter jamais devant moi*.

Mademoiselle passa le printemps de sa vie à s'occuper d'intrigues et de projets ambitieux, l'été et l'automne à désirer des mariages qui ne purent s'accomplir, et l'hiver dans la retraite et dans la dévotion. Elle mourut en 1663, à l'âge de soixante-six ans : elle a laissé des mémoires en huit volumes, un recueil de lettres, un recueil des portraits du roi, de la reine et des autres personnes de la cour, l'histoire de ses amours avec le comte de Lauzun, et deux romans, l'un intitulé *Relation de l'île imaginaire*, et l'autre, *la Princesse de Paplagonie*. Tous ces ouvrages, écrits d'un style

assez pur, renferment quelques anecdotes curieuses; mais on y trouve le plus souvent Mademoiselle occupée d'elle-même (1).

(1) Mézerai; Mémoires de madame de Motteville, Mémoires de mademoiselle de Montpensier.

M^{ME}. LA M^{QUISE}. DE LAMBERT.

(Après Jésus-Christ , 1638.)

ANNE THÉRÈSE DE MARGUENAT DE COURCELLES , fille de Marguenat , seigneur de Courcelles , maître des comptes de la ville de Paris , et de Monique Passart , naquit en 1638. A l'âge de trois-ans elle perdit son père. Madame de Marguenat épousa en secondes noces François le Coigneux , seigneur de la Roche-Turpin et de Bachaumont , connu par des poésies pleines d'esprit , de grâce , et par un ouvrage qu'il composa avec Chapelle , et qui fut publié sous le nom de *Voyage de Bachaumont*.

Mademoiselle de Marguenat montra , dès son enfance , beaucoup de penchant pour l'étude , et peu de goût pour les amusemens de son âge. Bachaumont , échanté des dispositions qu'il remarqua dans sa belle-fille ; se plut à les cultiver. Il mit entre ses mains les meilleurs ouvrages , exigeant qu'elle en fit des extraits , et qu'elle y ajoutât ses propres réflexions. Cette méthode apprit à mademoiselle de Marguenat à fixer ses idées , et à concevoir un plan. En 1666 elle épousa Henri de Lambert , lieutenant des armées du roi , et gouverneur de la

ville et du duché de Luxembourg. Elle eut de son mariage une fille et trois fils, et se consacra tout entière à leur éducation. Le désir de les former à la vertu lui inspira ses premiers écrits : ils furent d'abord imprimés sans sa permission. Aussi modeste que spirituelle, madame de Lambert ne voulait pas mettre au jour les heureux fruits de ses loisirs et de sa tendresse maternelle.

Le marquis de Lambert étant mort, laissa une fortune embarrassée par plusieurs procès. Madame de Lambert, soigneuse de conserver dans son intégrité l'héritage de ses enfans, passa de longues années à soutenir leurs droits. Sa prudence, sa fermeté, ses lumières triomphèrent de tous les obstacles et des ruses de l'injustice.

Libre de toute inquiétude, et maîtresse d'une fortune considérable, la marquise de Lambert tint une maison brillante, où se rassemblaient régulièrement les personnes distinguées par leur rang ou par leur mérite. Sa société devint la plus agréable de Paris. Des envieux cherchèrent à troubler le repos de Madame de Lambert ; mais l'élévation de son esprit, la noblesse de son âme et sa philosophie l'empêchèrent de s'affliger des traits lancés par la calomnie. Heureuse de ses goûts, et surtout de l'amitié qu'elle savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient,

elle oublia toujours les injures qu'elle reçut, se souvenant de ce précepte qu'elle donnait à ses enfans : « Il est beau de savoir vivre avec » ses concurrens, et de ne disputer de gloire » qu'avec soi-même : il est souvent utile de se » faire craindre, mais jamais de se venger. Les » petites âmes sont cruelles, les grands hommes » ont de la clémence. »

Les principaux ouvrages de Madame de Lambert sont, une *Lettre sur la véritable gloire* ; les *Avis d'une Mère à son Fils et à sa Fille* ; un *Traité de l'Amitié* ; un *Traité de la Vieillesse*, et des *Réflexions sur les Femmes, sur le Goût, sur les Richesses*. Ces ouvrages brillent surtout par une connaissance approfondie des hommes et des choses, par un style simple, noble et correct, et par les principes d'une saine philosophie. Les *Avis d'une mère à sa Fille* sont un véritable chef-d'œuvre, auquel on ne peut comparer aucun ouvrage sur l'éducation.

La marquise de Lambert se livra à l'étude jusqu'à ses derniers momens ; une maladie longue et douloureuse lui fournit l'occasion de déployer un grand courage et une grande patience. Elle mourut en 1733, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans (1).

(1) *Annales littéraires.*

MARIE,

DUCHESSE DE BRAGANCE.

(Après Jésus-Christ, 1640.)

LE Portugal avait joui de la paix sous une longue suite de rois , lorsque Sébastien monta sur le trône , à l'âge de trois ans , en 1557. On confia la régence de l'état à Catherine d'Autriche , son aïeule , fille de Philippe V , roi de Castille , et sœur de l'empereur Charles-Quint.

De sages gouverneurs formèrent le cœur de Dom Sébastien à chérir la religion et la gloire , mais ils exaltèrent trop ces sentimens chez un jeune prince , naturellement enthousiaste de tout ce qui lui paraissait vertueux et grand. A peine Dom Sébastien eut prit les rênes du gouvernement , qu'il conçut le projet de porter ses armées en Afrique , où il espérait joindre le titre d'apôtre au titre de conquérant.

Une guerre civile qui éclata dans le royaume de Maroc , parut une circonstance favorable au roi de Portugal pour accomplir ses desseins. Muleï-Mohammed venait d'être chassé du trône

par Muleï-Moluc , son oncle paternel , et s'était réfugié à la cour de Portugal. Dom Sébastien , jaloux de rendre la couronne au roi fugitif , et surtout d'arborer la croix sur les mosquées de Maroc , n'écoula point les sages avis de son conseil ; il partit à la tête d'une armée , composée seulement de treize mille hommes , dans l'intention de détrôner un roi puissant , et reconnu pour le plus habile capitaine de l'Afrique.

Moluc , quoique affligé d'une maladie mortelle , employa tant d'adresse , d'habileté et de courage , qu'il sut assurer la victoire à son armée au moment même où il perdait la vie. A son dernier soupir , il posa la main sur sa bouche , pour recommander le secret aux siens , afin que sa mort ne décourageât pas ses soldats. Dom Sébastien périt dans cette bataille , où les Maures se croyaient encore commandés par leur roi , qui n'existait plus. Muleï-Mohammed chercha son salut dans la fuite , et se noya en passant la rivière de Mucazen.

Le cardinal Dom Henri , grand-oncle de Dom Sébastien , lui succéda. A sa mort , Philippe II , roi d'Espagne , Catherine de Portugal , femme de Dom Jacques , duc de Bragance ; le duc de Savoie ; Antoine , chevalier de Malte et grand prieur de Crato , prétendirent tous à la couronne de Portugal , comme descendants

des anciens souverains de ce royaume. Catherine de Médicis réclamait aussi cet héritage, comme issue d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Enfin, le pape cherchait à tirer avantage de ce que le dernier roi était cardinal ; mais cette grande succession ne pouvait être disputée avec quelque avantage que par le roi d'Espagne et par la duchesse de Bragance. Philippe envoya le duc d'Albe en Portugal, à la tête d'une puissante armée, et s'empara du royaume par droit de conquête, plus que par droit de succession. Le duc de Bragance ne soutint pas ses droits par les armes ; le grand-prieur de Crato, proclamé roi par le peuple, essaya en vain de s'opposer aux desseins de Philippe ; les troupes du grand-prieur furent taillées en pièces, et le Portugal devint une province de l'Espagne. La noblesse de Portugal, qui craignait d'être suspecte et persécutée, alla vivre dans ses terres, et le peuple gémit sous le poids des impôts.

Le comte duc d'Olivarès, arrivé en 1640, au ministère, sous Philippe IV, roi d'Espagne, commit tant d'exactions en Portugal, qu'il y rendit odieuse la domination espagnole. Les Portugais ne pouvant plus espérer la fin de leur misère que dans le changement de gouvernement, résolurent de se délivrer d'une tyrannie insupportable, en appelant au trône Dom Juan, duc

de Bragance, seul héritier des anciens rois ; ce prince connaissait ses droits à la couronne, mais il avait eu soin de ne pas se montrer redoutable aux Espagnols ; et, dans son séjour de Villaviciosa , demeure ordinaire des ducs de Bragance , il ne s'occupait que de fêtes et de plaisirs. Sous cette apparente légèreté , Dom Juan cachait sa haine contre les Espagnols , tandis que ses qualités faisaient concevoir aux Portugais l'espérance d'un gouvernement modéré.

Toutefois , le peuple d'Evora , réduit au désespoir , se soulève et fait entendre hautement des vœux pour la maison de Bragance. Le duc d'Olivarès en est instruit , il veut éloigner Dom Juan du Portugal , et lui offre le gouvernement du Milanès ; Dom Juan le refuse sous prétexte qu'il n'a pas les connaissances pour remplir un emploi si important. Le ministre cherche plusieurs moyens de l'attirer à la cour. Le duc se défie de ses artifices , et trouve toujours quelques raisons d'éluder le voyage. Olivarès commence à redouter que le duc de Bragance ne cache des vues ambitieuses sous des dehors pacifiques : cependant il n'ose employer la force ouverte pour se rendre maître de sa personne ; et pour le mieux tromper , il affecte la plus grande confiance.

L'Espagne et la France étaient alors en

guerre. Olivarès envoya au duc de Bragance sa nomination de généralissime des troupes destinées à la défense des côtes, avec pleine autorité de fortifier les villes, d'augmenter ou de changer les garnisons, et de disposer des vaisseaux stationnés dans les ports; mais en même temps qu'il semblait livrer le royaume au pouvoir du duc, Olivarès donna l'ordre secret à l'amiral de la flotte d'Espagne d'entrer dans les ports où commanderait le duc, et de l'attirer adroitement sur ses vaisseaux. La flotte de l'amiral ayant été détruite par une violente tempête avant qu'il pût aborder en Portugal, Olivarès écrivit une lettre pleine de la plus tendre amitié au duc de Bragance; il s'y plaignait du malheur de la flotte, le priait de visiter toutes les places et les ports du Portugal, et lui faisait passer quarante mille ducats pour fournir aux frais de son voyage. Tandis qu'il croyait tromper par ces fausses démonstrations le duc de Bragance, il enjoignait aux gouverneurs des citadelles, presque tous Espagnols, de s'assurer de sa personne et de le conduire en Espagne.

Le duc de Bragance se défiant du piège qu'on lui tendait, n'accepta le pouvoir qui lui était déferé, que pour s'assurer de nouveaux partisans. Sa fermeté, sa douceur et surtout ses largesses, gagnèrent la noblesse et le peu-

ple. Pinto-Ribeiro, intendant de sa maison, homme actif, vigilant, adroit, désirait avec ardeur l'élévation de son maître. Il sut que ce prince monterait avec plaisir au trône s'il s'y trouvait porté par le vœu public. Pinto s'appliqua à retracer aux Portugais leur ancienne gloire. Il profita de l'expédition de Catalogne où l'on exposait les nobles Portugais aux plus grands dangers, pour animer leur haine contre les Espagnols ; il représenta à la classe des négocians que leurs fiers oppresseurs les avaient ruinés en transférant le commerce des Indes à Cadix ; enfin il se plaignait avec le clergé de ce que les étrangers seuls se voyaient revêtus des hautes dignités de l'église. Ensuite il vantait les hautes qualités du duc de Bragançe, regrettant néanmoins que ce prince, qui seul pouvait rendre le bonheur au Portugal, montrât tant d'indifférence pour son pays, pour sa propre grandeur, et consumât ses jours dans un repos inutile à l'état. Lorsque Pinto crut tous les esprits disposés à embrasser le parti du duc de Bragançe, il rassembla une partie de la noblesse, à la tête de laquelle se trouva l'archevêque de Lisbonne, et dévoila ses projets.

L'archevêque retraça avec éloquence tous les maux enfantés par la politique de Philippe. Il fit un effrayant tableau des nouveaux malheurs qu'on devait attendre des mesures ar-

bitraires prises par Michel Vasconcellos , secrétaire d'état de la vice-royauté. Les nobles, saisis d'une juste indignation, jurèrent de périr ou de chasser les Espagnols du Portugal. Mais on différait sur la forme du gouvernement; les uns désiraient la république, les autres voulaient un roi. Ces derniers proposaient le duc de Bragance, le marquis de Villa-Réal et le duc d'Aveïro, tous trois princes du sang de Portugal. L'archevêque remontra avec force qu'ils ne pouvaient rompre le serment de fidélité fait au roi d'Espagne qu'en faveur du duc de Bragance, héritier légitime de la couronne; il ajouta que lui seul d'ailleurs, par ses grandes richesses et par le grand nombre de ses vaisseaux, paraissait en état de les aider dans leur dessein. Ensuite, il vanta sa prudence, sa sagesse, sa générosité, et parvint à persuader tous les esprits.

Pinto écrivit à son maître de se rapprocher de Lisbonne : le duc arriva aux environs de cette ville comme pour visiter le château d'Almada, et vint rendre ses respects à la vice-reine Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue. Le peuple se pressait en foule autour du duc de Bragance; la noblesse l'accompagna chez la vice-reine, et la ville entière de Lisbonne offrait le spectacle d'une fête. Mais le duc savait combien on doit peu compter sur la faveur

d'un peuple volage, et ne permit pas qu'on le proclamât dès lors roi, ainsi que le souhaitaient ses partisans. Il ne resta que très-peu de temps chez la vice-reine, et se retira à Almada sans passer par la ville de Lisbonne.

Pinto fit observer avec adresse à ses amis la timidité de son maître, et les déterminà à profiter de son séjour à Almada pour le forcer en quelque sorte à recevoir la couronne. Pinto introduisit les chefs des conjurés chez le duc de Bragance. Ceux-ci ne manquèrent pas de lui faire envisager les maux de la patrie, les dangers qu'il courait lui-même, et les secours qu'il devait espérer des princes de l'Europe, ennemis naturels de la maison d'Autriche. Ils terminèrent par lui montrer combien il était facile de réussir dans leur entreprise au moment où le soulèvement de la Catalogne et de la Hollande obligeait le roi d'Espagne à retirer ses garnisons du Portugal.

Le duc de Bragance répondit aux chefs de la conjuration d'une manière à ne point leur ôter leurs espérances, mais à ne point les fortifier, et se retira à Villaviciosa, laissant Pinto servir comme malgré lui ses intérêts.

Marie, Espagnole de naissance, sœur du duc de Médina Sidonia, grand d'Espagne, et femme du duc de Bragance, douée d'un courage et d'un esprit supérieurs, avait une grande pas-

sion pour la gloire et pour la puissance. Habile dans l'art de connaître les hommes, elle pénétrait d'abord leurs inclinations et leurs sentimens même les plus cachés. Incapable de se rebuter par les obstacles, elle ne trouvait rien de difficile pour parvenir à quelque chose de grand. Ses manières nobles, la douceur et la majesté de ses traits, la grâce de ses discours inspiraient à la fois le respect et l'attachement. L'austérité de sa conduite, sa piété solide, sa complaisance pour les goûts de son mari lui avaient soumis tout son cœur. Marie négligeait les plaisirs de son âge pour se livrer aux études propres à élever l'esprit et à fortifier le jugement. Marie possédait, non-seulement l'amour du duc de Bragance, mais aussi son estime. Le duc réglait sa conduite sur les avis de sa femme; il lui confia le plan de la conjuration formée en sa faveur, lui avouant, en même temps, qu'il se sentait plus effrayé du péril de l'entreprise que flatté de l'espoir du succès. Le duc de Bragance craignait l'inconstance du peuple, la jalousie des nobles, la puissance du roi d'Espagne, et surtout il redoutait de se servir des armées de l'étranger pour reconquérir l'héritage de ses aïeux. Mais, la duchesse d'un caractère plus ferme et plus ambitieux, ne vit que les avantages de cette conjuration; elle lui demanda si dans le cas où, à son refus, le gouvernement

républicain était établi en Portugal, il resterait attaché au parti du roi d'Espagne. Le duc répondit qu'il servirait alors sa patrie jusqu'à la mort.

« Eh bien ! reprit la duchesse, puisque vous con-
» sentez à exposer vos jours comme sujet pour
» la république, il vous est plus utile et plus
» glorieux de les exposer pour placer sur votre
» tête une couronne qui vous appartient et que
» vous offrent le peuple et la noblesse. Dans l'é-
» tat affreux où languit le Portugal, il est in-
» digne de votre rang et de votre courage de
» ne pas profiter des circonstances qui doivent
» vous porter au trône. Ce serait une lâcheté
» indigne du sang qui coule dans vos veines, et
» que vos enfans et la postérité reprocheraient
» éternellement à votre mémoire. Vous êtes
» assez puissant par le vœu du peuple pour
» chasser les Espagnols, sans appeler des se-
» cours étrangers. »

Les raisonnemens de la duchesse ayant vaincu la timidité de son mari, elle lui peignit avec tant d'enthousiasme les charmes du pouvoir souverain, qu'elle triompha de ses irrésolutions. Cependant elle approuva qu'il ne l'acceptât ouvertement qu'au moment où la révolution aurait éclaté.

Olivarès, instruit de ce qui se passait à Lisbonne, envoya au duc de Bragance l'ordre de se rendre à la cour d'Espagne. Les raisons ho-

norables que le premier ministre prêtait à cet ordre n'abusèrent pas le duc de Bragance sur le motif qui le dictait. Il se crut trahi, et par conséquent perdu. La duchesse lui conseilla de dépêcher sur-le-champ à Madrid un de ses gentilshommes affidés, pour assurer au ministre que son maître ne tarderait pas à se rendre à la cour. Dirigé par la duchesse, le gentilhomme prit un grand hôtel à Madrid et monta la maison du prince. Ensuite, il feignit que le duc de Bragance était malade, et demanda que le roi réglât le rang qu'il devait avoir à la cour. Le ministre aplanit tous les obstacles élevés par le gentilhomme en réglant le rang de son maître d'une manière flatteuse pour son orgueil.

Les conjurés, craignant que le duc de Bragance ne déférât aux ordres de la cour d'Espagne, allèrent le trouver en secret et lui dirent qu'ils étaient résolus de sacrifier leurs biens et leurs vies à son service, que l'entreprise ne pouvait plus se différer, et qu'il fallait choisir entre la mort et la couronne. Pinto, peu de jours après, vint informer son maître du plan et des moyens d'exécution. Il l'instruisit de la mésintelligence qui régnait entre la vice-reine et le secrétaire d'état; mais cette conjoncture favorable n'empêcha pas le duc de Bragance de retomber dans ses incertitudes. Pinto lui déclara que, proclamé roi malgré lui, il

courrait les mêmes dangers sans acquérir la même gloire. La duchesse reprocha alors à son mari sa lâcheté de préférer le repos d'une vie oisive à la dignité royale. Sur ces entrefaites, l'agent du duc à Madrid écrivit qu'on n'écoutait plus ses excuses, et le duc se voyant pressé entre tous les périls se décida enfin à éclater.

La duchesse examina les divers moyens d'exécution, et l'on arrêta qu'on s'assurerait de la personne de la vice-reine, et de tous les Espagnols qui pourraient servir d'otages pour faire rendre la citadelle; qu'on s'emparerait d'abord de Lisbonne, et que le même jour on ferait proclamer le duc roi de Portugal, par toutes les villes du royaume. Les gouverneurs des places, les seigneurs des bourgs et des villages, tous partisans du duc de Bragance; les riches bourgeois, excités par Pinto, devaient répandre le bruit de la levée de nouveaux impôts, et soulever de tous côtés le peuple. On fixa le jour de la révolution au premier décembre; on remarque que parmi le grand nombre de conjurés, composés de prêtres, de bourgeois et de gentilshommes, tous amenés par des intérêts différens, aucun ne manqua à sa parole, et que chacun d'eux pressa le moment de l'exécution, comme s'il s'agissait pour lui-même de la couronne. Beaucoup de femmes voulurent partager l'honneur de rendre l'indé-

pendance à leur patrie. Une d'elles, dona Philippe de Villène, arma de ses propres mains ses deux fils : « Allez, mes enfans, leur dit-elle, » éteindre la tyrannie ; allez nous venger des » Espagnols, et soyez certains que si le succès » trompe nos espérances, votre mère ne sur- » vivra pas un moment au malheur de tant de » gens de bien. »

Tout le monde étant armé, on se rendit par diverses routes au palais ; et, à huit heures du matin, Pinto tira pour signal un coup de pistolet : aussitôt on tomba sur les soldats Espagnols. Un prêtre, armé d'une main du crucifix, et de l'autre d'une épée, exhortait le peuple à mettre en pièces l'ennemi. Les soldats Espagnols, assaillis de toutes parts, se rendirent, et crièrent comme les conjurés : Vive le duc de Bragance ! Pendant ce temps, Pinto, à la tête de quelques partisans, entre dans le palais, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, pénètre jusqu'à l'appartement de Vasconcellas ; et, après beaucoup de recherches, le trouve caché dans une armoire. Les conjurés le percent de coups et le jettent par la fenêtre, en criant : Le tyran est mort ; vivent la liberté et don Juan, roi de Portugal !

Tandis que le peuple pousse mille cris de joie, et qu'il accable d'outrages le corps de Vasconcellas, Pinto va rejoindre les conjurés,

chargés de se rendre maîtres du palais et de la personne de la vice-reine. La fermeté et l'éloquence de cette femme n'apaisent point le peuple ; on ne répond à ses discours que par ces cris : Vive don Juan , roi de Portugal ! Les partisans de Marguerite essaient en vain de faire résistance ; ils sont désarmés. Les conjurés retiennent Marguerite prisonnière , ainsi que tous les Espagnols qui étaient dans Lisbonne : personne ne vient à leur secours. La chambre souveraine des relations proclame don Juan et rend ses arrêts en son nom : on tire de prison tous ceux que les Espagnols tenaient enfermés. Ces hommes , touchés de reconnaissance , et craignant de retomber dans les fers , prennent les armes en faveur du duc de Bragance : Pinto menace la vice-reine de faire égorger tous les Espagnols , si elle ne lui donne sur-le-champ un ordre pour que le gouverneur remette la citadelle entre ses mains. Marguerite cède à la terreur de voir immoler tant de gens distingués. Maître de la place , les conjurés dépêchèrent aussitôt vers le duc de Bragance pour lui annoncer leur succès , et le presser de se rendre à Lisbonne. En même temps on nomme l'archevêque de Lisbonne président du conseil et lieutenant général pour le roi ; et les jeunes gens de la ville s'emparent , presque sans résistance , de trois galions espagnols en station

dans le port. L'archevêque fait sortir la vice-reine du palais, et l'envoie dans une autre maison royale, placée à l'autre extrémité de Lisbonne.

Le duc de Bragance, en proie à la plus cruelle anxiété, n'avait osé faire soulever les habitans des Algarves, non plus que la ville et la citadelle d'Elvas, où il espérait pouvoir se retirer si le dessein de ses partisans échouait. Il songeait aux moyens de se défendre d'avoir pris part à la conspiration, quand deux des principaux conjurés arrivèrent à Villaviciosa, et le saluèrent roi. Il s'empressa de les conduire chez sa femme; elle reçut, par leur organe, les hommages du peuple et le titre de majesté qu'on donnait pour la première fois aux reines de Portugal. Le nouveau souverain entra à Lisbonne au milieu des acclamations du peuple. Tout le royaume suivit l'exemple de Lisbonne. Les gouverneurs des places se soumirent à don Juan, et partout les Espagnols furent chassés. Le roi, reconnu par tous les Portugais, se fit couronner, le 15 décembre, avec la plus grande pompe.

La reine soutint son nouveau rang avec tant de dignité, qu'elle paraissait être née sur le trône. La haine qu'on portait aux Espagnols avait causé la révolution, et la consolida. Don Juan nomma pour gouverneur des places fron-

tières , des hommes pleins de valeur , de prudence et de fidélité. Il leva des troupes , convoqua les états du royaume , y fit examiner et confirmer ses droits à la couronne , déclara qu'il se contentait de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa maison , réserva ceux du domaine royal pour les besoins du royaume , et abolit tous les impôts créés par les Espagnols. Ensuite il dépêcha des ambassadeurs dans toutes les cours du royaume , pour s'y faire reconnaître , forma une ligne offensive et défensive avec les Hollandais et les Catalans , et s'assura de la protection de la France. Goa et toutes les colonies portugaises dans les Indes , dans l'Afrique , dans l'Amérique , s'unirent à la révolution générale. Le roi d'Espagne n'osait agir avec rigueur contre don Juan que favorisait la fortune , lorsque l'archevêque de Brague , partisan zélé de la vice-reine et dévoué à la cour d'Espagne , s'assura d'Olivarès , et forma une conjuration contre la personne du roi de Portugal. L'archevêque engagea dans son entreprise plusieurs parens du roi , quelques grands du royaume , en leur promettant , au nom du roi d'Espagne , la liberté de conscience. Les Juifs devaient mettre le feu , la nuit du 5 août 1641 , aux quatre coins du palais , ainsi qu'à plusieurs maisons de la ville ; et , sous prétexte d'apporter des secours , exciter l'in-

cendie , entrer dans les appartemens du roi , poignarder don Juan , et s'assurer de la reine et des princes ses enfans. On arrêta aussi de mettre le feu à la flotte , tandis que l'archevêque et le grand inquisiteur contiendraient le peuple par la crainte des supplices. On demandait au comte d'Olivarès d'envoyer une flotte considérable sur les côtes , et de faire avancer des troupes sur Lisbonne. Mais la correspondance de l'archevêque tomba entre les mains du comte d'Alamonté , gouverneur de la première place frontière et parent de la reine de Portugal : ce seigneur envoya soudain la dépêche à don Juan.

Le roi , instruit de cette trame , fit rassembler ses troupes sous prétexte d'une revue , et donna l'ordre secret d'arrêter les conjurés. En moins d'une heure , on s'empara de quarante-sept d'entre eux ; le peuple en fureur demanda à grands cris qu'on les livrât à sa vengeance. Le roi remercia le peuple du soin qu'il prenait de sa vie , et , ne voulant pas que la justice parût une sédition , il ordonna aux magistrats de faire retirer la foule , après avoir promis la punition des coupables. Les conjurés mis en jugement confessèrent leur crime , et tous furent condamnés à la peine capitale , à l'exception des ecclésiastiques qu'on remit à la discrétion du roi. Don Juan penchait à la clémence ; mais

tous les membres de son conseil demandèrent l'exécution de l'arrêt; l'archevêque de Lisbonne supplia la reine de lui accorder la grâce de l'un d'eux, son ami intime. Marie, sentant combien cette exception deviendrait dangereuse, répondit : « Monsieur l'archevêque, la » plus grande grâce que vous pouvez attendre » de moi sur ce que vous me demandez, c'est » d'oublier que vous m'en ayez jamais parlé. » Le roi commua la peine de l'archevêque de Brague et du grand inquisiteur en une prison perpétuelle.

Don Juan, puissamment secouru par les Français, soutint la guerre avec avantage contre les Espagnols pendant dix-sept ans, et mourut le 6 novembre de l'année 1656. Ce prince, peu guerrier et très-pieux, possédait plutôt les vertus d'un simple particulier que celles d'un roi, et ne dut sa couronne qu'à la haine des Portugais contre les Espagnols, et à l'habileté que sa femme eut de faire servir cette haine à l'élévation de sa maison. Don Juan laissa trois enfans, deux garçons et une fille, Alphonse, don Pèdre et Catherine. Par son testament, il institua Marie régente; Alphonse, l'aîné de ses fils, entra dans sa treizième année. Ce jeune prince, d'un caractère mélancolique, était perclus de la moitié de son corps. Le jour même de la mort de don Juan, Al-

phonse fut montré au peuple et déclaré roi, et Marie prit la régence.

Les Français s'étaient détachés de l'alliance du Portugal; le conseil de Marie ne renfermait aucun homme d'état; elle n'avait que des troupes indisciplinées et de mauvais généraux; mais cette situation critique ne l'épouvanta point; lorsque tout semblait lui manquer, elle trouva tout dans son courage. Par ses soins, le Portugal se vit bientôt en état de résister à toutes les forces de l'Espagne. Elle fit venir de France, pour l'employer à son service, le comte de Schomberg, capitaine célèbre par ses talens et par sa valeur, et sut, en le mettant à la tête de ses armées, se conduire avec assez d'adresse pour ne point inspirer de jalousie aux officiers de ses armées. Schomberg ménagea le mariage de Charles II, roi d'Angleterre, avec l'infante Catherine. Charles II, en faveur de ce mariage, fit conclure un traité de commerce entre les états généraux et le Portugal, et envoya dans ce royaume un nombre considérable de troupes. Schomberg eut bientôt rétabli l'ordre et la discipline, et les armes de la régente remportèrent partout de grands succès. Le respect, la crainte et l'affection que la régente inspirait, tenaient les grands dans la soumission, et le peuple bénissait son gouvernement; mais, tan-

« Dis qu'elle travaillait à affermir la couronne sur la tête de son fils, ce prince se rendait indigne du trône par ses inclinations viles et par sa conduite scandaleuse. Marie prévoyait que ses dérèglemens le conduiraient à perdre la couronne, et désirait le faire enfermer et mettre l'infante à sa place; mais la crainte d'exciter une guerre civile dont les Espagnols profiteraient, l'empêcha d'exécuter ce dessein. Espérant d'ailleurs qu'Alphonse, jusqu'alors entraîné par de mauvais conseils, pourrait revenir à de meilleures mœurs, elle fit conduire au Brésil un nommé Conti, favori du roi et le compagnon de sa vie licencieuse. Le roi, dissimulant sa douleur à sa mère, la confia au comte de Castel Melhor, portugais d'une maison illustre, qui profita de cette confiance pour gagner la faveur d'Alphonse, et lui donna des conseils contre la régente.

Marie, se doutant de quelque intrigue, dit à Melhor : « Je suis instruite, comte, que le » roi prend créance en vous; s'il fait quelque » chose contre ma volonté, vous m'en répondrez sur votre tête. » Le comte salua la régente en silence et se rendit soudain chez le roi : il lui répéta les paroles de Marie, en ajoutant qu'il allait sans doute éprouver le même sort que Conti, et qu'une régente aussi impérieuse ne laisserait jamais à son fils que le vain

titre de roi. Ce discours alluma la colère d'Alphonse, qui voulait aller en personne redemander les sceaux de l'état à la régente. Le comte, connaissant l'empire que Marie exerçait sur le jeune prince, l'engagea à se retirer à Alcantara sans voir sa mère, et à dépêcher des courriers aux magistrats de Lisbonne et aux gouverneurs des provinces, pour les instruire que, parvenu à sa majorité, il prenait entre ses mains le gouvernement des affaires. Le roi suivit le conseil de son nouveau favori. La plus grande partie des seigneurs de la cour abandonnèrent la régente pour se rendre à Alcantara. Marie, dans une lettre pleine de noblesse, écrivit à son fils qu'il ne devait pas s'emparer de son propre trône en usurpateur, et qu'elle lui remettrait les sceaux dans une assemblée des grands et des principaux magistrats de la ville. Sur cette promesse, le roi revint à Lisbonne, Marie convoqua les grands du royaume, les titulaires et les chefs d'ordre, et devant eux : « Voilà, dit-elle à son fils, les sceaux qui m'ont » été confiés avec la régence de l'état, en vertu » du testament du feu roi, mon seigneur. Je » les remets entre les mains de votre majesté, » avec l'autorité qui les accompagne. Je prie » Dieu que tout réussisse sous votre conduite, » comme je le désire. »

Marie comptait demeurer six mois encore à

la cour, pour voir comment son fils dirigerait les affaires. Melhor, redoutant son influence et ses talens, porta le roi à lui manquer d'égards pour la forcer à précipiter sa retraite. Marie, naturellement fière, ne put supporter qu'Alphonse oubliât le respect dû à son rang et à son titre sacré de mère; elle s'enferma dans un couvent, où renonçant à toutes les vaines illusions de la puissance, elle ne s'occupa plus que de devoirs religieux. Elle vécut à peine un an dans cette sainte retraite, et y mourut le 18 février 1660.

Cette princesse, admirable par son courage, par sa prudence et par un talent supérieur en administration, joignit aux vertus éclatantes des grands princes les modestes vertus de son sexe. Les peuples du Portugal la regrettèrent d'autant plus que l'incapacité et les inclinations vicieuses d'Alphonse les livrèrent bientôt aux troubles des guerres civiles (1).

(1) Révolutions du Portugal. Histoire d'Espagne.

HÉLÈNE CORNARA,

VÉNITIENNE ET SAVANTE.

(Après Jésus-Christ, 1646.)

ISSUE de l'illustre famille des Cornara de Venise, et fille de Jean-Baptiste Cornara, procureur de Saint-Marc, première charge de la république après la dignité de doge, Lucrèce-Hélène Cornara naquit à Venise en 1646. A peine eût-elle atteint son premier lustre, qu'elle dédaigna les plaisirs de l'enfance pour employer tous ses momens à lire des ouvrages sérieux. Elle en rendait compte avec intelligence, et retenait avec facilité les leçons qu'elle recevait. Ces dispositions extraordinaires dans un âge si tendre, et l'esprit supérieur que déjà on remarquait dans Hélène, décidèrent Baptiste Cornara à faire apprendre la langue latine à sa fille. Dès l'âge de sept ans, elle y avait fait des progrès si étonnans, qu'on crut devoir lui enseigner la langue grecque. Elle en connaissait déjà les premiers élémens, lorsque le directeur de la bibliothèque de Venise, Grec de nation, se chargea de lui en faire connaître les beautés, et bientôt elle écrivit avec pureté dans la langue de Démosthène : elle apprit ensuite l'espa-

gnol, le français et l'hébreu. Hélène ne tarda point à pouvoir rivaliser avec les plus savans rabbins. La culture de la musique la délassait de ses graves études.

Aucune vanité, aucun désir de briller dans le monde et de s'attirer des hommages, ne dirigeait Hélène dans ses travaux; elle ne faisait que suivre un penchant naturel. Dès l'âge le plus tendre l'amour de la vertu était la passion de son âme, comme l'amour des sciences et des lettres était la passion de son esprit. Elle n'avait pas encore douze ans, lorsque, saisie d'un saint enthousiasme à la lecture de la vie du bienheureux Gonzagues, qui se consacra dès ses premières années à Dieu, Hélène se consacra à perpétuité à la Vierge.

De l'étude des langues Hélène passa à l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la théologie. Elle ne songeait plus qu'à se pénétrer des sublimes vérités de la religion, quand ses parens lui proposèrent un mariage très-avantageux. Elle refusa, ils réitérèrent leurs instances; alors elle les instruisit de la promesse qu'elle avait faite à Dieu. Ses parens, fermes dans leur projet, obtinrent du pape un bref qui la relevait de son vœu. Au moment où ils lui montrèrent le bref, un tremblement universel s'empara d'Hélène; elle tomba dans un état d'immobilité et resta long-temps évanouie.

Aussitôt qu'elle eût repris l'usage de ses sens, elle résolut de s'engager solennellement à observer dans le monde la règle de saint Benoît, et à porter sous ses habits celui de l'ordre. Elle se hâta d'écrire à Corneille Codaninus, abbé de Saint-Georges de Venise, qu'elle avait à lui communiquer une affaire importante. Codaninus, s'avant bénédictin de ce siècle, vint trouver Hélène et crut qu'il devait recevoir ses vœux en qualité d'*oblato* de l'ordre de Saint-Benoît. Aussitôt que les parens d'Hélène eurent connaissance du nouvel engagement qu'elle venait de prendre, ils employèrent sans aucun succès toutes sortes de moyens pour le lui faire rétracter. Ils se bornèrent enfin à lui demander de rester auprès d'eux. Hélène se rendit à leurs prières, mais sous la condition qu'elle serait libre de vivre dans une profonde retraite. Elle pratiqua dans la maison paternelle les règles les plus austères, porta le cilice, les pointes de fer, et se soumit volontairement aux cruelles privations qu'impose l'extrême pauvreté.

Ses parens, orgueilleux de son rare mérite, ne pouvaient consentir à le voir enseveli dans l'obscurité. Ils s'occupaient sans cesse à combattre l'éloignement d'Hélène pour la société; mais elle regardait le monde comme un théâtre dangereux où l'on n'obtient de triomphe qu'aux dépens des vertus chrétiennes; néanmoins,

Hélène ne put refuser le tribut d'admiration que lui offrit l'université de Padoue, et se vit contrainte à recevoir publiquement le bonnet de docteur ès-arts.

La cérémonie eut lieu dans la cathédrale de Padoue. La nouveauté de ce spectacle y attira une foule de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang. Dans cette circonstance, Hélène donna de nouvelles preuves de l'érudition la plus étendue.

Voici le précis du formulaire de sa réception, tel qu'il est rapporté dans les actes de l'université de Padoue.

« Nous, siégeans dans le tribunal de l'université de Padoue, reconnaissons que notre fille, »
 » Hélène-Lucrèce Cornara, possède les sciences »
 » et les belles-lettres à un si haut point, quelle »
 » mérite d'avoir place parmi les docteurs de »
 » cette université, et pour cela nous la recevons »
 » maîtresse ès-arts libéraux, et la reconnaissons »
 » telle au nom du Père, du Fils et du »
 » Saint-Esprit. Fait et passé à Padoue, le 29 »
 » de juin 1678, dans l'église cathédrale de la »
 » même ville, parce que les salles du collège »
 » n'ont pu suffire à l'affluence du monde. »

L'université voulut aussi honorer Hélène Cornara du bonnet de docteur en théologie; mais le cardinal Barbarigo, évêque de Padoue, s'y opposa.

90 **HÉLÈNE CORNARA. XVII^e. SIÈCLE.**

Hélène mourut le 26 juillet 1684, à l'âge de 38 ans. On l'enterra dans l'église de Sainte-Justine, où son père lui érigea un superbe tombeau de marbre.

On conserve précieusement dans la bibliothèque de Venise deux lettres savantes, l'une en grec, l'autre en hébreu, écrites par l'illustre Vénitienne (1).

(1) Mémoires de l'académie de Padoue, Histoire de Venise.





CATHERINE I^{re}.

FEMME DE PIERRE-LE-GRAND.

(Après Jésus-Christ, 1669.)

L'EMPIRE connu sous le nom de Russie, plus vaste que le reste de l'Europe, que ne fut l'empire romain et les pays conquis par Alexandre, contient onze cent mille de nos lieues carrées. L'empire romain et celui d'Alexandre n'en contenaient chacun qu'environ cinq cent cinquante mille ; mais le pays le moins peuplé en Europe compte quarante personnes par mille carré, tandis qu'en Russie on n'en compte que huit.

C'est à Pierre-le-Grand que la Russie dut son influence dans les affaires de l'Europe. Avant ce prince, les Russes ne possédaient rien dans la Finlande et dans la Livonie, provinces plus riches que toute la Sibérie ; les Cosaques n'étaient point soumis ; les peuples d'Astrakan ne savaient pas obéir ; le commerce ne présentait aucun avantage. La mer Blanche, la mer Baltique, le Pont-Euxin, la mer d'Azof, et la mer Caspienne, devenaient inutiles à une nation

étrangère à la navigation , et qui n'avait pas même un seul vaisseau.

Les Russes, quoique supérieurs aux Tartares et aux autres peuples du Nord , se trouvaient très-inférieurs à toutes les nations policées. Ils ignoraient la discipline militaire ; les manufactures les plus simples restaient chez eux sans encouragement ; ils négligeaient le premier et le plus utile des arts, l'agriculture. Les Russes ne pouvaient aller s'instruire chez l'étranger , la différence de leur langage s'y opposait ; d'ailleurs une loi de l'état et une loi religieuse, en leur défendant de sortir de leur patrie , semblaient les condamner à une ignorance éternelle. Mais Pierre-le-Grand parut , et l'empire de Russie changea de face.

Pierre bâtit Pétersbourg , rétablit Moscou , subjuga les Cosaques , et construisit la première flotte russe qui navigua sur les mers. Il envoya faire des découvertes au Kamschatka et dans le Nouveau-Monde. Grand législateur , il établit de sages lois , autorisa la liberté des cultes , et ne repoussa de ses états que les jésuites. Nommé d'abord souverain conjointement avec Ivan son frère , Pierre découvrit et punit une conspiration tramée contre ses jours. Demeuré seul maître de l'empire , il organisa une nouvelle force militaire , créa une marine , conclut un traité de commerce avec les Chinois , s'em-

para d'Azof, sur la mer Noire ; et les Turcs s'étonnèrent d'être vaincus par sa flotte naissante. Il envoya de jeunes Russes dans plusieurs royaumes , pour s'y former dans les sciences et dans les arts ; lui-même alla d'abord en Livonie , en Prusse , ensuite à Amsterdam. Là , sous l'habit d'un charpentier , l'empereur travailla de ses mains à la construction d'un vaisseau , tandis que ses troupes , dirigées par ses ordres , s'emparaient de Précop. Il se rendit en Angleterre , y puisa de nouvelles connaissances , introduisit l'usage du tabac dans ses états ; retourna en Hollande , et reprit , par Vienne , le chemin de son empire.

Aussitôt son retour en Russie , il cassa les strélitz , milice indocile , qui , semblables aux gardes prétoriennes , faisaient et défaisaient les empereurs. Pierre établit à la place des strélitz des régimens. Ce soin rempli , il introduisit des changemens utiles dans les finances et dans l'église. Bientôt il attaqua l'Ingrie. La guerre avec la Suède continua long-temps et sur terre et sur mer. En juillet 1702 , un des généraux du czar remporta une victoire sur les Suédois , près la petite rivière d'Embac. Il pousse plus loin sa marche ; Marienbourg se rend à discrétion ; les Suédois mettent le feu aux magasins : les Russes , irrités , détruisent la ville et enmènent en esclavage tous les habitans. Parmi eux

se trouvait Catherine, que la Providence éleva de l'état le plus humble au faite des grandeurs.

Catherine Alexiowna, née de pauvres paysans du village de Ringen en Estonie, sortait à peine de l'enfance quand son père mourut : elle resta sous la seule protection d'une mère infirme. Le travail de leurs mains ne suffisant pas à leur entretien, toutes deux gémissaient sous le poids de l'indigence. Catherine avait de beaux traits, une taille agréable et beaucoup d'esprit naturel. Sa mère lui apprit à lire ; un ministre luthérien lui donna des principes de religion et de morale. A l'âge de quinze ans Catherine perdit sa mère ; le respectable ministre lui offrit un asile dans sa maison, et la chargea de veiller sur l'éducation de ses filles. Catherine profita des leçons de musique et de danse que ses élèves recevaient. Le ministre mourut, et Catherine retomba dans la plus extrême indigence. Son pays natal étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suède et la Russie, Catherine entreprit le voyage de Marienbourg : elle espérait trouver des moyens d'existence dans cette petite ville. Catherine traverse un pays dévasté par les deux armées, court des dangers de toute espèce, et tombe dans les mains de deux soldats suédois, qui la menaçaient de lui faire éprouver de plus grands

malheurs que la perte de la vie , quand un jeune officier livonien la sauve de leurs outrages. Catherine retrouve avec étonnement dans son libérateur le fils du ministre protecteur de son enfance. Ce jeune officier , touché de l'infortune de Catherine , lui procura les secours nécessaires pour achever son voyage , et lui remit une lettre adressée à un de ses amis , habitant de Marienbourg , nommé Glouck , qui l'accueillit avec bonté et lui confia l'éducation de ses deux filles. Elle se conduisit avec tant de sagesse et de zèle , que Glouck devenu veuf , lui offrit sa main ; Catherine la refusa pour épouser le jeune officier son libérateur : il avait perdu un bras à l'armée , et était couvert de blessures. Le jour même de leur mariage , Marienbourg est attaqué par les Russes ; le mari de Catherine quitte sa femme pour aller à la tête de ses troupes repousser l'ennemi , et périt dans l'action. Les Russes emportent Marienbourg d'assaut ; ils passent la garnison et les habitans au fil de l'épée ; Catherine se cache dans un four , est découverte et faite prisonnière. Le général Menzikoff l'achète aux soldats à qui elle venait de tomber en partage.

Le général Menzikoff , de simple garçon pâcissier , élevé au rang de prince et de premier ministre de l'empire , recevait souvent le czar à sa table. Un jour que Catherine y faisait le ser-

vice, Pierre remarqua ses grâces avec étonnement; il revint le lendemain chez Menzikoff. Dans cette visite, il adressa plusieurs fois la parole à Catherine, et trouva tant d'esprit dans les réponses qu'elle fit à ses questions, qu'il devint éperdument amoureux d'elle. Il la demanda à son favori. Catherine, passée du service de Menzikoff à celui de l'empereur, se rendit chaque jour plus agréable à ce souverain. Bientôt il devint impossible au czar de se séparer de son esclave : Catherine l'accompagna dans ses voyages et dans ses courses guerrières; elle partageait ses fatigues, et savait soulager ses peines par ses complaisances et par sa gaieté. Souvent sa douceur apaisait la colère du czar, et le portait à la clémence. Les soins de Catherine, l'énergie et l'égalité de son caractère, son dévouement continu, la rendirent enfin si nécessaire à l'empereur, qu'il l'épousa secrètement en 1707.

Le czar ne déclara son mariage que le 6 mars 1711, jour où il partit pour mesurer ses forces contre celles de l'empereur Ottoman; Catherine le suivit dans cette expédition.

Tandis que le czar s'avancait par les frontières de la Pologne et passait le Borystène pour secourir le maréchal Shérémetof, qui, campé au midi de Jassy, sur les bords du Pruth, se voyait menacé d'être enveloppé par cent mille

Turcs et par une armée de Tartares, Catherine, dont le courage se montrait à l'épreuve des plus grands dangers, voulut passer le fleuve avec son époux. Le czar essaya vainement de la dissuader de l'accompagner dans ce passage périlleux; elle regarda ses prières comme un outrage à sa tendresse, et le contraignit en quelque sorte à lui accorder la permission de le suivre. Catherine, toujours à cheval à la tête des troupes, les animait aux combats, portait la gaieté dans leur cœur, et veillait sur le soldat comme sur l'officier.

L'armée russe, exposée à des privations de toute espèce, arriva au nombre de trente-cinq mille hommes sur la rive droite du Pruth. L'armée du grand-visir, forte de deux cent cinquante mille combattans, la cerna de toutes parts. Les Russes manquaient de vivres, et ne pouvaient pas même se procurer de l'eau : ils étaient en outre exposés au feu d'une nombreuse artillerie, qui tirait sans cesse sur eux. Pierre n'avait d'autre parti à prendre que celui de la retraite; il l'opéra pendant la nuit. Mais le grand-visir tomba sur son arrière-garde, et lui fit perdre beaucoup de monde. Le czar ne savait s'il devait hasarder le lendemain une nouvelle bataille. Sa défaite lui paraissait inévitable : il craignait d'exposer sa femme et son armée entière aux suites d'un combat qui d'ailleurs, en

ruinant son empire, lui ravirait le fruit de tous ses travaux. Pierre se retira dans sa tente, accablé d'incertitude et de chagrin. De violentes convulsions dont il était quelquefois attaqué, le saisirent alors. Comme il ne voulait que personne le surprît dans cet état, il défendit qu'on pénétrât jusqu'à lui, et demeura seul en proie à l'inquiétude et à la souffrance. Catherine, qui avait osé affronter la mort au milieu de l'ennemi, osa enfreindre l'ordre du czar, lui prodigua ses soins, et l'engagea à tenter la voie de la négociation.

L'usage immémorial de l'Orient exigeait qu'on n'abordât les souverains qu'avec des présens. Catherine joignit à ses diamans autant d'argent qu'elle put s'en procurer, et envoya le tout au grand-visir, comme à l'insu du czar, pour ne pas, en cas de refus, porter atteinte à l'honneur de son époux. Catherine réussit dans sa négociation, et sauva l'armée russe,

Catherine n'était pas moins nécessaire à la conservation de la vie du czar qu'à sa gloire. Seule elle connaissait le secret d'apaiser ses souffrances, effet d'un poison qu'on lui avait donné dans sa jeunesse.

Pendant qu'elle jouissait des honneurs dus à la majesté souveraine, un envoyé du roi Auguste à la cour du czar entendit dans une hôtellerie, en retournant à Dresde, un homme qui

se plaignait de l'accueil insultant qu'on faisait à sa misère, disant qu'il ne serait pas traité de cette manière s'il parvenait à être présenté au czar. Peut-être, ajouta-t-il, aurais-je dans sa cour de puissantes protections.

L'envoyé du roi Auguste interrogea cet homme. Ses réponses vagues ayant excité sa curiosité, il le regarda avec attention, et démêla dans ses traits quelque ressemblance avec l'impératrice. De retour à Dresde, il parla de sa rencontre dans une lettre qu'il écrivit à un de ses amis de Strasbourg. La lettre tomba entre les mains du czar, qui ordonna au gouverneur de Riga de faire des recherches sur l'inconnu. Le gouverneur envoya un agent fidèle à Mittau en Courlande. Cet agent découvrit que l'inconnu, objet de sa mission, se nommait Scavronski, et qu'il était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne en laissant deux enfans au berceau, un garçon et une fille. Scavronski, séparé de sa sœur dès sa plus tendre enfance, savait seulement que, faite prisonnière à Marienbourg, elle servait dans la maison du prince Menzikoff. Le gouverneur de Riga, par ordre de son maître, fit venir chez lui Scavronski sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait, et on l'envoya sous une bonne garde à Pétersbourg, chez un maître-d'hôtel du czar, nommé She-

pleff. Le maître-d'hôtel lui dit qu'il était sous le poids d'une imputation grave, mais que s'il présentait une requête à l'empereur, sans doute il lui rendrait justice. Shepleff lui promit de lui fournir les moyens d'obtenir une audience du czar.

Pierre-le-Grand alla dîner le lendemain chez Shepleff. Il y vit Scavronski, l'interrogea et demeura convaincu qu'il était le frère de la czarine, tout ce que Scavronski lui racontait de son enfance se trouvant conforme à ce qu'il savait de la naissance et des premières infortunes de sa femme.

Le czar conduisit Catherine dîner chez Shepleff. A la fin du repas, on introduisit Scavronski, couvert de ses habits de voyage; le czar l'interrogea de nouveau, et dit, en se retournant vers sa femme : « Cet homme est ton » frère. Allons, Charles, baise la main de l'im- » pératrice, et embrasse ta sœur. » La surprise ravit à Catherine l'usage de ses sens; lorsqu'elle les reprit, l'empereur lui dit : « Il n'y a là rien » que de simple; ce gentilhomme est mon beau- » frère; s'il a du mérite, nous en ferons quel- » que chose, s'il n'en a point, nous n'en ferons » rien. »

Le czar assigna à son beau-frère une pension considérable. Scavronski vécut dans la retraite, épousa une fille de qualité, et en eut deux filles

qui furent mariées à des premiers seigneurs de la Russie.

Quelque temps après, un événement encore plus extraordinaire occupa la cour de Russie. Alexis Petrowitz, fils né d'un premier mariage du czar, tomba dans la disgrâce de son père. Élevé par des prêtres superstitieux, ce jeune prince blâmait hautement les grands desseins de Pierre, et les généreux efforts qu'il faisait pour tirer ses peuples de l'ignorance. Le czar, essayant de ramener son fils à des idées plus justes, lui donna de sàvans précepteurs, le fit voyager et le maria. Pierre déclara solennellement son mariage avec Catherine, et le célébra à Pétersbourg, le 17 février 1712. Le czar rendit cette cérémonie aussi pompeuse qu'elle pouvait l'être dans un pays encore étranger aux arts, et dont les guerres contre les Turcs et les Suédois dérangaient les finances; le prince travailla lui-même de ses mains à la fête. Ce mariage se fit au milieu des acclamations du peuple de Pétersbourg, qui reconnaissait avec l'empereur que Catherine avait sauvé l'état.

Cependant le czarowitz se livrait à une conduite licencieuse, qui fit mourir sa femme de douleur. Cette princesse laissait un fils. L'empereur voyant que Pétrowitz détruirait un jour son ouvrage, la civilisation de la Russie, lui écrivit une lettre à la fois sévère et touchante,

dans laquelle il lui disait « que son amour pour » ses peuples le porterait plutôt à placer sur le » trône un étranger, qu'un fils qui s'en rendrait indigne. » A cette même époque, Catherine mit au monde un prince, mort en 1719. Alexis écrivit alors à son père, pour lui dire qu'il renonçait à la couronne. Pierre, par une seconde lettre, fit de nouveaux reproches à son fils. « Rendez-vous digne de la succession, » lui disait-il, ou faites-vous moine. » Alexis déclara, en diverses circonstances, qu'il voulait se retirer dans un cloître. Tandis que l'empereur était à Copenhague avec Catherine, il écrivit au czarowitz qu'il eût à choisir du couvent ou du trône, et que s'il prétendait à lui succéder, il vînt sur-le-champ le rejoindre. Alexis, dirigé par la crainte et par de mauvais conseils, se rendit à Vienne, et se mit sous la protection de l'empereur Charles VI, son beau-frère. Dès que l'empereur apprit que son fils avait été à Vienne, et qu'il s'était ensuite retiré dans le Tyrol, il lui dépêcha deux grands de sa cour, porteurs d'une lettre dans laquelle il lui promettait de l'aimer plus que jamais s'il revenait en Russie, et de le maudire s'il n'obéissait pas à ce dernier ordre. Le vice-roi de Naples persuada à Alexis de retourner auprès de son père. Ce prince arrive le 13 février à Moskou; il se jette aux genoux du czar; un long entre-

tien a lieu entre le père et le fils : on les croit réconciliés. Le lendemain, Alexis est conduit prisonnier dans le château ; il remet en pleurant, au czar, un écrit où il se déclare indigne de lui succéder, et demande, pour toute grâce, la vie. Alexis, mis en jugement, fut condamné à la peine capitale, le 5 juillet 1718, comme convaincu seulement d'avoir souhaité la mort de son père. Sur cent quarante-quatre juges, il ne s'en trouva pas un seul qui élevât la voix en faveur de ce prince. Les lois de la Russie, terribles pour les fils du souverain, les font criminels de lèse-majesté dès qu'ils sortent de l'empire sans la permission de l'empereur. La favorite et le confesseur d'Alexis déposèrent contre lui. La czarine, haïe du czarowitz, et menacée ouvertement du sort le plus affreux si ce prince régnait un jour, ne se rangea pourtant pas parmi ses ennemis ; au contraire, elle employa les plus vives instances pour détourner son mari d'une mesure aussi cruelle, et qui déshonorait en quelque sorte la famille impériale. Catherine jugeait Alexis indigne de la couronne, mais elle dit au czar : « Contentez-vous de lui faire prendre le froc, et songez que l'opprobre qui suit toujours un arrêt de mort rejaillira sur votre petit-fils. » Le czar, pour la première fois, résista aux vœux de sa femme, et voulut même que la sentence fût

prononcée d'une manière solennelle. En entendant son arrêt le czarowitz tomba en apoplexie ; il mourut des suites de cette attaque, après avoir été pardonné par son père.

A son retour d'un voyage en Perse, avec Catherine, Pierre la fit couronner impératrice à Moskou, le 18 mai 1724. Il rappela alors, dans une nouvelle déclaration, les services importants que Catherine avait rendus à l'état ; et, pour montrer à ses peuples qu'il la destinait à posséder le trône après lui, il marcha devant elle, à pied, le jour de son couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa sous le nom de *Chevaliers de l'Impératrice*. Arrivés à l'église, Pierre posa lui-même la couronne sur la tête de Catherine, et fit, en sortant, porter devant elle le sceptre et le globe. La fête du couronnement fut la plus belle qu'on eût encore vue en Russie.

Quelque temps après, un chambellan de Catherine, nommé Moens, et la comtesse de Balc sa femme d'atour, furent mis en prison pour avoir reçu des présens de quelques solliciteurs. On condamna Moens à perdre la tête, et la comtesse de Balc à recevoir douze coups de knout. L'impératrice sollicita la grâce de sa favorite. Pierre la refusa ; et, dans sa colère, cassa une glace de Venise, et dit à sa femme : « Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main

» pour faire rentrer cette glace dans la pous-
» sière d'où elle est sortie. » Catherine, le re-
gardant avec douleur et tendresse, lui dit :
« Hé bien, vous avez cassé ce qui faisait l'or-
» nement de votre palais; croyez-vous qu'il en
» devienne plus beau? » Ces paroles apaisè-
rent le courroux de l'empereur. Cependant,
toute la grâce que sa femme put obtenir de lui,
fut que sa dame d'atour ne recevrait que cinq
coups de knout au lieu de douze.

* Pierre-le-Grand mourut d'un abcès, le 28
janvier 1725. Ce même jour on déclara Cathe-
rine souveraine de toutes les Russies. Montée
sur le trône, elle acheva les grandes entre-
prises commencées par son mari, fit abattre
les potences et les roues, institua un nouvel
ordre de chevalerie sous le titre de *Saint-
Alexandre de Nerski*, employa les vierges cloî-
trées à des ouvrages convenables à leur sexe,
et porta sur toutes les parties de l'administra-
tion un coup d'œil éclairé et vigilant. Catherine
mourut en 1727, à l'âge de cinquante-huit ans.

Cette princesse, qui réunissait au plus ferme
courage une grandeur d'âme et une patience
extraordinaires, exécuta des travaux immenses
pour tirer la Russie de son état de barbarie et
d'ignorance. Elle avança la civilisation de ses
peuples, les rendit heureux, et, s'égalant,
par ses qualités supérieures, aux plus célèbres

souverains ; elle prouva au monde qu'on peut, né dans la condition la plus obscure, être digne, par son génie, de commander aux hommes (1).

(1) Voltaire, *Castéra*, L'Évêque.

ANGÉLIQUE ARNAULT.

(Après Jésus-Christ, 1684.)

L'ABBAYE de Port-Royal, près de Chevreuse, est une des plus anciennes de l'ordre de Cîteaux. Saint - Eudes, évêque de Paris, le fonda en 1204. Les seigneurs de Montmorency, et les comtes de Montfort lui firent successivement des dotations que saint Louis confirma. Le pape, Honoré III, lui accorda de grands privilèges.

Sur la fin du seizième siècle, ce monastère, tombé dans un grand relâchement, n'observait plus la règle de saint Benoit. Marie Angélique Arnault, sœur du grand Arnault, par un usage alors trop commun, fut créée abbesse de Port-Royal, à onze ans. Il n'était pas présumable qu'une personne de cet âge pût remédier aux abus qui s'étaient introduits dans le monastère; mais Angélique n'entraît que dans sa dix-septième année, lorsque, profondément émue par un admirable sermon sur le bonheur de la vie religieuse, sur la beauté et sur la sainteté de la règle de saint Benoit, elle forma la résolution de pratiquer cette règle dans toute sa ri-

gueur , et d'employer tous ses efforts pour la faire observer à ses religieuses. Angélique renouvela ses vœux et fit une seconde profession , n'étant pas satisfaite de la première. Elle réforma le luxe de ses vêtemens , ne porta plus qu'une chemise de serge , n'eut pour lit qu'une simple paillasse , renonça à l'usage de la viande , et fit clore son abbaye d'épaisses murailles. Angélique , craignant de forcer l'inclination de ses religieuses , ne voulut les amener à embrasser la règle ; que par son exemple. Elle priait beaucoup , parlait peu et mettait tant de sensibilité dans ses courtes exhortations , qu'elle mêlait souvent de larmes , qu'une sainte conviction pénétra dans le cœur de toutes ses religieuses ; en moins de cinq ans , la communauté de biens , le jeûne , l'abstinence de viande , le silence , les veilles , enfin toutes les austérités de la règle de saint Benoît , se trouvèrent rétablies à Port-Royal.

Cette réforme , la première qui ait été introduite dans l'ordre de Citeaux , fut vivement censurée , même par des ecclésiastiques ; néanmoins quelques maisons religieuses l'admirent et résolurent de s'y conformer. On ne crut pouvoir réussir , dans une aussi pieuse entreprise , qu'avec les secours de l'abbesse de Port-Royal. Angélique reçut ordre du général Dom Boucherat , homme très-sage et très-respecta-

ble, de se transporter dans la plupart de ces maisons, et d'envoyer de ses religieuses dans tous les autres couvens. Un grand nombre d'abbayes d'hommes prit pour modèle l'institut de Port-Royal.

Angélique Arnault, nommée depuis la mère Angélique, rencontra beaucoup d'obstacles à établir ses réglemens dans le monastère de Maubuisson. L'abbesse de cette maison, sœur de madame Gabrielle d'Estrées, avait mérité, par une conduite scandaleuse, d'être interdite et renfermée, à Paris, aux filles pénitentes. A peine Angélique commençait-elle à faire aimer la loi de Dieu dans l'abbaye de Maubuisson, que madame d'Estrées, s'étant échappée des filles pénitentes, revint à son ancien monastère, suivie d'une escorte de jeunes gentilshommes, qui employèrent la violence envers Angélique pour la forcer à sortir du couvent, ainsi que les religieuses qu'elle y avait amenées, et les novices qui venaient de recevoir de ses mains l'habit monastique. Cette troupe de vierges du Seigneur, sans asile et dénuées de tous secours, marcha en silence vers Pontoise et traversa une partie de la ville, les mains jointes et la tête voilée. Quelques habitans du lieu, touchés de compassion du sort de ces innocentes victimes, leur offrirent une retraite chez eux. Le parlement, à cette époque, un des premiers

corps du royaume , envoya main-forte à Maubuisson ; l'abbesse s'enfuit , et la mère Angélique continua sa sainte mission à l'abbaye , pendant cinq ans.

Quand elle partit de Maubuisson , trente religieuses qui y avaient fait profession entre ses mains , se jetèrent à ses pieds , et la conjurèrent de les emmener avec elle. L'abbaye de Port-Royal , fort pauvre , et seulement établie en faveur de douze religieuses , en renfermait alors un nombre beaucoup plus considérable ; les trente filles de Maubuisson ne possédaient à elles toutes que cinq cents livres de pension viagère. Toutefois la mère Angélique ne balança pas un moment à leur accorder leur demande. Ces pauvres filles ne s'approchaient de Port-Royal qu'en tremblant de l'accueil qu'elles y recevraient ; mais la joie qu'on témoigna à leur arrivée leur montra que la charité , la première et la plus douce des vertus chrétiennes , habitait dans le cœur de chacune des saintes filles de Port-Royal , comme dans le cœur de la mère Angélique.

Les religieuses de ce monastère se trouvant trop à l'étroit dans leur habitation obtinrent du roi une maison à Paris. Le nombre des épouses du Christ augmentait chaque jour à Port-Royal , et le monastère de la ville , et le monastère des champs ne tardèrent point à être remplis.

Aucune maison religieuse n'imprimait aux fidèles plus de vénération que l'abbaye de Port-Royal ; on admirait la manière grave et touchante dont les louanges de Dieu y étaient chantées , la simplicité et en même temps la propreté de l'église, la modestie des domestiques , le silence des parloirs , le peu d'empressement des religieuses à y soutenir la conversation , leur indifférence sur les affaires du monde et même sur les affaires de leurs familles. Le désintéressement le plus parfait régnait dans cette maison. Pendant plus de soixante ans qu'on y reçut des religieuses , on ne s'informa jamais à quelle somme monterait leur dot. Quand on avait éprouvé la vocation d'une novice , on l'admettait à la profession. Si ses parens étaient riches , l'abbaye recevait , à titre d'aumônes, ce qu'ils donnaient, prenant toujours soin d'en réserver une partie pour assister de pauvres communautés religieuses. Port-Royal transporta un legs de vingt mille francs qui lui avait été fait, à une de ces communautés indigentes; et, ce qu'il est important de faire observer, c'est qu'au même instant où l'on dressait chez un notaire l'acte de cette donation , le pourvoyeur de Port - Royal vint demander à ce même notaire de l'argent à emprunter pour les nécessités pressantes du monastère.

La fortune ou la pauvreté d'une fille n'en-

tra jamais dans les motifs qui la firent admettre ou refuser à Port-Royal. Une femme de haute qualité ayant donné à l'abbaye, comme bienfaitrice, une somme de quatre-vingt mille francs, la mère Angélique employa cette somme, partie en charité, partie à acquitter des dettes, et le reste à construire des bâtimens jugés nécessaires par la donatrice. Peu de temps après, cette femme voulut se faire religieuse à l'abbaye de Port-Royal : entrée dans le noviciat ; elle y fut éprouvée avec la même rigueur que les autres novices, et sa vocation paraissant au moins douteuse, on refusa d'une voix unanime de l'admettre à la profession : outrée de dépit, elle révoqua sa donation. La mère Angélique aurait pu retenir les quatre-vingt mille livres en recourant aux voies judiciaires ; mais elle aima mieux contracter des dettes que de soutenir un procès de cette nature. La mère Angélique apportait le plus grand soin à cacher aux personnes généreuses les besoins de l'abbaye : « Mes filles, disait-elle souvent à ses religieuses, nous avons fait vœu de pauvreté, est-ce être pauvre que d'avoir des amis toujours prêts à vous faire part de leurs richesses ? »

Les deux maisons de Port-Royal répandaient d'immenses charités sur les pauvres familles, tant de Paris que des campagnes environnantes. L'abbaye des champs eut long-temps un

médecin et un chirurgien , dont la principale occupation était de traiter les pauvres dans leurs maladies , et d'aller de village en village leur porter des médicamens. Le monastère des champs contenait une espèce d'infirmerie , où les sœurs recevaient et soignaient , avec autant d'intelligence que de zèle , les pauvres femmes du voisinage. Les religieuses de Port-Royal occupaient tout le temps qu'elles n'employaient point aux devoirs religieux , à faire des vêtemens pour les vieillards , pour les femmes et pour les enfans qu'une extrême misère empêchait de s'en procurer : pauvres elles-mêmes , ces saintes filles trouvaient cependant chaque jour les moyens de soulager les pauvres , se privant avec plaisir de leur propre subsistance pour en fournir aux infortunés.

Cette maison se rendait surtout recommandable par l'excellente éducation qu'Angélique y faisait donner aux jeunes filles. Asile de la véritable piété , on n'y recevait que de bons exemples ; prier , travailler , supporter avec constance les privations , tels étaient les principes de Port-Royal. On y apprenait aussi à devenir de fidèles épouses et de tendres mères de famille ; cependant la calomnie osa attaquer Port-Royal. Un livre de piété , composé par M. Arnault , devint le motif de débats entre l'université de Paris et les jésuites. Ces pè-

res condamnèrent cinq propositions de ce livre, et obtinrent un ordre d'exil contre le frère d'Angélique. Depuis long-temps les jésuites tramaient en secret la perte de Port-Royal. Ils abusèrent de leur influence à la cour pour surprendre au roi l'ordre d'interdire provisoirement ce monastère. Le lieutenant civil et le procureur du roi vinrent eux-mêmes faire sortir de l'abbaye les pensionnaires et les postulantes; ils en chassèrent aussi les confesseurs et le supérieur, et mirent à la place de ce dernier M. Bail, curé de Montmartre, homme ignorant et passionné.

La mère Angélique, dangereusement malade depuis six mois, n'apprit pas sans la plus vive douleur les persécutions qu'on s'apprêtait à faire souffrir à son institut; et comme on lui dit que sa présence à l'abbaye de Paris devenait nécessaire, elle s'y fit transporter. Pendant sa route on l'informa de la démarche du lieutenant civil et de sa sévérité; Angélique récita aussitôt un psaume, exhorta ses sœurs, qui l'accompagnaient, à remercier Dieu de tout en tout temps, et continua avec calme son chemin. Arrivée dans la maison : « Quoi, mes filles, dit-elle aux religieuses en larmes, je pense que l'on pleure ici, et où est votre foi? »

Cependant la fermeté d'Angélique ne l'empêcha pas d'être douloureusement émue, lors-

qu'elle vit enlever de l'abbaye toutes ces pauvres religieuses qui perçaient le ciel de leurs cris, et venaient en partant implorer sa bénédiction. Angélique aimait trois d'entre elles d'une tendre affection, parce qu'elle les avait élevées dès leur première enfance, et que leurs parens s'étaient plu à répandre des dons sur l'abbaye. Ces jeunes vierges n'attendaient que le moment de se consacrer pour toujours au Seigneur. La mère Angélique sentant son courage s'abattre au moment de la séparation, adressa d'ardentes prières à Dieu; et, ranimée par l'Esprit-Saint, conduisit elle-même ses trois élèves à l'entrée du monastère, où les attendaient leurs parens. Un d'eux ne put s'empêcher de louer la résignation de la mère Angélique : « Tant que Dieu sera Dieu, répondit la digne » abbesse, j'espérerai en lui, et je ne me laisserai point abattre. » Angélique, s'adressant ensuite à l'aînée de ses trois élèves qui versait un torrent de larmes : « Allez, ma fille, lui dit-elle, espérez en Dieu et mettez en lui votre » confiance; nous nous reverrons ailleurs, où » il ne sera plus possible aux hommes de nous » séparer. »

La foi soutenait Angélique; malgré le dépérissement total de sa santé, elle se mêlait aux processions qu'on faisait pour invoquer la miséricorde de Dieu. Dans une de ces cérémonies

religieuses , on lui donna à porter une relique de la vraie croix ; Angélique marcha pieds nus comme toutes les autres religieuses , et se traîna lentement le long des immenses cloîtres ; mais , retirée dans le chœur , elle tomba en faiblesse , et l'on fut obligé de la transporter sur son lit. Il lui prit une fort grande oppression , accompagnée de fièvre qui la jetait dans des accès si continuels et si violens , qu'on craignait à chaque heure de la voir mourir. Dans l'espace de deux mois elle reçut trois fois le saint viatique. Quoique prête à quitter la vie , elle s'affligea de l'absence de son confesseur : elle sut néanmoins supporter avec douceur cette dure épreuve , et consolait même les religieuses qui se plaignaient d'être des brebis sans pasteur. « Il ne s'agit pas , leur di- » sait la mère Angélique , de pleurer la perte que » vous avez faite en la personne de ce ver- » tueux ecclésiastique , mais de mettre en » œuvre les instructions qu'il vous a données. » Croyez-moi , mes filles , nous avons besoin » de toutes les humiliations que Dieu nous en- » voie. Il n'y avait point de maison en France » plus comblée des biens spirituels que la nô- » tre , ni où il y eut plus de connaissance de la » vérité ; mais il eût été dangereux pour nous » de demeurer plus long-temps dans l'abon- » dance , et si Dieu ne nous eût abaissées , » nous serions peut-être tombées. Les hommes

» ne savent pas pourquoi ils font les choses,
 » mais Dieu qui se sert d'eux sait ce qu'il
 » nous faut. »

C'est au milieu des plus cruelles souffrances que la mère Angélique recevait chaque jour l'avis des nouvelles persécutions exercées contre sa maison ; mais elle gardait toujours la tranquillité la plus parfaite , et ne permettait même pas qu'on se plaignît des jésuites. M. Bail lui ayant demandé comment elle se trouvait , elle lui répondit avec beaucoup de sang-froid , « comme une fille qui va quitter la » vie ; mais je n'y étais pas venue pour y voir » tout ce que j'y vois. » Cet homme leva les épaules , Angélique s'en aperçut , et dit : « Mon- » sieur , je vous entends, voici le jour de l'hom- » me , mais le jour de Dieu viendra , qui dé- » couvrira bien des choses. » Loin de se plaindre , à son moment suprême , de ne pas se voir assistée par des ecclésiastiques en qui reposait sa confiance , elle remercia Dieu de ce qu'elle mourait également privée des secours temporels et spirituels. Elle saisit les courts intervalles de repos que lui laissait la souffrance pour écrire à la reine mère , afin de la supplier de détromper le roi , abusé par les jésuites , sur le compte de la maison de Port-Royal. Sa maladie s'étant changée en une hydropisie , ses douleurs la conduisirent à une espèce de léthargie ;

elle s'endormit ainsi doucement du sommeil des justes, à l'âge de soixante-dix ans.

La fervente piété et la sainte joie qu'elle témoigna au moment de se réunir à Dieu, exaltèrent encore le zèle religieux des filles de Port-Royal, et, long-temps après la mort de la mère Angélique, ces filles disaient, pour s'exciter à communier dignement, qu'elles avaient seulement besoin de se rappeler l'exemple donné par leur abbesse. Une foule immense de pauvres se rendit pendant trois jours à Port-Royal pour honorer la mémoire de la mère Angélique. Tous la pleuraient, et s'en retournaient consolés quand leurs livres de prières, leurs chapelets, leurs médailles, ou même leurs mouchoirs avaient touché le corps privé de vie de la mère Angélique (1).

(1) Jean Racine, Extrait de Port-Royal.

M^{ME}. DESHOULIÈRES.

(Après Jésus-Christ, 1694.)

PEU de femmes, en France, avaient cultivé la poésie avant madame Deshoulières. Sans rival dans cette noble carrière, elle obtint une grande réputation, due en partie aux hommages des hommes de lettres dont elle était entourée. Un goût sévère pourrait reprocher à ses idylles un peu d'affectation et de recherche. L'esprit y parle plus que le cœur, et les images qu'elle emploie manquent quelquefois de justesse.

Madame Deshoulières naquit à Paris, en 1634, de Melchior du Légier de la Garde, et de Claude Gautier. Dès son enfance, elle eût le goût de la poésie, et se plaisait à la lecture des vers. Elle apprit de d'Hesnault les premières règles de la prosodie. Ce fut lui qui la guida dans l'étude de la langue latine, qu'elle cultivait en même temps que l'espagnol et l'italien.

Ses parens la marièrent en 1651, à Guillaume De la Fou de Boisguerin, seigneur de Deshoulières, Bon officier d'infanterie, habile

ingénieur , M. Deshoulières fut attaché au prince de Condé en qualité de lieutenant-colonel , et quand on nomma ce prince généralissime des armées d'Espagne , après qu'il eut abandonné la France , M. Deshoulières le suivit. Pendant l'absence de son mari , madame Deshoulières , retirée chez ses parens , consacra ses veilles à l'étude de la philosophie et de la géométrie. Gassendi et Descartes occupaient alors tous les esprits. Son mari ayant reçu du prince de Condé un état plus fixe , la rappela près de lui.

Madame Deshoulières , par les charmes de son esprit et par la connaissance qu'elle avait de l'espagnol et de l'italien , fut extrêmement recherchée à la nouvelle cour des Pays-Bas ; le prince de Condé lui-même , sensible à son mérite , éprouva pour elle autant d'attachement que d'estime.

Cependant , les biens de M. Deshoulières étaient saisis en France , et ses dépenses excédaient ses revenus. Pour solliciter le paiement des appointemens de son mari , madame Deshoulières entreprit le voyage de Bruxelles ; mais , loin d'obtenir ce qu'elle demandait , on jugea sa démarche d'un dangereux exemple , et elle fut arrêtée. Conduite en criminelle au château de Vilvorden , menacée quelquefois de la mort , elle passa huit mois dans une rigoureuse

captivité, dont la lecture de la Bible et des Pères de l'église adoucît seule les ennuis. M. Deshoulières avait en vain sollicité la liberté de sa femme. Désespérant de l'obtenir, il se retira secrètement de l'armée avec quelques soldats, et, sous le prétexte d'un ordre du prince, il s'introduisit dans la citadelle, délivra son épouse, et prit avec elle la route de France.

M. Le Tellier, secrétaire d'état de la guerre, avait favorisé le retour de M. Deshoulières, et le présenta au roi. Madame Deshoulières fut reçue avec empressement à la cour, où sa beauté justifia les éloges qu'on lui avait donnés. La mode était alors de faire des portraits en vers. Madame Deshoulières débuta dans les lettres par ce genre de poésie; sa fortune étant dérangée, elle chanta bientôt sur sa lyre ses malheurs.

M. Deshoulières obtint de l'emploi en Guyenne; sa femme fit un voyage dans le Midi, visita la vallée du Lignon, dont parle M. d'Urfé, et la tombe sentimentale d'Astrée et de Céladon. La même curiosité la conduisit à Vaucluse, que les vers de Pétrarque nous rendent encore chère : mais les romans que madame Deshoulières leur compare dans son enthousiasme, n'ont plus pour nous que la célébrité du ridicule, et celle d'un succès dont nous ne pouvons nous rendre compte.

Son retour à Paris fut impatiemment attendu de ses amis, parmi lesquels on compte les hommes les plus distingués de ce siècle : les deux Corneille, Fléchier, Quinault, le duc de Nevers, le duc de La Rochefoucauld, etc. En même temps on l'agrégea aux académies des Ricovrati de Padoue et d'Arles. Telle était sa réputation, que l'usage de ne point admettre de femmes à l'Académie française a pu seul l'en exclure.

Madame Deshoulières, au milieu d'une gloire plus brillante que sa fortune, atteignit un âge avancé. Un cancer au sein empoisonna ses dernières années, mais ne put altérer la douceur de son caractère, et sa touchante résignation. Elle avait reçu de la munificence de Louis XIV une pension. Elle célébra souvent dans ses vers ce roi, dont les éloges des écrivains ont élevé et répandu partout la renommée. On reproche à madame Deshoulières d'avoir trop encensé le pouvoir. On blâme avec raison l'épître où elle loua l'acte le plus barbare et le plus impolitique du règne de Louis XIV, la proscription des protestans. L'influence que les poètes exercent doit les avertir de ne pas célébrer des actions condamnables.

Madame Deshoulières, après de longues souffrances, mourut à l'âge de soixante ans. Elle eut plusieurs enfans, entr'autres une fille

qui hérita de l'esprit et des grâces de sa mère,
et qui remporta un prix de poésie à l'académie
française (1).

(1) Vie de madame Deshoulières; Histoire du dix-huitième
siècle de la littérature.

M^{me}. DE LA FAYETTE.

(Après Jésus-Christ, 1699.)

MADELEINE-MARIE PIOCHE DE LA VERGUE , comtesse de La Fayette , née en 1633 , appartenait à une famille distinguée par sa noble origine et par ses talens. Son père , Aymar , seigneur de la Vergue , servit avec honneur dans les armées , y occupa le grade de maréchal de camp , et obtint en récompense de ses services le gouvernement du Havre-de-Grâce. Sa mère , Marie de Péna , descendait d'une ancienne famille de Provence , célèbre dans les fastes militaires et dans la république des lettres. Un de ses aïeux , Hugues de Péna , secrétaire de Charles I^{er}. , roi de Naples , avait composé , vers la fin du seizième siècle , des tragédies très-remarquables pour le temps ; et la reine Béatrix lui accorda alors la couronne de premier poète.

Aymar de la Vergue se plut à cultiver lui-même les dispositions que sa fille manifesta dès sa plus tendre jeunesse pour les lettres et pour les arts. Marie joignait à une figure agréable un cœur bon , généreux , et beaucoup d'esprit. Elle avait tant de goût pour l'étude ,

et tant de facilité pour apprendre tout ce qu'on lui montrait, qu'elle n'oubliait rien des leçons qu'on lui donnait.

Ménage et le père Rapin lui enseignèrent la langue latine; elle ne s'en occupait que depuis trois mois, quand les deux savans donnèrent chacun une explication différente à un passage de l'auteur qu'ils faisaient traduire à mademoiselle de la Vergue. Aucun d'eux ne voulait céder à l'autre. Leur écolière trouva le véritable sens de l'auteur. Marie, lors de son entrée dans le monde, cacha avec soin la connaissance parfaite qu'elle avait des beautés de la langue latine, « pour ne pas s'attirer trop, disait-elle, » la jalousie des autres dames. »

Mademoiselle de la Vergue épousa, à l'âge de vingt-deux ans, François, comte de La Fayette. La maison du comte, dont le nom original était Motier, produisit pendant plusieurs siècles une foule de guerriers célèbres; depuis Gilbert de La Fayette, qui périt en 1356, à la bataille de Poitiers, où il tenta d'arracher son roi des mains de l'Anglais, tous moururent sur des champs de bataille, ou rangèrent la victoire sous leurs drapeaux; ils montrèrent surtout un amour constant pour leur patrie, une haine constante pour les Anglais. Le maréchal de La Fayette aida le duc de Bourbon à les chasser du Languedoc; il accourut, en 1421,

dans l'Anjou pour y combattre le duc de Clarence , et le vainquit à la bataille de Baugé. Un de ses descendans fut tué à la bataille de Saint-Quentin , un autre à la journée de Cognac , un autre à celle de Moncontour , un autre enfin au combat d'Étampes. • Le général de La Fayette prouva en Amérique qu'il était digne d'être l'héritier de tant de gloire.

Madame de La Fayette se lia intimement avec madame de Rambouillet , dont la maison était le rendez-vous général de tous les talens et de tous les beaux esprits du siècle. Elle y connut Voiture, Montansier, Callières, et le duc de La Rochefoucauld. « Madame de La Fayette, dit un » auteur, avait beaucoup appris de madame de » Rambouillet , mais elle avait l'esprit bien plus » solide. » Son penchant pour la littérature ne l'empêchait pas de se livrer aux occupations domestiques ; elle n'était point étrangère à la jurisprudence , et conduisit elle-même les procès qu'elle se vit obligée de soutenir. Le duc de La Rochefoucauld avoua qu'il lui devait la conservation de son bien le plus considérable ; il lui devait beaucoup plus. « M. de La Rochefou- » cauld , disait-elle , a formé mon esprit ; mais » j'ai réformé son cœur. »

Madame de La Fayette protégea non-seulement les gens de lettres , mais elle les aimait ; elle voilait ses bienfaits envers eux avec tant

d'adresse, que leur reconnaissance ne paraissait que de l'affection : elle eut pour amis intimes La Fontaine, Segrais, Huet, et madame de Sévigné. La Fontaine, contraint à quitter la maison de *Mademoiselle*, pour avoir blâmé son projet de mariage avec M. de Lauzun, trouva une retraite tranquille chez madame de La Fayette. Son premier ouvrage, le *roman de Zaïde*, ôta le sceptre littéraire à mademoiselle de Scudéry. « C'est madame de la Fayette, » dit Voltaire, qui a fait les premiers romans
 « où l'on ait vu les mœurs des honnêtes gens,
 » et des aventures naturelles décrites avec
 » grâce. Avant elle on écrivait, d'un style am-
 » poulé, des choses peu vraisemblables. »

Le public accueillit *Zaïde* avec un enthousiasme extrême. La modestie de madame de La Fayette le lui avait fait publier sous le nom de Segrais. Les envieux voulurent plus tard en ravir la gloire à son auteur, mais des preuves irrécusables la lui ont restituée. Madame de La Fayette composa avec autant de succès un autre roman, *la Princesse de Clèves*. Un plan sage et bien conçu, un style naturel et gracieux, des détails pleins de délicatesse, le tableau des sentimens les plus généreux, placent cet ouvrage au premier rang parmi les écrits du même genre.

Madame de La Fayette ne publia, pendant sa

vie , que *Zaïde , la Princesse de Clèves*, et *la Princesse de Montpensier*, roman non moins plein d'intérêt. Après sa mort, on imprima deux autres ouvrages qu'elle avait laissés inédits, le premier est une *Histoire de Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans ; le second est intitulé, *Mémoires de la cour de France* pour les années 1688 et 1689 ; ils renferment des anecdotes curieuses et racontées avec charme.

La franchise de madame de La Fayette, le soin qu'elle prenait d'obliger, lui attachèrent les personnes les plus estimables de son siècle par leur caractère et par leur réputation. M. de La Rochefoucauld lui conserva pendant vingt-cinq ans l'amitié la plus tendre. Madame de La Fayette, dès long-temps malade et infirme, ne put se consoler de sa mort. Elle voyait ses amis disparaître tour à tour : elle oublia le monde, ne s'occupa plus que de devoirs pieux, et termina sa carrière dans sa soixantième année.

Segraï dit qu'aucune louange ne la flatta davantage que celle qu'on lui donna d'avoir le jugement au-dessus de son esprit. Horace et Virgile étaient ses auteurs favoris ; elle aimait moins la prose que les vers, et ne lut jamais Cicéron ; mais elle lisait et relisait Montagne, et disait souvent « qu'il y avait plaisir à avoir » un voisin tel que lui. » Elle comparait les sots traducteurs à des laquais ignorans qui changent

M^{me}. DE LA FAYETTE. XVII^e. SIÈCLE. 129
en sottises les complimens dont on les charge.
Elle disait « que celui qui se met au-dessus des
» autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-
» dessous de son esprit. (1).

(1) Langlet Dufresnoi, Moreri, Segrais, Fontenelle,
Delandine.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

M^{ME}. DU CHATELET.

(Après Jésus-Christ, 1706.)

ON trouve dans l'histoire beaucoup de femmes à la fois instruites et jolies , courageuses et sages , sensibles et guerrières , ambitieuses et modestes ; mais on en trouve peu qui sachent joindre les grâces de l'amabilité à toute la profondeur de l'érudition. Les femmes versées dans les langues anciennes ou dans les sèches abstractions de la géométrie , sont presque toujours flétries du nom de pédantes ; et , au lieu de mériter des hommages , leur savoir ne leur attire souvent que des froideurs et des mépris. Mais expliquer Leibnitz, traduire Newton, et faire le reste du temps le charme de la société la plus frivole , s'élever le matin dans son cabinet à toutes les hauteurs des mathématiques , et le soir , jouer , causer , briller et plaire dans les salons de la cour ; allier la vie du monde aux plus arides travaux de l'esprit , c'est réunir les qualités les plus opposées , c'est sinon se met-

tre au rang des femmes les plus distinguées, se mettre du moins au rang des plus étonnantes. L'histoire moderne ne nous en offre, en quelque sorte, qu'un exemple, dans Gabrielle Émilie de Breteuil, marquise Du Châtelet.

Son père, M. le baron de Breteuil, était introducteur des ambassadeurs sous Louis XV. Madame Du Châtelet, née en 1706, épousa M. le marquis Du Châtelet Lomont, lieutenant général. Ses talens et sa beauté firent rechercher sa main par les plus riches seigneurs; elle combla les vœux de son mari.

Dès sa plus tendre jeunesse, mademoiselle de Breteuil aimait l'étude avec passion : les poètes et les mathématiciens avaient également pour elle des attraits. De la même plume qu'est sortie la traduction d'un ouvrage latin, hérissé de science, sont tombés des vers français pleins de grâces et de naturel; et si madame Du Châtelet a déployé dans l'explication de Newton cette précision de langage, et cette justesse de termes que prescrivent les vérités physiques, elle a montré, dans la traduction commencée de l'Énéide, cette élégance de style et cette pompe d'expression qui sont les brillantes couleurs de la poésie.

Elle signala son entrée dans la carrière des sciences par un commentaire de la métaphysique de Leibnitz, adressé à son fils, élève en géo-

métrie; et les idées du philosophe allemand ne lui ayant paru que d'ingénieuses rêveries, elle appliqua son esprit à l'étude de Newton, qui, ayant pénétré plus avant dans les secrets de la nature, lui parut plus digne de son estime. La traduction qu'elle publia de ses principes, et que le mathématicien Clairault a revue avec elle, est un chef-d'œuvre de profondeur, d'observation et de justesse. Cet ouvrage honorerait les veilles d'un homme, et semble un prodige pour une femme.

Voltaire, qui pendant vingt ans, fut l'ami de madame Du Châtelet, et dont les vers, à défaut de ses ouvrages, l'auraient immortalisée, célébra dans une épître étincelante de beautés de toutes les espèces, le génie de celle qu'il appelait la *lumière de la France*.

Madame Du Châtelet, dont l'esprit était parfait, eut de grands défauts de caractère. L'amour du jeu et une humeur quelquefois capricieuse et fantasque, ont souvent troublé sa longue union avec le philosophe de Ferney qui, de son côté, n'était pas sans défauts. Mais la générosité et la modestie font pardonner beaucoup de travers, surtout quand le mérite les accompagne.

Madame Du Châtelet sentit de loin les approches de la mort; elle ne songea dès lors qu'à dérober au temps ce qu'elle regardait comme la

plus belle partie d'elle-même, son dernier ouvrage. Elle mourut avec fermeté, quoique regrettant la vie, à l'âge de quarante-trois ans, le 10 septembre 1749, au palais de Lunéville (1).

(1) Voltaire; Histoire littéraire du dix-huitième siècle.

ÉLISABETH PÉTROWNA.

(Après Jésus-Christ, 1709.)

ÉLISABETH naquit en 1709 du mariage secret contracté par Pierre-le-Grand avec une jeune Livonienne faite prisonnière à Marienbourg, et nommée Catherine. Le czar, découvrant de grandes qualités dans sa femme, reconnut publiquement son mariage, et la couronna de sa main. Proclamée impératrice après la mort de son illustre époux, elle régna sous le nom de Catherine I^{re}. Cette princesse institua, pour lui succéder, Pierre, petit-fils de Pierre-le-Grand; et, dans le cas où il viendrait à mourir sans enfans, Catherine appelait au trône la fille aînée de ce prince, Anne Pétrowna, duchesse de Holstein, ensuite Élisabeth Pétrowna. En vertu de cet acte, Pierre II fut élu empereur en 1727, à l'âge de douze ans. Ce prince étant mort de la petite vérole, le 29 janvier 1730, le haut conseil, le sénat et les généraux s'assemblèrent pour disposer de la couronne. Par le testament de Catherine, le trône appartenait à la postérité de la duchesse de Holstein, qui avait précédé Pierre dans la

tombe , laissant un fils au berceau ; mais Pierre I^{er}. , en faisant jurer à ses sujets de reconnaître pour souverain le successeur qu'il plairait au czar de se choisir , donna lieu par la suite , dans son royaume , à de grands troubles. Catherine pouvait légalement se nommer un successeur , et pouvait désigner ceux qui régneraient après lui. Les dispositions de cette princesse en faveur de la duchesse de Holstein et d'Élisabeth devenaient nulles ; et Pierre II n'ayant point usé de son droit , la nation se crut autorisée à disposer de la couronne. Le haut conseil , le sénat , les états généraux choisirent pour souveraine Anne , duchesse douairière de Courlande , fille d'Ivan et nièce de Pierre I^{er}.

Anne , élue souveraine , régna dix ans et se laissa gouverner par Biren , son favori , homme ambitieux et sanguinaire. Cette princesse mourut le 29 octobre 1740 , et nomma pour son héritier Ivan , fils de sa nièce la princesse de Brunswick ; Ivan n'avait que deux mois. Par un acte particulier , Anne confia la régence à Biren. Dès le lendemain de la mort de l'impératrice , il se mit en possession du pouvoir , et fit prêter serment de fidélité au jeune empereur.

L'orgueil et l'implacable cruauté de Biren , dont l'odieux despotisme s'étendit même sur le

père du jeune empereur, indignèrent les Russes; ils résolurent sa perte : Biren, arraché de son palais au milieu de la nuit, est jeté en prison et condamné à mort. Néanmoins on se contente de l'exiler en Sibérie. La princesse de Brunswick, mère d'Ivan, se déclare aussitôt régente, et nomme son époux, le duc Ulric, généralissime de ses troupes.

Incapable de tenir les rênes d'un vaste empire, la régente laissa languir les affaires les plus importantes de l'état. Les grands de la cour, mécontents de son administration, cherchèrent à faire naître dans l'âme d'Élisabeth le désir de régner. Cette princesse, amie de la mollesse et des plaisirs, en même temps que faible et bigote, n'était guère propre à conspirer; mais les personnes qui l'entouraient surent l'amener à prêter son nom à leurs projets ambitieux. Un chirurgien d'origine française, attaché à son service, et nommé Lestocq, entreprit de la placer sur le trône. Il lia des intrigues avec l'ambassadeur de France, et rassembla quelques conjurés. Élisabeth, pour se populariser, se promenait souvent dans les casernes des gardes, s'entretenait familièrement, dans les rues de Pétersbourg, avec de simples soldats, et leur ouvrait son palais. La grande-duchesse aimait tendrement Élisabeth, et ne voulant pas croire aux avis qu'on lui donnait

de sa trahison, elle lui révéla les confidences qu'on lui avait faites sur elle et sur Lestocq. Élisabeth, sans se déconcerter, protesta que la religion et l'honneur l'empêcheraient de jamais enfreindre le serment de fidélité prêté à la grande-duchesse et à son fils; elle se plaignit, en versant de perfides larmes, de la noirceur de ses ennemis, et parvint facilement, par son air ingénu et par sa feinte douleur, à persuader de son innocence la trop crédule duchesse.

À son retour dans son palais, Élisabeth raconte cet entretien à Lestocq, qui, voyant son projet découvert, résolut d'en hâter l'exécution. Il dessina une roue et une couronne sur une carte, et la remit à la princesse, en lui disant : « Point de milieu, madame; l'une » pour vous, ou l'autre pour moi. » Ces mots détruisirent les irrésolutions d'Élisabeth.

Le prince Ulric, époux de la régente, instruit du danger qui la menace, veut ordonner que des piquets soient placés dans les rues, et qu'on arrête les conspirateurs : « Gardez-vous- » en bien, lui dit la grande-duchesse; Élisabeth jure qu'elle n'a formé aucun complot, » et ses larmes prouvent qu'elle est sincère. » Le généralissime pouvait d'un seul mot déjouer le plan de ses ennemis, il reste dans l'inaction par complaisance pour sa femme.

Le 5 septembre 1741 , vers minuit , Élisabeth , accompagnée de Lestocq et de Voron-zof , se rend à la caserne des grenadiers de Préobrajenski. Trente conjurés pris dans ce régiment rassemblent trois cents hommes déterminés. Élisabeth les instruit de son dessein ; tous jurent d'être fidèles et de mourir s'il le faut pour sa cause. Elle se met à leur tête , et marche au palais. Lestocq , par un coup hardi , empêche que les officiers de la garde n'opposent de la résistance à sa troupe. Les conjurés placent des sentinelles à toutes les portes et à toutes les issues. Trente grenadiers pénètrent jusqu'au lit où reposaient ensemble la grande-duchesse et son époux ; ils commandent à la régente , au nom d'Élisabeth , de se lever et de les suivre. Ils lui permettent à peine de se couvrir de ses vêtemens , et ne répondent que par un dur refus à la demande qu'elle leur fait de parler à Élisabeth. Le prince Ulric , à l'aspect des furieux qui enlèvent sa femme de ses bras et de son palais , se reproche avec amertume d'avoir partagé sa noble sécurité. Arraché lui-même de son lit par deux grenadiers , on le transporte , mal enveloppé dans des couvertures , jusqu'à un traîneau qui le conduit au palais de son ennemie. D'autres grenadiers entrent dans l'appartement du jeune empereur ; ils l'aperçoivent profondément endormi ; sa figure char-

mante, où se peignaient la douce innocence et le calme heureux de son âge , impose un saint respect à ces hommes féroces ; ils n'ont pas craint de lui ravir la couronne et peut-être la vie, ils craignent de troubler son sommeil , et se rangent en silence autour de son berceau. Une heure après, l'enfant impérial se réveille. Tous alors veulent à l'envi s'emparer du jeune prince ; ils oublient qu'il était , un moment avant , leur maître. Ivan , effrayé à la vue des soldats, jette des cris. Sa nourrice accourt ; désolée et tremblante , elle le prend entre ses bras, et tous deux sont enlevés. On porte le jeune prince à Élisabeth ; elle le caresse tendrement ; et le voyant sourire au bruit des acclamations qui retentissaient aux portes du palais : « Enfant » infortuné, dit-elle, tu ne sais pas, hélas ! que » ce sont les cris de joie de ceux qui te précipitent » du trône. »

Le sénat et les grands de l'empire sont appelés auprès d'Élisabeth. Toutes les troupes se rassemblent dès l'aurore devant le palais. Élisabeth , proclamée sur-le-champ impératrice , reçoit le serment de la noblesse , des magistrats , de l'armée et du peuple. Dans la même journée , la nouvelle souveraine déclara , par un manifeste , qu'en qualité d'héritière de Pierre I^{er}. , son père, elle avait pris possession du trône , et chassé les usurpateurs. Ainsi, sou-

vent la force consacre des droits fondés sur la perfidie.

Par un autre manifeste, Élisabeth, cherchant encore à démontrer la justice de sa cause, déclara que la princesse Anne, son époux et ses enfans, seraient renvoyés en Allemagne. Mais elle les fit arrêter à Riga; le jeune empereur, séparé de ses parens, fut enfermé à Schlussembourg. La grande-duchesse et le prince Ulric, transportés dans un climat glacé, y terminèrent leur existence après avoir subi une longue et rigoureuse captivité.

On organisa promptement une commission pour juger les ministres et les officiers qui avaient été attachés à la régence; ils furent condamnés à perdre la vie, mais l'impératrice se borna à les exiler en Sibérie.

Élisabeth prodigua des récompenses à tous ses partisans; elle anoblit tous les grenadiers du régiment de Préobrajenski, et les simples soldats obtinrent le rang de lieutenans, appât dangereux à présenter à une soldatesque effrénée, trop souvent disposée à trafiquer de la couronne, et à sacrifier son devoir à ses intérêts. Lestocq, nommé premier médecin de la cour et conseiller privé, titre qui lui donnait le rang de général, se vit dans la suite exilé.

Montée au trône par une révolution impré-

vue , Élisabeth sentait qu'une autre révolution pouvait l'en faire descendre. Le duc de Holstein , fils de sa sœur aînée , avait droit de régner avant elle ; afin d'éviter qu'il ne se formât un parti en faveur de ce prince , alors âgé de quatorze ans , l'impératrice le désigna pour son successeur , l'appela auprès d'elle en 1742 , et lui fit abjurer le luthérianisme pour embrasser la religion grecque , communion des czars. Le duc de Holstein , déclaré grand-duc de Russie sous le nom de Pierre Fédérovitz , reçut des états le serment de fidélité. Élisabeth, ayant par ces dispositions affermi la tranquillité dans l'intérieur de son empire , soutint la guerre avec avantage contre les Suédois , et conclut la paix en 1743.

Peu de temps avant cette époque , une conspiration s'était formée contre Élisabeth , au sein même de sa cour. Cette intrigue , dirigée par le marquis de Botta , envoyé de la reine de Hongrie à Berlin , fut découverte par l'indiscrétion et par l'imprudence des conjurés. Ils reçurent le knout , eurent le bout de la langue coupé , et furent envoyés en Sibérie. La reine de Hongrie s'empressa de déclarer qu'elle n'avait aucune part au complot de son ministre , et le rappela de Berlin. Elle eut même la politique de le tenir prisonnier pendant quelque temps dans une forteresse.

Élisabeth fit épouser, en 1744 , à son successeur , Sophie Auguste , fille du prince régnant d'Anhalt-Zerbst. Cette princesse embrassa le rit grec , et changea son nom en celui de Catherine Alexiowna , qu'elle a depuis rendu célèbre.

Une guerre s'alluma en 1754 entre la France et l'Angleterre. Cette dernière puissance eut pour allié Frédéric , roi de Prusse , contre qui s'unirent Élisabeth et Marie Thérèse d'Autriche. Les Russes entrèrent en Prusse en 1757 , s'emparèrent de Memel , battirent les Prussiens à Gross-Jadersdorff , y restèrent maîtres du champ de bataille , poursuivirent durant les trois années suivantes le cours de leurs brillantes victoires , s'emparèrent successivement de Kœnigsberg , de Crossen , de Francfort sur l'Oder , pénétrèrent dans Berlin , y firent la garnison prisonnière , et mirent la ville à contribution. Dans cette campagne , le bonheur des généraux russes l'emporta constamment sur les talens du grand Frédéric. Solticof fut vainqueur de ce héros en 1761. Le général Roumiantzof prit Colbert après un siège long et meurtrier. Lorsque la nouvelle de cette conquête arriva à Pétersbourg , l'impératrice touchait au terme de sa vie ; elle mourut le 29 décembre 1761 , âgée de cinquante-deux ans ; elle en avait régné vingt. Élisabeth naquit ,

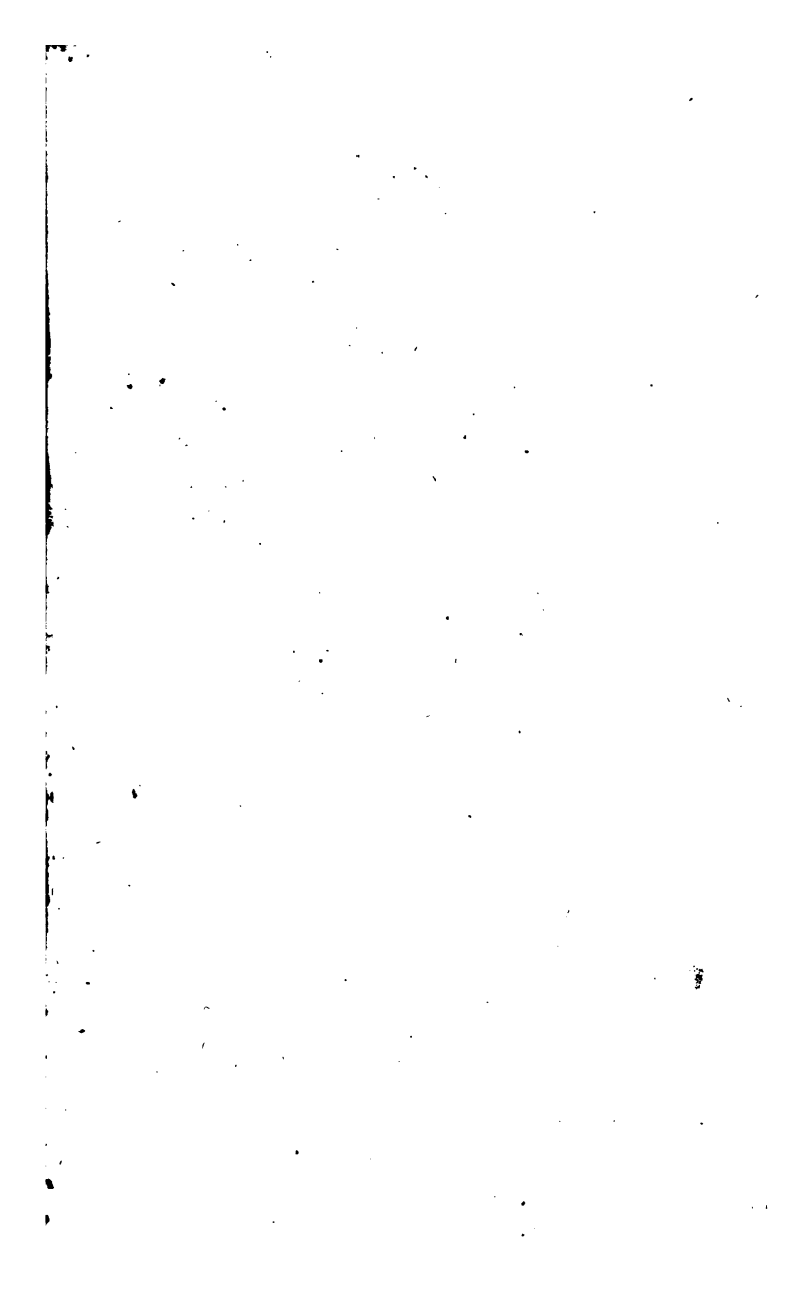
parvint au trône , et descendit au tombeau dans le mois de décembre.

Les Russes doivent à l'impératrice Élisabeth la fondation de l'université de Moskou , et celle de l'académie des beaux-arts. Dans ces deux établissemens , la jeunesse est instruite aux frais de l'état.

Élisabeth , d'une taille élevée et bien proportionnée , d'une conversation enjouée et flatteuse , égalait Catherine sa mère en grâces , et la surpassait en beauté ; mais elle ne possédait pas , comme Catherine , la force d'âme qui subjugué et domine. Sans cesse livrée à des favoris , elle ne justifia point par son mérite la révolution qui la plaça sur le trône. Alliant les penchans les plus contraires , souvent impie dans sa dévotion même , elle passait des actes de sa religion à des dérèglemens honteux , et se livrait avec excès à la passion du vin. Les courtisans la surnommèrent *la Clémentine* , parce qu'elle avait fait le vœu de ne laisser exécuter aucune sentence de mort tant qu'elle occuperait le trône , et qu'on la vit quelquefois verser des larmes sur les lauriers de ses généraux , en disant : *Eh ! que m'importe une gloire achetée du sang de tant de malheureux*. Cependant jamais plus de criminels ne périrent du knout , ne subirent le supplice de la langue coupée ; jamais plus d'exilés ne finirent

leurs jours dans les déserts incultes et glacés de la Sibérie , que sous le règne d'Élisabeth Pétrowna (1).

(1) Castéra. L'Évêque.





ANNE ,

REINE D'ANGLETERRE.

(Après Jésus-Christ, 1714.)

ANNE, dernier rejeton de la famille des Stuarts qui ait occupé le trône d'Angleterre, naquit le 6 février 1664, du premier mariage de Jacques II, alors duc d'York, avec Anne Hyde, fille de l'illustre Clarendon. Jacques, quoique attaché dès sa jeunesse à la religion romaine, n'ayant point encore, à cette époque, abjuré le protestantisme, fit élever Anne dans la religion anglicane. Cette princesse perdit sa mère en 1671, et fut mariée en 1683 à Georges, prince de Danemarck. Elle aima son mari d'un tendre et fidèle amour, et obtint sur son esprit un empire absolu.

Anne avait environ quatre ans lorsque Charles II, son oncle, remonta sur le trône ensanglanté de Charles I^{er}. Mais les malheurs des Stuarts n'étaient point à leur terme, et cette princesse devait voir son père descendre du trône, son frère en être exclu, et servir elle-même à consommer l'entière proscription de l'antique dynastie de ses aïeux.

Jacques II succéda en 1685, à Charles II, mort sans postérité. A peine devenu roi, Jacques se laissa gouverner par le jésuite Péters, son confesseur. Péters, homme intrigant, impétueux, dévoré d'ambition, entraîna son maître à sa perte, dans l'espoir de parvenir aux dignités de cardinal et de primat d'Angleterre. Le roi reçut publiquement à sa cour des jésuites, un nonce du Pape, abolit quelques-uns des privilèges de la ville de Londres; et, pour établir le catholicisme en Angleterre, il introduisit, sans aucun égard, divers changemens qui alarmèrent la nation. Les principaux membres de l'État se réunirent à l'effet de s'opposer aux desseins du roi. Ils envoyèrent en secret offrir la couronne au prince d'Orange, stathouder de Hollande èt gendre de Jacques II.

Le prince d'Orange équipa une flotte, et débarqua en Angleterre avec quatorze à quinze mille hommes, l'an 1688. L'infortuné Jacques se vit aussitôt abandonné par le prince de Danemarck, son second gendre. Plusieurs généraux, entr'autres le lord Churchill, favori de Jacques et lieutenant général dans son armée, passent dans le camp du prince d'Orange. Churchill enlève Anne, dont le désir était de rester attachée à son père, et la fait conduire à Northampton, où, sous le prétexte de lui donner une garde d'honneur, on l'environna d'une

armée. Anne ayant écrit à son père pour lui annoncer sa défection, il s'écria, les larmes aux yeux : « O mon Dieu ! ayez pitié de moi, voilà que mes propres enfans m'ont trahi ! »

Jacques, attaqué et poursuivi par l'un de ses gendres, abandonné par l'autre, voyant contre lui ses deux filles et ses propres amis, haï par ceux même de son parti, désespère entièrement de sa cause, et se décide à fuir sans combattre. Arrêté dans sa marche par la populace, il est fait prisonnier à Rochester, reconduit à Londres, où il reçut, dans son propre palais, les ordres du prince d'Orange. Il y vit sa garde relevée par celle de l'usurpateur, sans qu'elle lui eût opposé la moindre résistance. Il ne resta au roi d'autre ressource que la liberté qu'on lui laissait de quitter son royaume, pour aller chercher un asile en France ; il se rendit à Paris et se réfugia chez les jésuites.

Le roi fugitif implore la protection de Louis XIV. Ce prince lui donne une flotte et une armée. Jacques débarque en Irlande ; les catholiques formaient un parti qui paraissait considérable. Soutenu par la valeur des Français, Jacques, en l'absence de Guillaume, remporte quelques avantages ; mais Guillaume arrive, et le malheureux roi, défait à la bataille de Boynes, en 1690, fut obligé de renoncer à toutes ses espérances. Il revint à Saint-Germain achever

ses jours. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV et d'une pension que sa fille Marie lui accorda, après lui avoir enlevé sa couronne.

Dans le commencement de son règne, Guillaume témoigna beaucoup de déférence à la princesse Anne, éleva lord Churchill à la dignité de comte de Marlborough, le créa membre de son conseil privé et gentilhomme de sa chambre. Toutefois il conçut bientôt des soupçons sur la fille qui avait abandonné son père, et sur le favori qui avait trahi son bienfaiteur. Il priva la princesse de sa garde d'honneur, retira ses emplois au comte, et le fit enfermer dans la tour de Londres, comme prévenu du crime de lèse-majesté. Le comte ne recouvra sa liberté que parce qu'on ne put établir de preuves contre lui.

Anne, mécontente de son beau-frère, écrivit, en 1691 et 1692, à son père plusieurs lettres remplies de témoignages de soumission et de repentir; mais une mort prématurée ayant enlevé en 1694, Marie, femme de Guillaume, ce prince, privé d'un tel soutien, et sans postérité, crut de son intérêt de se rapprocher de sa belle-sœur, désignée par le parlement pour succéder à la couronne, et qui, dans le duc de Glocester son fils, présentait aux Anglais un héritier présomptif de leurs anciens rois.

Dès ce moment, Marlborough, traité avec

considération, fut rappelé au conseil, et nommé gouverneur du jeune duc de Gloucester, dont la mort arriva en 1699.

La santé de Guillaume s'affaiblissait : Anne, sans héritiers directs, et si près du trône, demanda secrètement à son père la permission d'y monter, et lui communiqua en même temps son dessein de faire passer la couronne à son frère le prince de Galles, connu sous le nom de Jacques III, et sous celui de chevalier de Saint-Georges. Inflexible dans ses principes, Jacques répondit, qu'il savait supporter l'injustice, et non l'autoriser; que la couronne lui appartenait, et ensuite à son fils.

Jacques II mourut le 17 novembre 1701, le roi de France reconnut Jacques III, que le parlement d'Angleterre déclara aussitôt coupable de haute trahison. On porta contre lui un *bill d'atteinder*, c'est à-dire qu'on le condamna à mort. Depuis, sa tête fut mise à prix en vertu de ce *bill*.

Guillaume ne survécut pas long-temps à Jacques II; il descendit au tombeau le 9 mars 1702. Anne, proclamée reine, gouverna d'abord sous l'influence du comte et de la comtesse de Marlborough, qui associèrent successivement à leur pouvoir leurs deux gendres, Godolphin et lord Sunderland; l'un reçut le titre de grand-trésorier, l'autre celui de secrétaire

d'état. Lord Sunderland était fils d'un ministre de Jacques II, qui, après avoir tramé la perte de son maître, conspira contre Guillaume, et qui, à la honte de la politique, avait été surnommé le *Grand-Politique*.

La nation entière accueillit la nouvelle reine avec enthousiasme. Le parti connu sous la dénomination des torys, composé de membres affectionnés à l'église, se réjouissait de voir le sceptre entre les mains d'une fille de Jacques II. Les torys espéraient qu'un jour l'ancienne dynastie serait rappelée dans sa ligne masculine; les wighs, parti de la patrie ou de l'opposition, applaudissaient à la conduite d'Anne, qui, en montant sur le trône, jura de rester fidèle aux plans de Guillaume, de défendre les libertés de l'Europe, et de ne pas souffrir dans la même maison l'union des couronnes de France et d'Espagne.

Le 4 mai 1702, jour de l'avènement d'Anne au trône, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne déclarèrent la guerre à la France; le prince Eugène commanda les troupes de Léopold; Marlborough, généralissime des Anglais, le fut aussi des alliés, et l'on vit s'engager la fameuse lutte connue sous le nom de guerre de la Succession. Son but était pour ainsi dire le partage de toute l'Europe, et celui des colonies.

Dans les premières campagnes, les succès se trouvèrent balancés. Les Français perdirent plus de places que l'ennemi, mais ils triomphèrent plus souvent en bataille rangée. Dans les années suivantes, les victoires tantôt de Marlborough, tantôt du prince Eugène, et souvent de ces deux généraux réunis, les célèbres journées d'Hochstet, de Ramillies, d'Oudenarde et de Malplaquet, rejetèrent les Français du Danube au-delà du Rhin, répandirent la terreur jusque sur les bords de la Seine, remplirent la France de deuil, et firent rejaillir sur les armes britanniques un éclat dont elles n'avaient point brillé depuis Édouard et le Prince Noir.

L'Angleterre ne retira pourtant de toutes ses conquêtes qu'une gloire stérile. Les alliés abusèrent de leur fortune, elle leur échappa : les succès obtenus en Espagne par le comte de Pétersbourg, et par l'archiduc Charles, ne furent qu'éphémères, et ne purent balancer les désastres qui accablèrent lord Gallway. Barwick, Vendôme, Noailles ; le duc d'Orléans, parvinrent à maintenir sur le trône d'Espagne le petit-fils de Louis XIV. Le maréchal de Boufflers acquit autant de renommée en défendant Lille, que le prince Eugène en s'en emparant ; et la terrible bataille de Malplaquet n'honora

pas moins la valeur des vaincus que le talent des vainqueurs.

Dans cette bataille, Jacques III chargea douze fois, à la tête de la cavalerie française, l'armée de sa sœur Anne, conduite par Marlborough, créature de leur père commun, et qui, selon ses intérêts, son ambition ou ses mécontentemens particuliers, éloignait, rappelait et repoussait tour à tour les Stuarts.

A la fameuse journée de Denain, le 24 juillet 1712, le maréchal de Villars releva la fortune de la France. Louis XIV, dont les offres pacifiques et les sacrifices pénibles avaient été rejetés avec insolence à Gertruidenberg, força le congrès d'Utrecht à lui accorder des conditions honorables : après avoir divisé ses ennemis, il put encore les humilier.

Cette paix, négociée entre l'Angleterre et la France, sans la participation du duc de Marlborough, détruisit la puissance de cet homme justement célèbre. Marlborough enivra d'orgueil sa nation : il reçut les remerciemens des chambres du parlement, ceux des villes et des bourgades ; il vit ériger un monument en son honneur, et représenter partout, dans les tableaux et dans les tapisseries, ses immortelles batailles. Il se vit enfin pendant huit ans l'idole de la reine et de toute l'Angleterre.

Les fortunes éclatantes sont presque toujours

achetées par d'éclatans revers. Marlborough en fit la dure épreuve. On l'accusa d'avoir sacrifié le repos, les trésors et le sang des peuples à son ambition, à son avarice, et d'avoir fait de la guerre et de ses emplois un trafic honteux et barbare. La nation l'accabla d'outrages; la chambre des communes le dénonça, et la reine le destitua de tous ses emplois, même avant la fin de la guerre. Sa femme, hautaine et cause en partie de sa disgrâce, demeura du moins fidèle à son malheur. Elle suivit son mari dans l'exil, où, durant les dernières années de la reine Anne, il alla ensevelir une vie signalée par de grands talens et par de grands vices. La conquête la plus importante de la Grande-Bretagne, pendant le cours de cette longue guerre, fut celle de Gibraltar, emporté par une violence presque surnaturelle, et conservé par une politique habile. Cependant lorsqu'on proposa dans la chambre des communes, de remercier les généraux à qui on devait cette place, le parti des wighs, alors dominant, s'y opposa, tandis que les honneurs, les hommages et les dons de toute espèce s'amassaient sur la tête du duc de Marlborough, âme et chef de ce parti.

Lorsque les armes triomphantes de la reine faisaient respecter sa puissance au dehors, le plus grand acte de sa politique consista dans la réu-

nion de l'Écosse et de l'Angleterre en un seul royaume qu'on nomma la Grande - Bretagne. Chaque pays conserva ses lois religieuses et civiles , son église et ses tribunaux : leur existence politique et leurs intérêts commerciaux devinrent les mêmes. Il n'y eut plus qu'un seul gouvernement britannique. Seize lords et quarante-cinq députés des communes , tous librement élus par leurs pairs , représentèrent l'Écosse. Cette réunion , que Jacques I^{er}. , Charles I^{er}. , et Guillaume III avaient ardemment souhaitée , et qu'ils tentèrent inutilement d'opérer , fut un grand et incontestable bienfait dû au parti wigh. Il remporta alors une victoire difficile sur les préjugés nationaux de l'un et de l'autre peuple , et sur l'opposition exaltée du parti tory , dont l'esprit commençait à gagner la majorité des deux nations. A l'époque de l'avénement de la reine Anne au trône , Jacques III , d'un caractère plus conciliant que son père , déclara à sa sœur qu'il consentirait à ce qu'elle jouît de la couronne pendant sa vie , si elle voulait la lui assurer après sa mort , au lieu de la faire passer à une famille étrangère. Anne accueillit la proposition de Jacques. Les torys , enhardis , demandèrent que la reine , en gardant le trône d'Angleterre , remît immédiatement celui d'Écosse à son frère. Par ce moyen , Jacques , beaucoup plus jeune que sa

sœur , devait un jour réunir les deux couronnes sur sa tête. Anne ne témoigna dans cette conjoncture ni répugnance, ni opposition ; mais si l'on considère l'activité qu'elle employa pour opérer la réunion des deux royaumes , et le soin qu'elle prit par la suite de composer un ministère de torys , on peut regarder comme certain que la reine, en nourrissant, dès cette époque, le dessein de transmettre ses trois couronnes à son frère, ne voulait cependant en céder aucune tant qu'elle vivrait. De leur côté les wighs , en secondant les vœux d'Anne pour la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse , n'abandonnaient pas le projet d'assurer la succession à la Maison de Hanovre. On stipula , par le premier article du traité d'union , que si la reine mourait sans enfans , l'héritage de la couronne serait dévolu à la ligne protestante de la descendance des Stuarts, c'est-à-dire à la princesse Sophie , électrice douairière de Hanovre, petite-fille de Jacques I^{er}. par la princesse Élisabeth , mariée à l'électeur Palatin. Dans l'ordre de primogéniture , Élisabeth n'était appelée que la quarante-cinquième à cette grande succession.

Jacques III , écarté par cet acte solennel , tenta inutilement une descente en Écosse. La reine Anne , surnommée la *Bonne* , signa une proclamation où elle mit à prix la tête de son

frère. Il est vrai que lorsqu'on fit le procès aux chefs de la conjuration formée en faveur du jeune prince , on ne trouva des preuves que contre un seul d'entr'eux , qui , condamné à mort , disparut le jour même fixé pour l'exécution de son jugement.

Anne resta veuve à quarante - cinq ans sans avoir eu le bonheur de conserver un seul enfant de son mariage. Les deux chambres la supplièrent d'en contracter un second : elle s'y refusa constamment. Anne craignait de créer un nouvel obstacle aux vues de son frère , et pour travailler à leur réussite , elle s'occupa du soin de remettre le gouvernement tout entier entre les mains des torys : ceux-ci , dans l'intention d'accroître leur pouvoir , s'appuyèrent de la religion. Excité par eux , le docteur Sachevrel prêcha le droit divin , l'obéissance passive des sujets , et désigna d'une manière odieuse l'administration de Marlborough. Ce prédicateur , dénoncé aussitôt par les communes , mais protégé en secret par la reine , et défendu hautement par les habitans des grandes villes et de la capitale , ne reçut qu'une punition légère , après avoir été violemment accusé. Son sermon et son procès donnèrent à la reine la mesure de ses forces , elle ne tarda pas à s'en servir.

De cette époque data la chute du crédit de

la duchesse de Marlborough , qui , par son arrogance , et par sa tyrannie , s'était aliéné le cœur de sa souveraine.

Du gouvernement des wighs, naguère puissant , il ne subsistait plus qu'une chambre des communes désavouée par le peuple , une guerre dont les triomphes paraissaient oubliés , et dont le poids se faisait encore sentir ; et si le duc de Marlborough conservait son autorité à la tête des armées , une disgrâce inévitable l'attendait à son retour dans la capitale.

Une proclamation royale cassa le parlement : le peuple députa autant de torys à la nouvelle chambre des communes qu'il avait envoyé précédemment de wighs à la chambre qui venait d'être dissoute : pour assurer la supériorité à ce parti dans la chambre haute , la reine créa à la fois douze pairs.

Le nouveau sénat composa une adresse dans laquelle il suppliait la reine d'anéantir toutes les doctrines récemment hasardées contre la couronne , et de mettre fin à toutes les mesures préjudiciables à la dignité royale. On se détermina en même temps à négocier la paix avec la France. Pour y parvenir , il fallait écarter l'homme qui avait répandu tant de gloire sur les armes britanniques , et dont les idées étaient incompatibles avec le plan du nouveau ministère ; l'accusation , la destitution et l'exil du

duc de Marlborough furent un des premiers résultats de l'empire que les torys exerçaient sur l'esprit de la reine.

Prior, célèbre comme poète, distingué comme homme d'état, passa en France, pour y poser les bases d'un traité séparé, dans le cas où les alliés des Anglais persisteraient à vouloir la prolongation de la guerre. Il revint en Angleterre rendre compte de sa mission, retourna ensuite en France avec le duc de Bolingbroke, chargé d'y conclure définitivement un double traité de paix et de commerce. Anne envoya des députés notifier à la Haye sa résolution; le duc de Marlborough, le prince Eugène, les états généraux des Provinces-Unies, le conseil de l'empereur s'opposèrent à la paix; mais elle se conclut enfin à Utrecht, le 11 avril 1713, entre toutes les puissances, à l'exception de l'empereur, qui, bientôt après, fut lui-même forcé d'y accéder.

Anne ne négligea dans le traité d'Utrecht ni la gloire, ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des alliés, ni la sûreté publique. Elle y fit consentir Louis XIV à rendre à la liberté ses propres sujets de la religion réformée, qui avaient été condamnés aux galères; mais Anne se vit contrainte de sacrifier les droits de son sang et les secrètes inclinations de son cœur, en accédant à la transmission de sa couronne après

sa mort à la maison de Hanovre , et à l'expulsion de son frère Jacques III hors de France. Pendant qu'elle attendait de ce traité les moyens nécessaires pour assurer son héritage à son frère , de son côté , il protestait formellement contre toutes les stipulations de la reine.

Les wighs craignaient que le penchant de la reine en faveur de Jacques ne nuisît aux intérêts de leur parti : toujours prêts à profiter des circonstances pour tâcher de ressaisir leur ancien pouvoir , ils s'élevèrent contre la paix. Ils prétendirent que les fruits qu'on en pouvait recueillir n'en balançaient pas les désavantages ; et, lors de l'ouverture du parlement, en 1714, on mit en question dans la chambre haute, *si le droit de succession d'Hanovre n'était pas en danger sous le gouvernement de la reine*. La majorité, qui désirait voir triompher les droits du prétendant, déclara que *le danger n'existait pas*. Mais, sur une nouvelle motion des wighs, cette même majorité, redoutant de laisser percer trop tôt ses intentions , n'osa se refuser à supplier la reine de mettre, pour la seconde fois, à prix la tête de son frère. Anne résista : le parti opposé à la cour vota pour qu'on invitât le successeur de la reine, désigné par le traité, à venir en Angleterre veiller sur ses intérêts.

Anne écrivit à la princesse Sophie, au prince électoral, et sut les détourner de se prêter à

une démarche qu'elle leur représenta comme le signal de la guerre civile. Tout-à-coup parut à Londres un envoyé de la reine douairière, femme de Jacques II, qui réclamait treize années d'un douaire de 50,000 liv. sterl. que le roi Guillaume s'était engagé à lui payer par un article secret du traité de Riswick. Les wighs élevèrent la voix avec plus de force que jamais, et renouvelèrent leur demande contre Jacques III. La reine, cherchant à les apaiser, ou plutôt à les tromper, consentit à signer une proclamation propre à satisfaire les wighs, sans ruiner entièrement ses espérances. « On pro-
» mettait 5000 livres sterl. à quiconque amè-
» nerait devant un juge de paix le ci-devant
» appelé prince de Galles, qui se disait aujour-
» d'hui roi d'Angleterre, en cas qu'il débarquât
» dans la Grande-Bretagne ou dans l'Irlande. » Cependant, on est fondé à croire que Jacques III venait à Londres voir sa sœur, dans le temps même où, cédant aux clameurs des wighs, elle lui faisait publiquement défense d'aborder en Angleterre. La reine serait peut-être parvenue à triompher de l'opposition des wighs, et à faire passer la couronne sur la tête de son frère, si les torys fussent restés unis pour la seconder. Mais la discorde s'introduisit parmi eux, ils trahirent leur secret. La reine, désespérée de voir son projet découvert, répéta plusieurs fois

qu'elle n'y survivrait pas. Fatiguée des adresses du parlement, que les wighs, qui n'en faisaient point partie, trouvaient toutefois le moyen de dominer, Anne venait de le proroger pour un mois, lorsque le 20 juillet 1714 elle tomba dans un état de faiblesse et de léthargie qui la conduisit au tombeau le 12 août suivant. Cette princesse était âgée de quarante-neuf ans, et en avait régné treize. A son dernier moment elle s'écria : *Ah ! mon frère, mon cher frère, que je vous plains !* Ce mot révèle tout le secret de son règne.

Dès que la reine eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla ; un envoyé de l'électeur d'Hanovre y vint : il apportait les ordres de son maître, et annonça son arrivée. On investit de la régence les chefs de l'aristocratie wighs ; ainsi s'évanouirent pour toujours les espérances de Jacques III. Il vécut malheureux, errant et proscrit. Ses partisans nombreux, mais épars, furent réduits au silence et à l'inaction, et la maison de Brunswick s'établit sur un trône où la reine n'avait consenti à l'appeler qu'avec l'intention de l'en éloigner plus sûrement.

L'aversion qu'Anne portait à la maison de Brunswick, augmentait encore sa tendresse naturelle pour son propre sang. Étrange destinée qui força cette princesse à légitimer, par des actes officiels, l'expulsion de sa famille lors

même qu'elle s'occupait de sa restauration ! Mais Anne n'était douée que d'un esprit médiocre ; sa faiblesse et la force des circonstances, l'entraînèrent à fermer pour toujours , aux Stuarts, tout accès au trône de leurs ancêtres. La lutte pénible établie entre ses intérêts politiques et les intérêts de son cœur, répandit sur sa vie une amertume que ne put compenser tout l'éclat de son règne. Cependant l'Allemagne délivrée, la couronne impériale conservée et affermie sur la tête de son allié ; la Flandre conquise, quoique défendue par une multitude de places fortes ; Louis XIV, si souvent victorieux, réduit à se soumettre aux conditions qu'Anne lui imposa ; ses alliés vaincus dès qu'elle cessa de les soutenir ; l'Écosse réunie à l'Angleterre, tels sont les faits glorieux qui immortalisent le gouvernement de cette princesse. Jamais il n'apparut sous aucun règne, en Angleterre, de plus grands capitaines sur terre et sur mer, de ministres d'un aussi grand talent, de parlemens plus instruits, d'orateurs plus éloquens.

Le règne d'Anne n'est pas moins remarquable par l'éclat dont brilla la littérature, que par la gloire des armes et par celle des transactions politiques. Si des génies tels que Shakespeare, Milton, Dryden, fleurirent sous les rois précédens, les lettres n'avaient pas encore été cul-

tivées à la fois par un nombre aussi considérable d'écrivains supérieurs. Prior, Pope, Swift, Addison, Congrève, Paruel, Gay, Brown, Stèele, Arbuthnot, Young, Thomson, lady Montague, et plusieurs autres, répandirent presque autant de lustre sur cette époque de l'Angleterre, que les grands écrivains français en répandirent sur le siècle de Louis XIV.

La mémoire d'Anne trouva pourtant des détracteurs : ses ministres furent persécutés et forcés à venir chercher un asile en France. Leur sort est celui de tous les hommes qui ont joué un rôle au milieu des dissensions civiles. L'esprit de parti change en vertus les vices, en vices les vertus. La gloire la plus éclatante n'est souvent que le succès, jusqu'au moment où la postérité, juge impassible, casse les arrêts rendus par des juges passionnés.

Anne était d'une taille médiocre, mais bien proportionnée : les traits de sa figure avaient plus de régularité que de charmes, plus de majesté que de délicatesse ; ce qui la faisait paraître plus imposante qu'aimable. Le son de sa voix ravissait l'oreille ; Anne prononçait avec grâce les discours qu'elle adressait à son parlement. Elle déployait un goût et un discernement exquis pour la peinture ainsi que pour la musique, et savait apprécier les ouvrages des bons écrivains. Cette princesse possédait un grand

fond de bonté. On montre encore aujourd'hui avec respect le château, la chambre et le lit où la *bonne Anne* reçut le jour. Généreuse, libérale, quoique ennemie du luxe et de la profusion, elle tint une conduite sage et réservée ; elle puisa toutes ses vertus dans une piété solide et exempte d'affectation. Plus de fermeté et de constance dans ses résolutions, en eussent fait une princesse accomplie (1).

(1) Hume, Burnet; Révolutions d'Angleterre, par Turpin.

MILADY NITHISDALE.

(Après Jésus-Christ, 1716.)

LA reine Anne avait en vain lutté contre les wighs pendant un règne de treize ans, pour assurer la couronne à son frère Jacques III. L'indiscrétion des torys, et la mésintelligence survenue entr'eux, servirent leurs ennemis. Anne, contrainte à se désigner un successeur dans la maison de Brunswick, en conçut un chagrin si violent, qu'elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau le 12 août 1714. Aussitôt qu'elle eut fermé les yeux, le conseil privé et le parlement s'assemblèrent pour prêter le serment de fidélité au nouveau roi, qui fut proclamé dans les trois royaumes, sous le nom de Georges I^{er}. Le peuple montra la plus vive allégresse; une femme seule, indignée de voir la couronne passer sur la tête d'un prince étranger, ramassa le gant d'un des hérauts en s'écriant : « Vive Jacques III ! je m'offre à combattre pour sa cause. »

La joie publique s'augmenta par le retour du duc de Marlborough. Ce même peuple qui l'accabla d'outrages lors de sa disgrâce, le reçut alors comme le héros sauveur de la patrie;

et tout Londres l'accueillit au bruit des acclamations de *vive Marlborough! vive le roi Georges!*

Le nouveau roi d'Angleterre régla les affaires de son électorat d'Hanovre, et débarqua à Greenwich. On envoya à sa rencontre une flotte considérable, et cinquante mille personnes s'assemblèrent sur le rivage pour jouir plus tôt de sa présence. Le premier acte de son autorité fut de déclarer son fils prince de Galles, et de dépouiller les torys de leurs emplois pour en revêtir les wighs.

Cependant Jacques III, réfugié en Lorraine, quitta ce pays, et vint en secret à Paris, traiter de ses intérêts avec ses partisans; mais Louis XIV, lié à la maison de Brunswick par le traité d'Utrecht, refusa de donner à Jacques un asile dans ses états. Georges cassa l'ancien parlement pour en créer un nouveau qui examina la conduite des ministres de la feue reine, et les déclara traîtres à la patrie. Les jacobites, privés de leurs chefs, ne renoncèrent pourtant pas à poursuivre leurs desseins. La révolution éclata dans plusieurs parties des trois royaumes. Le comte de Marr, pair d'Écosse, s'empara de plusieurs villes, où il fit proclamer le prétendant. Georges envoya contre lui le duc d'Argill. Tandis que l'armée jacobite se fortifiait en Écosse, quelques seigneurs attachés à ce parti

armaient sur les frontières de la Grande-Bretagne. Forester, gentilhomme du comté de Northumberland, se mit à la tête des insurgés de sa province, dans l'intention de pénétrer en Angleterre. Maskenstosh, suivi de dix-huit cents montagnards, et les lords Kenmure, Nithisdale, et plusieurs autres seigneurs accompagnés de leurs vassaux, rejoignirent Forrester, et s'avancèrent vers Durham, se flattant que la ville de Newcastle leur ouvrirait ses portes. Trompés dans leur espoir, ils s'enfoncèrent dans la province de Lancastre, et, renforcés par les catholiques, pénétrèrent jusqu'à Preston. Vaincu par les troupes de Georges avant d'avoir soupçonné qu'il eût à combattre, Forester demanda à capituler. Le général Wils répondit qu'il devait se rendre à discrétion, et se contenter de recourir à la clémence du souverain. Les montagnards, persuadés que la vengeance du roi n'atteindrait que leurs chefs, mirent bas les armes. Les lords se virent obligés de subir la loi du vainqueur.

Quand le prétendant apprit le soulèvement opéré en sa faveur, il quitta sa retraite et se rendit à Saint-Malo, d'où il se proposait de passer en Écosse. Le gouvernement français, sachant que Georges et les wighs, mécontents du traité d'Utrecht, désiraient le rompre, servit en secret le prétendant; mais les vents contra-

riaient sans cesse Jacques III, et tous ses projets étaient connus avant d'être exécutés. Arrivé dans le comté de Buchan, il reconnut la faiblesse de son parti, tomba dans le découragement, et fit l'imprudence d'excepter de son amnistie les ducs de Marlborough, de Newcastle, le comte de Sunderland, et Robert Walpole. Au moment assigné pour son couronnement en Écosse, il refusa de prêter les sermens selon l'usage de l'église anglicane. Pour comble d'infortune, le vaisseau envoyé à Jacques par le roi d'Espagne, et qui portait cent mille écus en or et des armes, périt pendant la traversée. Seul avec quatre mille hommes mal équipés, il convoqua inutilement ses amis à Perth : d'Argill s'avança à la tête d'une puissante armée. Dans l'impossibilité de lutter contre l'ennemi, Jacques, craignant de devenir la cause de la perte de ses amis, s'embarqua avec les principaux chefs de son parti pour se réfugier en France; et rejeté de ce royaume et de la Lorraine, il se retira à Avignon, où les seigneurs attachés à sa cause allèrent le rejoindre. Toutes les prisons de l'Angleterre se remplirent des partisans de ce malheureux roi. On suspendit la loi de l'*habeas corpus* (1); Londres n'offrit plus que le spectacle des échafauds et des potences. Les sept

(1) Loi en faveur de la liberté individuelle.

lords faits prisonniers à Preston, implorèrent en vain la clémence du roi : ils furent mis en jugement, et condamnés à la peine capitale. Leur procès excita de grands débats dans la chambre des communes. Les torys y formèrent une opposition; ils soutenaient que les accusés devaient être renvoyés dans les lieux où les crimes s'étaient commis, pour être jugés par le tribunal du pays. Les vigths répondirent que la nécessité commandait aux lois, et que les juges de la province de Lancastre, où les prisonniers avaient été arrêtés, se trouvant eux-mêmes soupçonnés d'attachement au parti rebelle, ne pouvaient prononcer sur un aussi grand intérêt. Le bill proposé par les vigths passa, et eut force de loi.

Les femmes des lords condamnés, accompagnées des femmes les plus distinguées de la noblesse, se rendirent à la chambre des communes et à la chambre des pairs, et les supplièrent d'intercéder auprès du roi en faveur de leurs maris. Le comte d'Isle, frère du comte d'Argill, demanda qu'on présentât une adresse au roi pour le prier d'accorder un sursis à ceux des lords qui découvriraient leurs complices et indiqueraient des moyens propres à étouffer la rébellion. Georges répondit : « Milords, je ferai » en cette occasion ce qui sera le plus convenable à l'honneur du gouvernement et à la

» sûreté de mon royaume. » Le lendemain matin, il donna des ordres pour l'exécution des comtes de Nithisdale, de Devenwater et du vicomte de Kenmure.

Milady Nithisdale, informée du sort réservé à son mari, se détermine à mourir avec lui ou à le sauver. Elle obtient la permission de lui faire ses adieux, se rend dans la prison accompagnée de sa fille unique, âgée de douze ans, et d'une de ses femmes, demande à souper pour demeurer plus long-temps avec son mari, prolonge le repas, dans le dessein de fatiguer ou de gagner ses geôliers. Ceux-ci, émus de compassion, cèdent à la prière que Milady leur adresse de la laisser quelques momens en liberté avec milord Nithisdale. Les larmes de la jeune fille de l'infortuné lord appuient les supplications de sa mère. Les geôliers croient n'avoir rien à craindre que leur douleur; ils se retirent. Milady Nithisdale tombe aux genoux de son mari : « Demain, dit-elle, tu dois périr de » la mort des coupables, pour avoir combattu » sous les drapeaux de ton roi; demain je par- » tage ton sort si je te sauve aujourd'hui. » Ma voiture m'attend à la porte de ta prison; » un ami fidèle te recevra dans James-Street; » nous n'avons pas un moment à perdre, prends » mes vêtemens et pars. » Milord Nithisdale hésite et craint d'exposer les jours de sa femme;

elle ébranle sa résolution en jurant de ne pas lui survivre : le même serment prononcé par sa fille le décide. Milord Nithisdale est revêtu de la robe de sa femme. Sa tête est couverte de son chapeau et de son voile. La jeune fille, soutenue de la femme de sa suite, saisit avec vivacité le bras de son père, et, le cœur brisé de tristesse, l'emmène hors de la prison. Les soupirs de Milord Nithisdale, qui ne pouvait se consoler du péril où il abandonnait sa femme, les sanglots de la jeune lady et les cris déchirans de la femme de sa suite, trompent le geôlier. Milord Nithisdale traverse sans obstacle les longs corridors et les cours de la prison, et s'élance dans la voiture préparée pour sa fuite. Arrivé dans James-Street, il est repoussé de la maison de l'ami où il croyait trouver un asile. La terreur en a fermé les portes. La jeune lady se rappelle un Français qui demeure à l'autre extrémité de Londres, et dont souvent on lui a vanté le généreux caractère, et propose à son père d'aller invoquer son appui. « Je ne l'ai » vu qu'une fois, répondit Milord Nithisdale. » N'importe, répliqua la jeune fille, étranger » aux partis qui nous déchirent, il n'écouterà » que la voix de l'humanité. Vous avez défendu » votre roi, votre cause est celle de l'honneur ; » un Français ne peut vous refuser son secours. » Elle a dit, et entraîne son père sur

ses pas. Ils arrivent chez l'étranger : « Sauvez, » sauvez mon père, dit la jeune fille en entrant. — Monsieur, dit Milord Nithisdale, accoutumé dès l'enfance à regarder Jacques III comme mon souverain légitime, j'ai embrassé sa cause; j'ai été vaincu, je dois périr demain. — Milord, reprend le Français, vous avez rempli un devoir sacré, votre noble confiance ne sera point trahie. »

Le lendemain même, le Français, muni d'un passe-port de son ambassadeur, sortit de Londres avec milord Nithisdale et sa fille, et les conduisit à Calais. Pendant toute la traversée, la jeune miss Nithisdale tremblait de voir son père poursuivi. Lors de son débarquement elle s'écria, en couvrant des larmes de la joie la main de son libérateur : « *Jésus ! Maria ! mon père est en sûreté !* »

Au moment fixé pour l'exécution de milord Nithisdale, les geôliers furent frappés de surprise et de crainte en trouvant milady Nithisdale à la place de son mari. Le lord-maire rendit compte de ce fait au roi, et demanda ses ordres. Georges, plein d'admiration pour le dévouement conjugal de milady Nithisdale, dit : « *Sa faute est trop belle et trop rare pour l'en punir.* » Le roi Georges défendit qu'on inquiétât personne, et commanda qu'on mît sur-le-champ en liberté milady Nithisdale. Il lui ac-

corda son douaire , et lui laissa le choix de rejoindre son mari ou de rester en Angleterre. Milady Nithisdale passa en France. Toutes les dames de la cour allèrent en pompe à sa rencontre. Le duc d'Orléans l'accueillit avec la plus haute distinction : elle jouit le reste de ses jours, dans sa nouvelle patrie, des honneurs dus à son courage (1).

(1) Hume, Turpin, Mémoires du temps.

MARIE-THÉRÈSE,

IMPÉRATRICE-REINE DE HONGRIE.

(Après Jésus-Christ, 1717.)

MARIE-THÉRÈSE, fille de l'empereur Charles VI, naquit à Vienne le 23 mai 1717. Cette princesse annonça de bonne heure les grandes qualités qu'elle montra depuis sur le trône. Dans l'âge où les plaisirs sont la seule occupation des princes, elle s'identifiait à tout ce qui intéressait son pays. Marie-Thérèse épousa, en 1736, François-Étienne de Lorraine, son cousin.

L'empereur Charles VI mourut le 20 octobre 1740. Au moment où ce prince monta sur le trône, la monarchie autrichienne, était parvenue au plus haut point de splendeur et de puissance ; elle se trouva, lors de sa mort, dans l'épuisement et dans l'humiliation. Les malheurs que Charles VI éprouva pendant les dernières années de son règne, ne présageaient que de nouveaux désastres pour son successeur.

Marie-Thérèse hérita des vastes possessions de son père, en vertu de la nouvelle loi de

succession que ce prince avait promulguée en 1718; sous le nom de *pragmatique-sanction*, d'après le pacte de famille de Léopold I^{er}., qui appelait au trône les filles de l'empereur Joseph, à défaut d'héritiers mâles.

Les états des diverses provinces de la monarchie autrichienne avaient juré de défendre la pragmatique-sanction. La diète de l'Empire en avait reconnu les dispositions, et plusieurs puissances s'étaient depuis engagées à en être garantes.

Marie-Thérèse était âgée de vingt-trois ans quand elle succéda à son père. Cette princesse joignait aux vertus de son sexe toutes les qualités d'un grand homme d'état. Sensible, généreuse, elle possédait de plus une noble fermeté de caractère. Toujours animée du désir de rendre ses peuples heureux, elle fit tout pour parvenir à ce but.

Le trésor était épuisé; l'armée ne comptait pas trente mille soldats dans ses rangs; la disette se faisait sentir dans la capitale; des mouvemens intérieurs menaçaient la monarchie d'une dissolution prochaine.

Cependant on pouvait craindre que les souverains qui avaient reconnu la pragmatique-sanction, pour augmenter leur puissance, ne cherchassent à priver de son héritage Marie-Thérèse, qui, dans ce moment, se trouvait dé-

nuée de tous moyens de défense. Le premier acte d'autorité de cette princesse fut de déclarer aux états qu'elle avait résolu d'associer au gouvernement François de Lorraine, son époux.

Les états de Bohême et d'Italie firent éclater leur zèle pour la nouvelle souveraine. Les Hongrois lui envoyèrent des députés demander le rétablissement de leurs anciens privilèges. Cette nation belliqueuse avait long-temps combattu pour sa liberté; il était instant d'empêcher de nouvelles insurrections. La reine, ne prenant conseil que d'elle-même dans cette importante circonstance, prêta sur-le-champ l'ancien serment fait en 1222, que ses aïeux avaient toujours rejeté, et d'après lequel le souverain autorisait la nation hongroise à prendre les armes sans être traitée de rebelle, s'il voulait enfreindre ses privilèges. Dès cet instant les fureurs de la guerre civile cessèrent, et les Hongrois devinrent les plus fermes soutiens de la monarchie.

Marie-Thérèse fit part à tous les souverains de l'Europe de son avènement au trône : presque toutes leurs réponses annoncèrent des intentions favorables à cette princesse. Le roi de Prusse lui-même, qui déjà se préparait à des hostilités, adressa de grandes protestations d'amitié à l'héritière de la maison d'Autriche. Le

duc Charles-Albert de Bavière, les rois de Pologne et d'Espagne protestèrent contre les droits de Marie-Thérèse.

Frédéric offrit à la reine de Hongrie des secours d'hommes et d'argent, et la couronne impériale au duc de Lorraine son mari; si on lui cédait la Silésie. En même temps il entra dans cette province à la tête d'une armée nombreuse, et s'avança de suite vers la Haute-Silésie. Marie-Thérèse refusa de recevoir l'ambassadeur de Frédéric, et fit marcher en toute hâte des troupes. Les deux armées se trouvèrent en présence près de Molwitz. Les Autrichiens obtinrent d'abord de grands avantages; mais Frédéric, ayant rallié ses troupes, chargea l'ennemi avec impétuosité, et remporta une victoire complète. Marie-Thérèse s'adressa alors à tous les souverains de l'Europe : elle n'en reçut que de grandes promesses. Vers ce temps, Marie-Thérèse donna naissance à un fils, qui fut ensuite l'empereur Joseph II.

La perte de la bataille de Molwitz augmenta le nombre des ennemis de Marie-Thérèse. Toute l'Europe se ligua contre cette princesse; mais sa fermeté la soutenait dans le danger. Marie-Thérèse crut devoir ne plus différer son couronnement; elle se rendit à Presbourg, où la cérémonie eut lieu avec une magnificence extraordinaire. Après avoir obtenu des états

de Hongrie le consentement de partager avec son époux la souveraineté de ce royaume, cette princesse revint à Vienne, où des soins pressans la rappelaient.

La France et l'Espagne conclurent un traité d'alliance offensive et défensive; la Prusse, la Pologne et la Sardaigne y accédèrent. Le roi d'Angleterre s'engagea à ne point donner de secours à cette princesse. L'électeur de Bavière entra en Autriche, se rendit maître de Lintz, et menaça Vienne.

La cause de Marie-Thérèse paraissait entièrement perdue : ses alliés l'abandonnaient. Dénuée de troupes et d'argent, sans ministre de qui elle pût prendre conseil, son sort semblait dépendre de ses ennemis; mais son courage la montra supérieure au péril qui la pressait.

Marie-Thérèse quitte Vienne à l'approche des troupes bavauroises, emmenant avec elle son fils, âgé seulement de quelques mois. Vêtue d'un habit de deuil hongrois, ayant sur la tête la couronne de Saint-Étienne, et ceinte de l'épée royale; elle arrive au milieu de l'assemblée des états, portant dans ses bras son jeune fils, traverse la salle d'un pas majestueux et lent, monte à la tribune, et adresse, en latin, aux états ces paroles : « Abandonnée de mes » amis, persécutée par mes ennemis, attaquée

» par mes plus proches parens , je n'ai de res-
 » source que dans votre fidélité , dans votre
 » courage et dans ma constance. Je remets en
 » vos mains la fille et le fils de vos rois , qui
 » attendent de vous leur salut. » Aussitôt les
 magnats et les délégués tirent leurs sabres à moi-
 tié du fourreau, les tenant la pointe en arrière,
 et s'écrient : « *Mourons pour notre roi Marie-
 Thérèse.* » A ce spectacle la reine ne peut re-
 tenir ses larmes ; de nouvelles acclamations se
 font entendre , les états votent sur-le-champ
 de grands secours en hommes et en argent.
 La nation hongroise répond à l'appel que
 lui font ses représentans , et des bataillons
 nombreux se rangent autour de l'étendard
 royal.

Les alliés s'avancèrent ; Prague est prise
 d'assaut ; l'électeur de Bavière y entre le
 même jour , et s'y fait couronner roi de Bo-
 hème : peu de temps après , ce prince fut élu
 empereur d'Allemagne par la diète de l'Em-
 pire assemblée à Francfort.

L'enthousiasme que Marie-Thérèse avait
 inspiré aux Hongrois se communiqua rapide-
 ment ; du fond de l'Esclavonie et des bords de
 la Drave arrivèrent des armées de troupes lé-
 gères , connues depuis sous le nom de Pandours
 et de Talpaches.

Tandis que de toutes les parties de ses états

des troupes s'avançaient au secours de Marie-Thérèse, cette princesse négociait avec activité auprès des cours étrangères. L'Angleterre et la Hollande lui offrirent des secours en argent. Malgré la situation de ses finances, la reine de Hongrie refusa les dons des particuliers, et ne voulut accepter d'autre argent que le secours voté par le parlement au nom de la nation anglaise.

La fortune abandonna les armes de ses ennemis. Les troupes autrichiennes marchèrent sur Lintz, l'attaquèrent et s'en rendirent maîtres après une vigoureuse résistance. Cinq mille Autrichiens s'emparèrent de Munich, capitale de l'électorat de Bavière. Mais les victoires du roi de Prusse en Bohême et en Moravie affaiblissaient les avantages obtenus par les Autrichiens en Bavière. Égra, place importante par sa position et par les magasins immenses qu'elle renfermait, tomba au pouvoir des Français, alliés de Frédéric, et les troupes de Marie-Thérèse furent vaincues près de Czaslau. Cette bataille, loin d'être funeste à la reine de Hongrie, amena la paix entre elle et Frédéric. Ce prince fut confirmé dans la possession de la haute et basse Silésie et du comté de Glatz en Bohême, et il s'engagea à garder la neutralité envers les ennemis de Marie-Thérèse. L'Angleterre se rendit garante de cette paix,

conclue par sa médiation , l'électeur de Saxe retira ses troupes de l'armée française , et reconnut la validité de la pragmatique - sanction.

L'Angleterre , la Hollande , la Russie , le Danemarck sentirent que , loin de chercher à diminuer la puissance de la maison d'Autriche , il était de leur intérêt de la soutenir pour contre-balancer celle de la France. La Grande-Bretagne se déclara la première en faveur de Marie-Thérèse. Les Hollandais conservèrent la neutralité , et lui accordèrent un subside de huit cent quarante mille florins. La révolution qui mit Élisabeth Pétrowna sur le trône de Russie ne fut pas moins favorable à Marie-Thérèse. La Sardaigne se déclarant pour cette princesse , empêcha les projets des Espagnols sur le Milanais , et contint une armée française qui devait agir de concert avec les troupes d'Espagne et de Naples. La politique du cabinet de Londres amena ce changement ; mais son but était moins de défendre cette princesse contre ses ennemis , que de chercher à démembrer la France.

L'armée française , alors au centre de l'Allemagne , se trouvait isolée par la défection des Prussiens et des Saxons ; concentrée sous les murs de Prague , attaquée par les Autrichiens , et dénuée de secours , elle se renferma

dans la place. Sa situation devenait de jour en jour plus pénible ; la disette et la maladie lui enlevaient un grand nombre d'hommes ; elle n'avait plus de salut que dans la retraite ; mais le maréchal de Belisle commandait à des Français ; il brava tous les périls , surmonta tous les obstacles , effectua sa retraite , arriva à Égra et marcha sur Spire , où il passa le Rhin.

Six mille Français malades ou blessés restaient dans Prague : le général autrichien voulut se venger sur eux de la retraite de Belisle ; mais l'intrépide Chevert les commandait , et sut obtenir une capitulation honorable. Toute la Bohême reconquise , à l'exception d'Égra , Marie - Thérèse alla se faire couronner à Prague reine de Bohême , royaume « au recouvrement duquel , dit Frédéric , sa fermeté avait autant et plus contribué que la force de ses armes. »

La campagne de 1743 fut encore favorable à Marie-Thérèse ; la garnison française d'Égra capitula après avoir souffert des maux affreux. L'empereur Charles VII se vit contraint de conclure un traité de neutralité , par lequel ce prince renonça à ses droits sur les états autrichiens , et abandonna ses propres états à la reine de Hongrie jusqu'à la conclusion de la paix générale. Les troupes bavares se reti-

rèrent en Franconie, et Charles VII se réfugia à Augsbourg, puis à Francfort. Les Autrichiens remportèrent sur les Français, à Dettingue, un avantage qui, sans avoir un résultat important, fut regardé à Vienne comme une victoire éclatante. Le peuple en apprenant cette nouvelle se porta au-devant de Marie-Thérèse, qui revenait d'une promenade sur le Danube, et la ramena presque en triomphe. Cette princesse fit chanter un *Te Deum*.

Au moyen des concessions que Marie-Thérèse avait faites, en Italie, au roi de Sardaigne, et du subside accordé à ce prince par l'Angleterre, il s'engagea à entretenir une armée de quarante-cinq mille hommes. Le parlement d'Angleterre avait, au commencement de l'année, voté la continuation du subside de 300,000 livres sterling, accordé précédemment à Marie-Thérèse.

La France, depuis quatre ans, ne faisait la guerre que comme alliée des ennemis de Marie-Thérèse. Cette puissance, victime de l'incapacité d'un ministre faible, voyait périr l'élite de ses troupes, et les étrangers prêts à pénétrer sur son territoire, sans qu'elle eût cependant d'ennemis connus. Enfin Louis XV, regardant comme indigne de sa nation de se trouver à la merci des autres puissances de l'Europe, tandis qu'elle aurait dû les diriger, se décida à

prendre une attitude plus noble , et déclara la guerre à l'Angleterre et à Marie-Thérèse. Quatre armées furent levées ; lui-même se mit à la tête de ses troupes. De son côté le roi de Prusse voyant les grands avantages obtenus par Marie - Thérèse , depuis le traité de Breslau , feignit de croire que cette princesse voulait s'approprier la Bavière , reprendre la Silésie , et chercher , conjointement avec la Saxe , à démembrer la Prusse. Frédéric conclut , à Francfort , avec la France , l'électeur palatin et le roi de Suède , une convention qui engagea l'Empire dans une nouvelle guerre , et exposa à de grands dangers les états héréditaires. Le sort de Marie - Thérèse était de combattre sans cesse pour la défense de ses états , à la possession desquels tous les souverains de l'Europe prétendaient en quelque sorte avoir des droits.

Le roi de Prusse entra en Bohême à la tête d'une armée considérable , marcha sur Prague , s'en rendit maître , et conquit toute la partie de ce royaume située à l'orient de la Mulde. En même temps un corps bavarois et hessois occupa la Bavière , et remit l'empereur en possession de sa capitale et de la plus grande partie de son électorat.

Le prince Charles de Lorraine , qui avait plusieurs fois essayé de pénétrer en France ,

fut rappelé pour s'opposer au roi de Prusse, dont les succès jetaient l'alarme à Vienne; mais Marie-Thérèse, loin de se laisser abattre par ce nouveau malheur, se rendit à Presbourg pour y exciter le zèle des Hongrois. Le vénérable comte de Palfy, palatin du royaume, fit déployer le grand étendard rouge : ce signal appelait le peuple à se lever pour la défense de la commune patrie. Quarante-quatre mille hommes prennent les armes; ils sont suivis par trente mille autres, qui forment une armée de réserve.

La reine de Hongrie envoya alors au comte de Palfy un cheval richement caparaçonné, et qu'elle-même avait monté, une épée à poignée d'or, enrichie de diamans, et une bague d'un grand prix. Ces présens étaient accompagnés de la lettre suivante.

« PÈRE PALFY,

« Je vous envoie un cheval qui est digne de
 » n'être monté que par le plus fidèle et le plus
 » zélé de mes sujets. Recevez en même temps
 » cette épée pour me défendre contre mes
 » ennemis et portez cet anneau comme une
 » marque de mon affection pour vous.

» MARIE-THÉRÈSE. »

Dans cette campagne, le roi de Prusse éprouva

de grandes pertes, et se vit forcé d'abandonner ses conquêtes; mais la reine eut la douleur d'apprendre, au milieu de ses succès, la prise de la ville de Fribourg, boulevard de l'Autriche antérieure. Les Autrichiens se soutinrent en Italie.

Le malheureux empereur Charles VII, après avoir souffert les caprices de la fortune, mourut le 29 janvier 1745. Cet événement semblait devoir procurer la paix à l'Allemagne; il donna au contraire une nouvelle activité aux opérations des puissances belligérantes; Marie-Thérèse, qui avait espéré faire déposer Charles VII, et placer la couronne impériale sur la tête de son mari, réunit tous ses efforts pour obtenir le plus ardent de ses vœux.

Pendant ce temps, les Français, commandés par leur roi, battirent les alliés à Fontenoy; et le roi de Prusse, qui avait repris l'offensive, remportait à Friedberg une brillante victoire sur les Autrichiens. Le traité de Fuessen mit de nouvelles forces à la disposition de Marie-Thérèse, au moyen de la neutralité de la Bavière.

Malgré les efforts de la Prusse, malgré les protestations de l'électeur palatin, et malgré la présence d'une armée française campée aux environs de Francfort, et qui aurait pu troubler l'assemblée de la diète germanique, Fran-

çois de Lorraine, époux de Marie-Thérèse fut élu empereur d'Allemagne le 13 septembre 1745.

Marie-Thérèse voulut assister au couronnement de son époux; elle se rendit à Francfort, où la cérémonie eut lieu le 4 octobre 1745. Cette princesse, placée sur un balcon, s'écria, au moment où l'on mit la couronne sur la tête du nouvel empereur : *Vive l'empereur François I^{er} !* Toute l'assemblée répondit par le cri de *vivat*.

Ce jour était pour Marie-Thérèse le plus beau de sa vie, elle voyait s'accomplir tous ses desseins. L'impératrice alla visiter son armée rangée en bataille près de Heidelberg. L'empereur son époux la reçut l'épée à la main, à la tête des troupes; elle passa dans les rangs, saluant avec bonté, dîna sous une tente, et distribua un florin à chaque soldat.

La destinée de Marie-Thérèse avait toujours fait contre-balancer un succès par un revers. Aussi, pendant qu'on couronnait François à Francfort, le roi de Prusse battait les Autrichiens près de Prandnitz, sur les confins de la Silésie et de la Bohème.

Le mauvais état des finances de l'Autriche contraignit l'impératrice d'envoyer à la monnaie l'argenterie des églises. Cependant cette princesse voulut terminer avec gloire cette campagne, et forma le hardi projet de réunir ses

troupes à celles de l'électeur de Saxe, son allié, de les faire marcher sur Berlin, et de punir le roi de Prusse de son opiniâtreté à garder la Silésie, en s'emparant de quelques-unes des provinces prussiennes. La déclaration de l'impératrice de Russie avait décidé Marie-Thérèse à exécuter ce plan d'attaque. Cette déclaration portait que si Frédéric entraît en Saxe, une armée russe entrerait en Prusse. Mais la victoire que Frédéric remporta sur les Saxons à Hennersdorf, força Marie-Thérèse de renoncer à son dessein : une seconde victoire mit Dresde et tout l'électorat dans les mains de Frédéric.

Le courage de l'impératrice-reine, qui résistait à tous les malheurs personnels qu'elle éprouvait, s'ébranla à la vue de la situation critique dans laquelle se trouvait l'électeur Auguste. Elle sacrifia tous ses intérêts pour sauver son allié, accepta la médiation de l'Angleterre, et signa, le 25 décembre, un traité de paix avec la Prusse, par lequel cette princesse garantissait à Frédéric la possession de la Silésie. A cette condition, les Prussiens évacuèrent l'électorat de Saxe, et leur souverain reconnut le droit de suffrage de la Bohême, ainsi que la validité de l'élection de François au trône impérial.

L'Autriche et ses alliés continuèrent la guerre

contre les autres puissances belligérantes. L'armée de Marie-Thérèse obtint de brillans succès en Italie. Les Espagnols et les Français se retirèrent.

Dans le Nord, les alliés de l'impératrice éprouvèrent de grands revers qui se succédèrent avec rapidité, et les inquiétèrent. Les Hollandais furent déconcertés; cependant les préliminaires de la paix furent arrêtés à Aix-la-Chapelle. Le comte de Kaunitz, plénipotentiaire de l'Autriche, signa la paix le 23 octobre 1748. Par ce traité toutes les puissances reconnurent l'élection de l'empereur, et s'engagèrent à garantir la pragmatique-sanction. Marie-Thérèse recouvra les Pays-Bas, et renonça aux conquêtes qu'elle avait faites en Italie, confirma au roi de Prusse la cession de la Silésie et du comté de Glatz, céda les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla à l'infant dom Philippe, et ratifia la cession déjà faite au roi de Sardaigne du Vigevanasque, d'une partie du Parmesan, et du comté d'Anghiera. Tous les autres pays avaient déjà fait leurs arrangemens.

Après huit ans d'une guerre qui embrasa toute l'Europe, Marie-Thérèse put se livrer entièrement à l'administration intérieure de ses états; elle donna ses premiers soins au rétablissement des finances et à l'organisation de l'armée.

Cette princesse fit cesser l'anticipation des revenus publics, maintint provisoirement les taxes extraordinaires, annula plusieurs exemptions, rendit la perception plus simple et plus régulière. Malgré la perte du royaume de Naples et de la Silésie, elle augmenta de plus de six millions de florins les revenus de la monarchie, porta l'armée autrichienne à cent huit mille hommes, non compris les troupes de l'Italie et des Pays-Bas, établit de l'uniformité dans l'exercice et les manœuvres des troupes, répartit les différens corps de l'armée dans les provinces, ce qui rendit leur réunion plus facile et plus prompte. « Par tous ces soins, dit le grand Frédéric dans ses œuvres, le militaire acquit, » dans ce pays, un degré de perfection où il » n'était jamais parvenu sous les empereurs de » la maison d'Autriche, et une femme exécuta » des desseins dignes d'un grand homme. »

Marie-Thérèse réforma les abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la justice. La police fut retirée aux tribunaux, et confiée à des magistrats particuliers. Elle supprima les chancelleries provinciales, institua un tribunal chargé de juger en dernier ressort toutes les causes de la monarchie autrichienne, à l'exception du royaume de Hongrie, dont la diète seule pouvait changer les lois constitutionnelles. Elle confia la direction générale des affaires de

l'administration, des finances et de la police à un grand conseil dont le président devait, toutes les semaines, lui faire le rapport : à la tête de ce conseil elle plaça le comte de Kaunitz, qui avait signé, au nom de l'Autriche, la paix d'Aix-la-Chapelle, et qu'elle promut à la place de chancelier.

Pour donner de l'activité au commerce, qui avait tant souffert de la guerre, Marie-Thérèse permit aux Hongrois d'exporter leurs vins, à condition de payer un léger droit pour ceux qui passeraient par l'archiduché d'Autriche. Elle accorda, en 1749, une amnistie générale aux déserteurs qui rentreraient dans un temps prescrit, et permit d'acheter leurs congés à ceux qui voudraient se livrer à l'agriculture. Elle ordonna à toutes les cours judiciaires d'expédier les procès dans l'année; envoya un commissaire dans la Haute-Autriche pour examiner les moyens d'améliorer les revenus de cette province, promit des récompenses à tous ceux qui contribueraient à augmenter le débit des marchandises fabriquées dans les états héréditaires, encouragea la culture du lin et du chanvre, et se fit rendre exactement compte des progrès des diverses manufactures. Par ces sages dispositions, on vit les arts prospérer, et la fortune publique s'accrut en très-peu de temps.

Les peuples de la Bohême ayant représenté à leur souveraine qu'ils se voyaient dans l'impossibilité d'acquitter l'impôt établi sur le sel, l'impératrice en ordonna aussitôt la suppression.

Marie-Thérèse, animée de l'amour de la patrie, s'occupait sans cesse à la rendre heureuse. Souvent elle voyageait dans ses états, visitait ses troupes, présidait aux exercices militaires, excitait le zèle des soldats et le sentiment de l'honneur parmi les chefs.

Elle fut moins heureuse dans ses relations avec les puissances étrangères. Le cabinet britannique affectait envers l'Autriche une sorte de supériorité qui, en rappelant les services rendus à l'impératrice, semblait en exiger le prix.

Des contestations s'étaient élevées au sujet du commerce des Pays-Bas. L'Angleterre et la Hollande prétendaient que cette province ne devait être considérée que comme un dépôt confié à la maison d'Autriche, que tout commerce devait être interdit aux habitans de ce pays, et que la rupture du traité de la Bavière, détruisait le lien qui unissait les trois puissances.

L'orgueil de la cour de Vienne s'irrita des manières hautaines de l'Angleterre, et Marie-Thérèse blessée, exprima la ferme résolution de

ne jamais recevoir la loi du gouvernement britannique : « Ne suis-je point souveraine des » Pays-Bas ? N'est-il pas de mon devoir de pro- » téger mes sujets, qui, trop long-temps, ont » été opprimés par le traité de Bavière, et pri- » vés des avantages dont toutes les autres na- » tions jouissent ? »

Plusieurs négociations s'entamèrent alors entre l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche, et entre l'Autriche et la France. Frédéric, qui craignait d'avoir à combattre seul les forces de l'Autriche et de la Russie, traita avec Georges II. Ces deux princes conclurent une convention dont l'objet était d'empêcher que des troupes étrangères n'entrassent en Allemagne. Les Pays-Bas furent exceptés de la garantie convenue. De son côté, l'impératrice signa un traité d'alliance défensive avec la France, qui s'engagea à défendre l'Autriche contre tous ses ennemis.

La situation de l'Angleterre encouragea Marie-Thérèse dans ses projets. Occupés chez eux par la crainte d'une descente dont les Français les menaçaient, les Anglais ne pouvaient prendre une part très-active aux affaires du reste de l'Europe. Les Hollandais, craignant d'être envahis par les Français, alliés de l'Autriche, n'osèrent se déclarer. Le Danemarck et la Suède suivaient la politique de la cour de France.

Marie-Thérèse s'assura de la coopération d'Auguste III, roi de Pologne, et parvint à traiter avec Élisabeth, impératrice de Russie, qui promit un secours de soixante mille hommes.

Le roi de Prusse, inquiet des préparatifs qu'on faisait autour de lui, fit demander à Marie-Thérèse une déclaration positive de ses intentions. Cette princesse répondit que dans l'état critique où se trouvait l'Europe, elle jugeait nécessaire de prendre, pour sa propre sûreté et pour celle de ses alliés, des mesures qui avaient pour objet de ne nuire à personne. Frédéric entra en Saxe, et se rendit maître de l'armée saxonne, obligée de capituler à Pirna. La Bohême se trouva encore ouverte aux armées prussiennes, qui y pénétrèrent.

L'Autriche fit avec la France de nouvelles conventions encore plus favorables. Cette puissance s'engagea à ne poser les armes que lorsque l'impératrice aurait recouvré la Silésie, Glatz et Crossen. L'empereur décréta la levée de l'armée impériale d'exécution contre le roi de Prusse, pour avoir violé la paix publique par l'invasion de la Saxe et de la Bohême. La Suède se déclara également contre le roi de Prusse. L'Espagne et les Provinces-Unies restèrent neutres.

Frédéric résolut, en 1757, de porter la guerre au centre des états de Marie-Thérèse.

Il s'avança en Bohême, battit les Autrichiens près de Prague, et mit le siège devant cette place, où s'était retiré le reste de leur armée. L'impératrice se trouvait encore dans un grand danger, mais la victoire de Kollin la sauva.

Cette princesse, pour récompenser le courage, et perpétuer le souvenir de la victoire de Kollin, créa un ordre militaire : elle lui donna son nom, et en décora les officiers qui s'étaient signalés à cette fameuse journée.

Le résultat de la victoire de Kollin fut la levée du siège de Prague, et l'évacuation de la Bohême.

Tandis que les armées de l'impératrice obtenaient de si brillans succès, ses alliés remportaient des avantages en Westphalie.

Cependant les Autrichiens, qui s'étaient avancés en Silésie, ayant éprouvé un échec considérable près de Breslau, Frédéric pénétra jusqu'au centre des états héréditaires.

L'impératrice s'occupa sur-le-champ des moyens de réparer ses pertes. De toutes les parties de la monarchie autrichienne, des secours d'hommes et d'argent lui furent offerts ; les préparatifs se firent avec une telle activité, que plusieurs armées se trouvèrent prêtes à entrer en campagne au printemps suivant. Les armées de Marie-Thérèse obtinrent plusieurs succès, qui n'amènèrent aucun grand résultat.

Ses alliés, et surtout la France, soutenaient avec le plus grand zèle la cause de la maison d'Autriche. La guerre continua avec une nouvelle fureur; les avantages et les revers se succédèrent avec rapidité.

La mort de Georges II, roi d'Angleterre, arrivée en 1760, fut avantageuse à l'impératrice. L'Espagne se déclara également en faveur de Marie-Thérèse, dont la cause acquit une nouvelle force par la situation pénible de Frédéric.

L'impératrice Élisabeth Pétrowna mourut en 1762, Pierre III lui succéda : son admiration pour Frédéric II changea en faveur de ce prince, la politique de la Russie. Les troupes russes, qui d'ennemis étaient devenues les alliées du roi de Prusse, furent rappelées par Catherine II, à son avènement au trône; ce qui n'empêcha pas Frédéric de continuer les hostilités, qui durèrent jusqu'en 1763.

Après sept ans de guerre, la lassitude et l'épuisement des puissances belligérantes amenèrent la paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre. Cet arrangement des alliés de Marie-Thérèse décida cette princesse à traiter avec Frédéric : elle renouvela sa renonciation définitive à la Silésie et au comté de Glatz : les deux puissances se garantirent réciproquement leurs possessions, et se trouvèrent dans la même position qu'avant la guerre.

A la suite de ce traité , l'archiduc Joseph , fils de Marie-Thérèse , fut élu roi des Romains. L'empereur François son père étant mort peu de temps après , la diète germanique donna la couronne impériale à Joseph.

Le calme rétabli dans l'Europe , Marie-Thérèse institua ou augmenta plusieurs académies pour le perfectionnement des sciences et des arts , fonda des maisons d'éducation pour des enfans de toutes les classes , réforma les écoles publiques , établit des prix pour encourager les études , fixa des récompenses pour tous les genres d'industrie , et tourna particulièrement son attention vers l'agriculture , qui fut appelée *nourrice de tous les arts* dans une médaille frappée par ses ordres ; elle institua à Milan une société pour le perfectionnement de l'agriculture , établit un hôpital pour l'inoculation de la petite vérole , et protégea cette importante découverte ; réprima les abus des privilèges de la chasse , et modéra la féodalité dans la Bohême. Pour diminuer les inconvéniens des legs pieux , cette princesse défendit à tous les ecclésiastiques d'assister à la rédaction d'aucun testament , réduisit le nombre des ordres religieux des deux sexes , en fixant à vingt-cinq ans l'âge nécessaire pour prononcer des vœux ; supprima l'inquisition , et le droit d'asile dans les églises , chassa les jésuites de

ses états, et abolit l'horrible supplice de la torture.

A la mort d'Auguste III, le comte Poniatowski fut élu roi de Pologne malgré les instances de Marie-Thérèse en faveur de la maison de Saxe. Bientôt la Russie et la Prusse, qui depuis long-temps projetaient l'envahissement de la Pologne, aidèrent à entretenir les troubles qui désolèrent ce malheureux pays après l'élection de Poniatowski. Oubliant que le généreux Sobieski avait sauvé la monarchie autrichienne, et séduite par la promesse d'une indemnité pour la perte de la Silésie, la grande Marie-Thérèse n'eut pas honte de coopérer au démembrement de la Pologne.

L'Autriche parvint alors à son plus haut degré de splendeur. Déjà elle avait resserré ses liaisons avec la France, par le mariage qui eut lieu en 1770, entre l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse, et le dauphin de France, depuis Louis XVI.

Les droits à la succession de la Bavière furent cause d'une nouvelle guerre entre la Prusse et l'Autriche. Marie-Thérèse, après avoir fait de vains efforts pour rétablir la paix entre ces deux puissances, rechercha la médiation de la France et de la Russie, qui décidèrent le traité.

Pendant les dernières années de son règne,

Marie-Thérèse eut le bonheur de voir sa famille affermie sur le trône, ses relations avec les puissances étrangères étendues, ses liaisons avec la Russie resserrées, et la prospérité de ses états assurée par les établissemens qu'elle avait fondés. Son amour pour son pays lui fit donner, par la reconnaissance de ses peuples, le titre de *Mère de la patrie*.

Cette princesse mourut le 19 novembre 1780, à la suite de suffocations dont elle souffrait depuis long-temps.

Affable envers tout le monde, économe et généreuse, charitable sans ostentation, tendre mère, mais avant tout souveraine, Marie-Thérèse sut joindre la bonté à la dignité, et les vertus privées aux qualités qui font l'ornement du trône. Habile à discerner le mérite, et non moins habile à faire naître les sentimens généreux dans le cœur de son peuple, l'amour de la gloire, et plus encore l'amour de la patrie, dirigèrent ses actions : Supérieure aux dangers et à la crainte dans le malheur, elle fut respectée même de ses ennemis, et captiva l'amour de ses peuples ; elle sauva et illustra son pays ; son nom est national (1).

(1) Annales de Marie-Thérèse, Histoire de la maison d'Autriche.

M^{ME}. DE MAINTENON.

(Après Jésus-Christ, 1719.)

L'HISTOIRE de Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon , offre tout l'intérêt du roman le plus extraordinaire. Elle naquit le 8 septembre 1635, dans une prison de Niort, où Constant d'Aubigné et sa mère Anne de Cardillac, fille du gouverneur de Château-Trompette, à Bordeaux, étaient renfermés. Madame de Villette alla voir dans la prison sa belle-sœur, madame d'Aubigné, qui, accablée de chagrins et de misère, présentait son sein, privé de lait, tantôt à son enfant nouveau-né, et tantôt à son mari, dont le désespoir avait aliéné l'esprit. Madame de Villette, attendrie de ce cruel spectacle, emmena Françoise avec elle au château de Murçai; quelques temps après on reconduisit M. d'Aubigné au Château-Trompette, à Bordeaux. Madame d'Aubigné redemanda alors sa fille à madame de Villette. Françoise, élevée au Château-Trompette, jouait souvent avec la fille du concierge, de même âge qu'elle. Cette petite fille, propriétaire d'un ménage d'argent, reprochait quelquefois à Françoise sa pauvreté. « Je ne suis pas aussi riche que vous, il est

» vrai, répliqua un jour Françoise, mais je suis
 » demoiselle, et vous ne l'êtes pas. » M. d'Au-
 bigné ayant recouvré sa liberté en 1639, réso-
 lut d'aller tenter fortune en Amérique, et s'em-
 barqua avec sa femme et ses enfans. Pendant
 la traversée, Françoise tomba dangereusement
 malade, et fut réduite à une telle extrémité
 qu'on la crut morte. Sa mère, la prenant entre
 ses bras, pleure, gémit et la réchauffe sur son
 sein. M. d'Aubigné lui enlève cet enfant, dont
 la présence augmente son désespoir. Un mate-
 lot s'apprête à la jeter à la mer; madame d'Au-
 bigné veut lui donner un dernier baiser; elle
 porte en même temps la main sur le cœur de
 sa fille, s'aperçoit quelle respire, et lui pro-
 digue de nouveaux soins. Quelques instans
 après, un corsaire attaque le bâtiment qui
 portait la famille d'Aubigné; tout l'équipage
 éprouvait les plus vives alarmes; Françoise ne
 les partagea pas, et dit à son frère: *Si nous*
étions pris, nous ne serions plus grondés.

M. d'Aubigné, établi à la Martinique, réus-
 sit d'abord dans ses entreprises; mais au milieu
 de sa prospérité, le feu prit à son habitation.
 Comme Françoise pleurait, son père lui fit une
 vive réprimande, en lui disant : *Faut-il pleurer*
pour la perte d'une maison? Ce n'est pas la
maison que je pleure, répondit Françoise, *c'est*
ma poupée qui brûle.

Madame d'Aubigné, pour former le jugement de sa fille, lui donnait à lire les Vies des grands hommes de Plutarque, et lui prescrivait d'en faire des extraits raisonnés. Un jour que son frère paraissait effrayé des peines que les méchans subiraient en enfer : *Crois-m'en, répliqua Françoise, tout cela ne sera pas éternel; le bon Dieu se ravisera.* Madame d'Aubigné se plaisait à raconter souvent les exploits de son grand-père, et la faveur dont Henri IV l'avait comblé. *Et moi ! dit l'enfant, ne serai-je rien ! Eh ! que veux-tu être ?* demanda sa mère. *Reine de Navarre,* répliqua-t-elle.

M. d'Aubigné mourut : sa veuve, ne pouvant acquitter ses dettes, partit pour la France, et laissa sa fille en gage à ses créanciers. Françoise, atteinte d'une maladie engendrée par la misère, déplut à la femme du créancier. Le juge du lieu la recueillit par charité; mais voyant que sa mère ne la retirait pas, il l'envoya par le premier bâtiment qui fit voile pour la France, à madame de Montalembert. Cette dame reçut très-mal ce présent. La marquise de Villette, touchée du malheur de Françoise, la prit chez elle et l'instruisit dans la religion protestante, pour laquelle Françoise conçut le plus grand enthousiasme. Madame d'Aubigné, plongée dans une misère profonde, ne put s'opposer aux volontés de madame de Villette, qui d'ailleurs

cherchait à inspirer à Françoise toutes les vertus et surtout la bienfaisance, en la rendant chaque-jour la distributrice de ses aumônes. Madame de Neuillant, parente de madame d'Aubigné, obtint un ordre de la cour pour enlever Françoise à madame de Villette, et voulut l'instruire dans la religion catholique ; mais toutes ses leçons et celles du curé n'avançaient pas sa conversion : « Vous en savez plus que moi, dit-elle au curé, mais voilà un livre (lui montrant la Bible) qui en sait plus que vous, » et ce livre ne dit point ce que vous dites ; c'est » pour cela que vous ne voulez pas qu'on le » lise. » Madame de Neuillant crut vaincre Françoise en l'humiliant, et la chargea des plus vils détails domestiques de sa maison. Françoise aidait le cocher à panser les chevaux, et gardait les dindons : aussi, plus tard, elle disait : « Je commandais dans la basse-cour, et c'est » par ce gouvernement que mon règne a com- » mencé. » Un jeune paysan aima mademoiselle d'Aubigné, et lui déclara son amour ; elle en instruisit madame de Villette, qui en prévint à son tour madame de Neuillant. Cette dame la mit au couvent des Ursulines de Niort, mais laissa la pension à payer à madame de Villette. Les religieuses de Niort ne persuadèrent qu'avec beaucoup de peine Françoise des vérités de la religion catholique : « J'admettrai tout, di-

» sait-elle, pourvu qu'on ne m'oblige pas à
» croire que ma bonne tante Villette sera dam-
» née. » Cependant une religieuse d'un carac-
tère plus doux et plus insinuant que celui de
ses compagnes parla au cœur de Françoise, et
la convertit. De ce moment, madame de Vil-
lette discontinua de payer sa pension.

Les religieuses de Niort se lassèrent bientôt
de garder Françoise gratuitement, et prièrent
madame d'Aubigné de reprendre sa fille, assez
avancée en âge, ajoutaient-elles, pour être
produite dans le monde.

Madame d'Aubigné s'apprêtait, en 1649, à
retourner en Poitou, lorsque madame de
Neuillant la conduisit, avec Françoise, chez
Scarron, poète burlesque, fils d'un conseiller
au parlement, neveu de l'évêque de Grenoble,
et fort en crédit à la cour. Mademoiselle
d'Aubigné, honteuse de se présenter avec une
robe trop courte, rougit et pleura. Toute l'as-
semblée se sentit émue des grâces et de l'em-
barras de Françoise ; Scarron surtout s'y
montra très-sensible. Madame d'Aubigné re-
tourna dans la maison de ce poète, que fré-
quentait la meilleure compagnie, dans l'espoir
d'y trouver des protecteurs ; mais elle mourut
laissant sa fille dénuée de toute ressource.
Scarron, privé de l'usage de ses membres à la
suite d'une partie de plaisir scandaleuse, pro-

posa à mademoiselle d'Aubigné de l'épouser, ou, si elle préférait le couvent, de lui payer sa dot. Mademoiselle d'Aubigné accepta la main de Scarron. Ce poète, d'une humeur indépendante et gaie, donnait chaque soir des soupers plus amusans que somptueux. Le respect pour les bienséances n'y était pas toujours observé. Madame Scarron le rétablit, et sut, par son esprit, conserver tout l'agrément de la société. Elle racontait avec tant de charmes, que les convives, occupés à l'écouter, ne songeaient pas, la plupart du temps, à satisfaire leur appétit. Un de ses gens lui dit un jour à l'oreille : « Madame, encore une histoire à » ces Messieurs, le rôl nous manque aujourd'hui. »

Scarron mourut en 1660, ne laissant à sa veuve que des dettes. Replongée dans la pauvreté, madame Scarron refusa néanmoins la main du marquis de C^{***}, parce qu'il tenait une conduite déréglée. Fouquet, surintendant des finances, employa en vain les offres les plus brillantes pour la séduire, et lui envoya, par une personne inconnue, un écrin d'assez grand prix. Madame Scarron regarda d'abord ce présent comme un bienfait de la Providence; mais ayant appris, quelques jours après, qu'il venait du surintendant, elle le lui renvoya. Madame de Montchevreuil, touchée des qualités et de

l'infortune de madame Scarron, lui offrit un asile à sa campagne : elle l'accepta, et lui en témoigna sa reconnaissance en travaillant avec ardeur à tous les ouvrages de son sexe qui pouvaient plaire à sa bienfaitrice. Les amis de madame Scarron sollicitèrent inutilement de Louis XIV une pension de 1500 fr., dont son mari avait joui à titre de *malade de la reine*. Elle résolut alors de s'expatrier, et de profiter des offres d'une princesse de Portugal, qui cherchait une femme de mérite pour élever ses enfans. Madame Scarron, avant de partir, se fit présenter à madame de Montespan, et lui dit qu'elle ne voulait pas se reprocher d'avoir quitté la France sans en avoir vu *la merveille*. Madame de Montespan flattée de ce compliment, l'engagea à rester en France, et se chargea de présenter pour elle un placet au roi. *Quoi !* s'écria le roi, à la vue du placet, *encore la veuve de Scarron ; je n'entendrai jamais parler d'autre chose. En vérité, sire*, lui répliqua avec vivacité madame de Montespan, *il y a long-temps que vous ne devriez plus en entendre parler*. Le roi accorda une pension de 2000 francs. Madame Scarron alla remercier madame de Montespan, qui, enchantée de son esprit, la présenta au roi, et désira qu'elle remplît la place de gouvernante du comte de Toulouse et du duc

du Maine. Madame Scarron ne consentit à accepter cette place que d'après l'ordre du roi.

Louis XIV n'aimait pas madame Scarron, mais il l'estimait, et la choisit pour conduire aux eaux de Barrège le duc du Maine, né avec un pied difforme. Dans ce voyage, les lettres que madame Scarron écrivit au roi, et l'attachement que le duc du Maine conçut pour sa gouvernante, détruisirent les préventions de Louis XIV. Un jour qu'il jouait avec cet enfant, satisfait de ses réponses, il lui dit : « Vous êtes bien raisonnable. Il faut bien » que je le sois, répondit le jeune prince, » j'ai une gouvernante qui est la raison même. » Allez, répliqua le roi, « allez lui dire que » vous lui donnez 100,000 francs pour vos » dragées. » Quelque temps après, le roi, jetant les yeux sur l'état des pensions, vit 2000 francs pour madame Scarron. Il les raya, et mit *deux mille écus*. Madame Scarron acheta, en 1674, la terre de Maintenon. Les tendres soins qu'elle eut de ses pupilles inspirèrent de la confiance au roi, et de la confiance il passa à l'amour.

Des querelles altérèrent la bonne intelligence qui régnait entre madame de Maintenon et madame de Montespan. Le roi, fatigué des plaintes de cette dernière, la laissa libre de

chasser la gouvernante. Madame de Montespan ne profita pas de cette permission, croyant ne pouvoir remplacer madame de Maintenon, qui, blessée de la permission accordée par Louis XIV, demanda sa retraite. Offensée par le roi, elle ne se laissa apaiser que par lui.

Madame de Maintenon s'empara bientôt de toute l'âme de Louis XIV. Elle savait lui dire, sans le blesser, des vérités sévères. Le son agréable de sa voix, son ton affectueux, ses mouvements remplis de grâces, et ses regards enchanteurs prêtaient une grande puissance à ses paroles. D'ailleurs, la modération et la tendresse vertueuse que madame de Maintenon montrait au roi, avaient pour ce monarque, fatigué des autres genres de séduction, tout le piquant de la nouveauté. Pour rapprocher madame de Maintenon de sa personne, il la nomma dame d'atour de madame la dauphine, et lui offrit, peu de temps après, la place de dame d'honneur. Madame de Maintenon la refusa dans la crainte d'exciter l'envie.

Louis XIV désirait être amusé et soigné; il voulait une compagne qui sût se plier à son caractère. La reine n'existait plus; le père La Chaise, confesseur du roi, lui proposa de s'unir à madame de Maintenon par un mariage secret; il y consentit, et l'épousa vers la fin de 1685.

Harlay , archevêque de Paris , leur donna la bénédiction nuptiale en présence du père La Chaise et de deux autres témoins. Louis XIV entra dans sa quarante-huitième année , et madame de Maintenon dans sa cinquante et unième. Elle ne reçut pourtant jamais que dans l'intimité les honneurs dus à son élévation ; et son titre , dont elle ne pouvait jouir publiquement , devint pour elle une espèce de servitude qui lui arracha plus de plaintes que l'indigence qu'elle avait autrefois éprouvée. Toujours renfermée dans son appartement , sa société se bornait à deux ou trois dames de son âge. Le roi venait chaque jour chez elle avant son dîner , avant et après son souper ; il y travaillait avec ses ministres. Pendant ce temps madame de Maintenon s'occupait à lire et à broder , prenant soin de paraître indifférente aux affaires du gouvernement , quoiqu'elle les dirigeât en secret avec les ministres. Louis XIV ne la croyait occupée que du soin de lui plaire. Cette gêne qu'elle se voyait obligée de mettre dans toutes ses actions , l'affligeait tellement , qu'elle écrivit un jour au comte d'Aubigné , son frère : « Je n'y puis plus tenir, je voudrais être » morte. Vous avez donc parole , répondit » d'Aubigné, d'épouser Dieu le père ? »

« Que ne puis-je , dit madame de Maintenon , » dans une autre de ses lettres à son frère, vous

» faire voir l'ennui qui dévore les grands , et les
 » peines qu'ils ont à remplir leurs journées !
 » Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse
 » dans une fortune qu'on aurait peine à imagi-
 » ner ? J'ai été jeune et jolie , j'ai goûté des plai-
 » sirs , j'ai été aimée partout. Dans un âge plus
 » avancé , j'ai passé des années dans le commerce
 » de l'esprit , je suis venue à la faveur , et je
 » vous proteste que tous ces états laissent un
 » vide affreux. » « Quel supplice , dit une autre
 » fois madame de Maintenon à madame de Bo-
 » lymbrocke , d'amuser un homme qui n'est plus
 » amusable ! Écrivez - nous des nouvelles , car
 » nous mourons d'ennui. »

Madame de Maintenon ne pouvait parler des
 affaires de l'état sans causer de l'humeur au roi ,
 et quoiqu'il cherchât à l'en dédommager par des
 marques de respect et de tendresse , elle ne se
 consolait pas de ne pouvoir s'en entretenir avec
 lui. Craignant d'attirer sur elle les regards pu-
 blics , madame de Maintenon n'osa jamais pro-
 fiter des bontés du roi en faveur de sa famille :
 elle se contenta , pour elle - même , de la terre
 de Maintenon , et de 48,000 livres de rente.
 Néanmoins elle n'oublia ni ses amis , ni les pau-
 vres , et proposait souvent à Louis XIV , en fa-
 veur de ces derniers , des œuvres de bienfai-
 sance , auxquels il ne consentait pas toujours ,
 objectant que ce serait de nouvelles charges

pour ses peuples. « Cela est vrai, répondit madame de Maintenon ; mais vos guerres, vos bâtimens et vos plaisirs ont réduit à la mendicité tant de personnes, qu'il est juste que, ruinées par vous, elles vivent par vous. »

A la prière de madame de Maintenon, Louis XIV fonda, en 1686, à Saint-Cyr, village situé à une lieue de Versailles, une communauté composée de trente-six religieuses, et de vingt-quatre sœurs converses, pour élever et pour instruire trois cents jeunes demoiselles qui devaient faire preuve d'indigence et de quatre degrés de noblesse du côté paternel. Louis XIV dota cette maison de 40,000 écus de rente, et voulut qu'elle ne reçut de bienfaits que des rois et des reines de France. Pour être admises dans cette maison, il fallait que les demoiselles eussent au moins sept ans, et douze au plus ; elles ne pouvaient y rester que jusqu'à l'âge de vingt ans et trois mois, époque où on leur donnait une dot de mille écus. Madame de Maintenon fit les réglemens de Saint-Cyr avec Godet et Desmarests, évêque de Chartres. Des leçons de religion, de vertu, l'étude de l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la musique, le dessin faisaient la base de l'éducation des demoiselles de Saint-Cyr. Madame de Maintenon surveillait elle-même leurs progrès, et les encou-

rageait par son approbation. Cet établissement servit de modèle à toutes les maisons conventuelles d'éducation publique.

A la mort de Louis XIV, en 1715, madame de Maintenon se retira à Saint-Cyr; elle y instruisait les novices, partageait les soins pénibles des maîtresses de classe, et donnait l'exemple de la vertu, de la patience et de la douceur. Elle assistait régulièrement aux récréations, et se mêlait à tous les jeux. Elle vécut ainsi quatre ans, et mourut le 15 avril 1719.

Quelques instans avant sa mort, le duc de Noailles lui ayant demandé comment elle se trouvait, « Pas trop bien, répondit-elle : adieu » mon cher duc; dans quelques heures d'ici, » je vais apprendre bien des choses. L'église de Saint-Cyr reçut les dépouilles de madame de Maintenon.

Cette femme célèbre laissa un volume de lettres remplies de raison, de grâce et d'élégance.

Plus ambitieuse qu'aimante, madame de Maintenon eut plus de finesse et d'esprit que d'âme, plus d'amour pour la considération que donne la vertu que pour la vertu elle-même, plus de dévotion que de piété, plus de retenue que de sagesse. Adroite et souple, modérée par calcul, elle subjuguait Louis XIV plutôt qu'elle n'en fut aimée, et n'entreprit de

l'arracher aux plaisirs que pour le gouverner. Elle le captiva par des complaisances assidues, par l'apparence d'un entier dévouement, et surtout par les scrupules qu'elle sut éveiller en lui. Ces scrupules, et l'empire que madame de Maintenon exerça sur Louis XIV, au nom de la religion, ont amené la révocation de l'édit de Nantes, qui, semblable en ses effets à l'édit d'exil rendu par Philippe III contre les Maures, rejeta de la France tout un peuple industrieux, la couvrit de deuil, et flétrit la gloire du beau siècle de Louis-le-Grand. Madame de Maintenon aima moins Louis, que le roi; elle ne lui pardonna jamais de ne lui avoir pas accordé le titre de reine. Son ingratitude envers madame de Montespan, qui la tira de la misère, son intolérance envers les réformés, dont sa jeunesse avait suivi et chéri le culte, en dévoilant son caractère, nuisent au souvenir respectable que ses libéralités pour les pauvres et ses établissemens de bienfaisance auraient assuré à sa mémoire (1).

(1) La Beaumelle, Histoire du siècle de Louis XIV, Mémoires du temps.

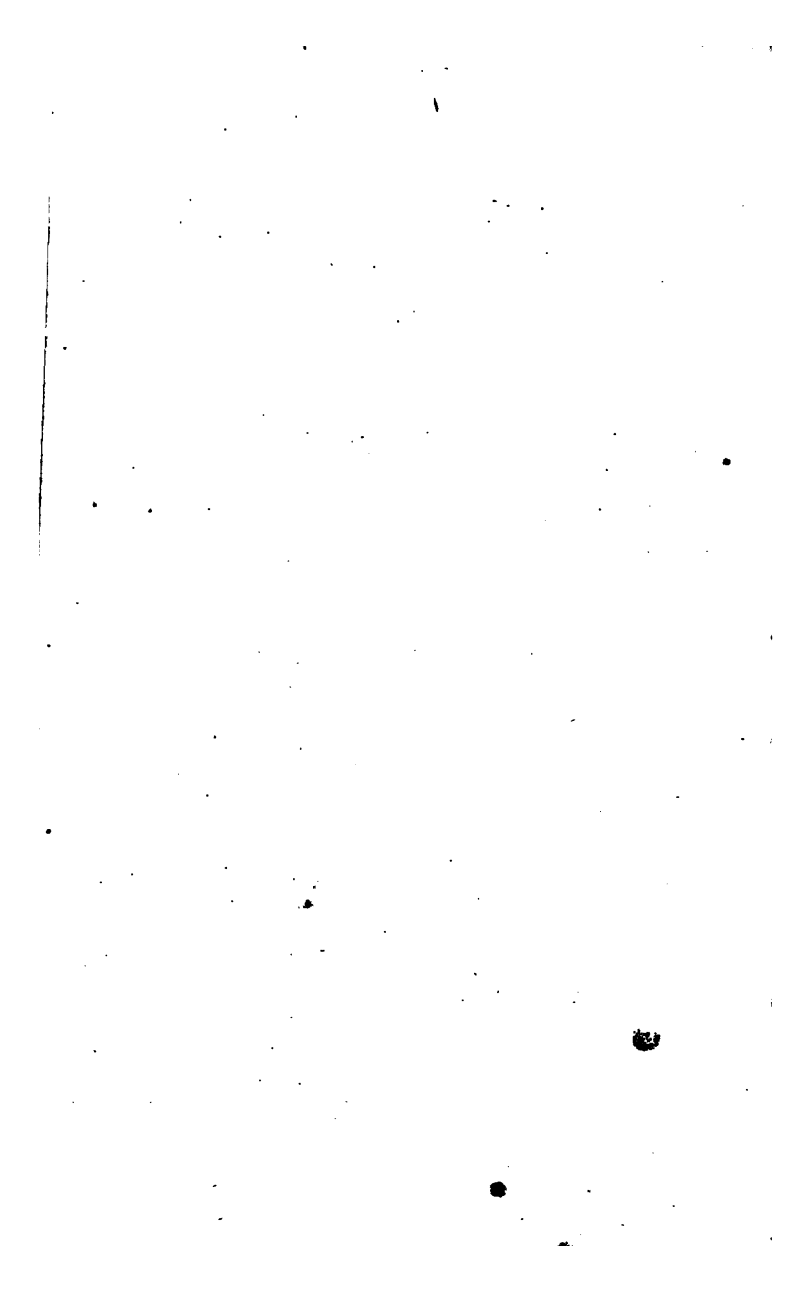
M^{ME}. DACIER.

(Après Jésus-Christ, 1720.)

AUCUN homme n'a rendu plus de services à la littérature française qu^e madame Dacier, qui osa la première former la noble et difficile entreprise de transporter dans notre langue les beautés du prince des poètes. Nous lui devons les premières traductions de l'Iliade et de l'Odyssée, d'Anacréon, des œuvres de Sapho, de celles d'Aristophanes, de Plaute, de Térence, et de Callimaque.

Anne Lefèvre Dacier, née à Saumur en 1651, était fille de Marie Olivier et de Tayneguy Lefèvre, savant professeur de belles-lettres. Lefèvre s'appliquait avec soin à former l'éducation de son fils, et s'occupait peu de celle de sa fille. Un jour qu'il adressait, en présence de sa sœur, au jeune Lefèvre, une question qui l'embarrassait, mademoiselle Lefèvre, alors âgée de onze ans, dicta tout bas à son frère la réponse qu'il devait faire. Le professeur, aussi flatté que surpris de l'intelligence de sa fille, résolut de développer les dispositions qu'elle montrait pour les sciences. Il lui fit d'abord





étudier le latin; ses progrès y furent rapides; elle passa ensuite à l'étude du grec. Elle y travailla jour et nuit pendant huit ans, et parvint à connaître parfaitement le génie d'Anacréon, de Callimaque, d'Homère, de Sophocle et d'Euripide. L'étude de la langue italienne la délassait agréablement de la pénible étude du grec.

Un des élèves de Lefèvre, nommé Dacier, et natif de Castres, dans le Haut Languedoc, mérita l'estime du célèbre professeur, et la tendresse de sa fille. Le jeune Dacier et mademoiselle Lefèvre suivaient tous deux la religion réformée. Leur naissance, leur fortune et leurs goûts étaient les mêmes. Lefèvre consentit à leur union. Charles-Louis, électeur palatin, appela Lefèvre à Heidelberg, en 1673, pour y présider l'université. Sa fille se préparait à l'accompagner dans ce voyage, quand une maladie violente termina la carrière de Lefèvre.

Madame Dacier vint alors se fixer à Paris; elle y publia une traduction des poésies de Callimaque, et la dédia à M. Huet, évêque d'Avranches, sous-précepteur du dauphin. A la sollicitation du duc de Montausier, gouverneur du même prince, madame Dacier traduisit Eutrope et Florus. Sa renommée s'étendit bientôt dans toute l'Europe. Christine, reine de Suède, entra en correspondance avec madame Dacier, et la pressa d'embrasser la religion catholique

et de venir briller à sa cour. L'ambition des grandeurs et des richesses ne put l'emporter sur ses principes et sur son amour pour sa patrie. Madame Dacier resta en France; elle enrichit successivement la littérature de la traduction de plusieurs poètes latins, et d'une traduction d'Anacréon. Le sévère Boileau donna à ce dernier ouvrage les éloges les plus flatteurs. En 1684, madame Dacier fut reçue à l'académie des Ricovrati de Padoue; elle se rendit ensuite à Castres avec son mari, où tous les deux, convaincus des vérités de la religion catholique, abjurèrent la religion réformée. De retour à Paris, les deux savans époux eurent l'honneur d'être présentés au roi. M. de Harlay, premier président du parlement de Paris, leur prêta sa maison de campagne à Ménil-Montant. Il allait deux fois par semaine y jouir avec eux des charmes de l'amitié et des plaisirs attachés aux lettres. Dans ce paisible et délicieux séjour, madame Dacier fit une excellente traduction de Térence, et traduisit avec son mari les réflexions de l'empereur Marc-Aurèle. Cet ouvrage parut en 1691, sous les auspices de M. de Montausier.

Tandis que madame Dacier ornait son front de la palme brillante des lettres, son cœur eut à supporter les plus terribles chagrins; elle vit mourir son fils, âgé de dix ans, et qui déjà lui faisait concevoir les plus flatteuses espérances.

Mère encore de deux filles, elle perdit l'une à l'âge de dix-huit ans, et l'autre entra religieuse à l'abbaye de Longchamp. Ses malheurs ne la détachèrent pas de l'étude. Sans l'en consoler, Homère les adoucit, et sa tendresse maternelle éleva un monument à sa fille dans la préface de l'Iliade, traduction qu'elle publia en 1711, et à laquelle succéda celle de l'Odyssée.

Madame Dacier réunissait les vertus de l'âme aux qualités de l'esprit. Elle montra constamment un courage admirable, une fermeté à toute épreuve, une bonté inaltérable, une ardente charité. Sa modestie égalait ses talens; elle se plaisait à cacher sa supériorité aux autres femmes; elle aimait à mériter les éloges; mais elle n'aimait point à en recevoir.

L'usage des savans du Nord est de visiter dans leurs voyages toutes les personnes d'un talent distingué, et de les prier d'inscrire leur nom, accompagné d'une sentence, sur un livre appelé *album*. Un Allemand pria madame Dacier d'inscrire son nom sur un *album* où se trouvaient déjà les noms des hommes les plus célèbres de l'Europe. Madame Dacier refusa d'abord de le satisfaire, et, ne pouvant plus résister à ses instances, écrivit à côté de son nom un vers de Sophocle, qui présente ce sens :

Le silence est l'ornement des femmes.

Madame Dacier ne voulut jamais s'engager dans les querelles de religion, et, pressée de le faire, répondit « que ce n'était nullement aux » femmes de se mêler de si grandes affaires; » qu'elles devaient se contenter de gémir et de » prier Dieu qu'il éclairât ceux qui devaient » apaiser ces troubles par leurs décisions. » Elle ne voulut pas non plus traduire, ainsi qu'on l'en priait, quelques livres de l'Écriture Sainte, et dit « qu'une femme devait lire l'Écriture » et la bien méditer, régler sur elle tous ses » devoirs, et garder le silence que saint Paul » lui impose, »

Madame Dacier, objet de l'estime des plus grands littérateurs de son siècle, soutint avec trop d'aigreur contre La Motte, la supériorité des écrivains anciens sur les écrivains modernes; mais la cause qu'elle défendit prouve son goût et la solidité de son esprit. Son enthousiasme a toujours été partagé par nos plus grands écrivains.

Une paralysie qui la fit souffrir pendant trois mois suspendit ses travaux et la conduisit dans la tombe, le 17 août 1720, à l'âge de soixante-huit ans. Elle exigea à ses derniers momens qu'on lui promît de ne pas tendre l'église de noir lors de ses funérailles, disant que « le jour » où l'âme d'un fidèle allait recevoir la palme » éternelle des mains du divin Créateur, devait

» être pour l'église un jour de triomphe, et non
» un jour de deuil. » On déposa son corps à Saint-
Germain-l'Auxerrois (1).

(1) Annales littéraires.

OLYMPE DE SÉGUR.

(Après Jésus-Christ, environ 1721.)

L'HISTOIRE n'a conservé sur Olympe de Ségur que peu de détails ; le trait qui l'honore n'en a pas moins d'éclat. Pour avoir imité Jeanne Guello, et milady Nithisdale, l'action d'Olympe n'en est pas moins digne d'admiration et de gloire. Les contemporains n'osent souvent rendre assez de justice à ces nobles exemples de dévouement et de courage, qui peuvent blesser l'inflexibilité des lois, mais dont l'âme est toujours vivement émue.

A l'époque des troubles parlementaires, le marquis de Belcier, fils du premier président de Bordeaux, avait été renfermé au Château-Trompette. Il gémissait depuis long-temps dans la captivité, quand son épouse résolut de le délivrer. Olympe de Ségur, remarquable par ses vertus plus encore que par sa naissance, joignait à un esprit ingénieux et solide cette fermeté et ce sang-froid nécessaires à l'exécution d'une tentative difficile.

Olympe ayant la permission de voir son

époux, chercha avec lui les moyens de le dérober à la surveillance de ses gardes. Sans crainte des périls que son dévouement pourrait lui faire courir, et animée de cette noble audace que donne la vertu, elle lui offrit de prendre sa place et de s'évader sous ses vêtemens. Le marquis hésite de livrer son épouse aux persécutions de ses ennemis ; il aime mieux braver les dangers, et peut-être porter sa tête sur l'échafaud, que de laisser Olympe exposée à devenir victime de son héroïsme.

Par ses prières et par ses larmes, et surtout au nom de leurs enfans, Olympe parvint à fléchir son époux ; elle se dépouille du surplus des vêtemens que sa prévoyance lui avait fait apporter ; le marquis s'en couvre, et, la tête enfoncée dans une large coiffure, cachant son visage avec son mouchoir, comme pour essuyer ses pleurs, il traverse la haie de ses géôliers, et s'esquive heureusement du château.

Les géôliers, qui croyaient tenir encore leur prisonnier, n'entrèrent qu'à l'heure du repas dans la chambre de Belcier. Mais Olympe, modèle des épouses, n'est pas encore parfaitement tranquille sur les suites de l'évasion de son mari ; elle craint que les gardes, avertis trop tôt, n'aient encore le temps d'atteindre le fugitif. Oubliant sa faiblesse, et

dirigée par un courage sublime, elle se précipite sur le geôlier, qui courait appeler du secours, s'attache à lui, emploie toutes ses forces à le retenir, et ne le laisse sortir qu'au moment où le bruit même de cette lutte eut attiré les gens de la prison.

Son dévouement a sauvé son époux : elle accepte avec transport le châtiment qui la menace. Les juges n'osèrent condamner son action. Après être restée pendant quelque temps en otage, Olympe sortit de prison, léguant à la postérité un exemple digne d'être apprécié par son sexe (1).

(1) Mémoires particuliers du temps.

MARIE LEZINSKA,

FEMME DE LOUIS XV.

(Après Jésus-Christ, 1725.)

LA fortune signala l'enfance de Marie Lezinska, fille de Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, par l'élévation de ce prince au trône de Pologne, et par le revers subit qui força ce prince à quitter sa capitale, six semaines après son élection. Dans le désordre d'une fuite précipitée, Marie se vit abandonnée par sa nourrice, et Stanislas, son père, retrouva dans une auge d'écurie l'enfant à qui le ciel réservait la couronne de France. Les armes de Charles XII, une seconde fois victorieuses d'Auguste, compétiteur de Stanislas au trône de Pologne, ramenèrent ce prince à Varsovie, où il fut sacré, ainsi que sa femme, Charlotte Opalinska, le 4 octobre 1705. Quelques années après, le héros suédois ayant été vaincu à Pultawa, et forcé de se réfugier en Turquie, Stanislas, resté sans appui, sans argent et sans parti dans la Pologne, se jeta dans la Poméranie suédoise pour défendre les états de son illustre et gé-

néreux protecteur. Stanislas voyant que la Suède, où l'absence de Charles avait jeté la confusion, ne pourrait résister aux forces réunies des Russes, des Danois et des Saxons, résolut de sacrifier ses propres intérêts pour assurer le retour de Charles dans ses états, et voulut être le négociateur d'une paix dont les préliminaires rendaient son abdication indispensable. Dans ce dessein, Stanislas quitte secrètement l'armée qu'il commande en Poméranie; il part sous un nom supposé, et parvient, à travers toutes sortes de périls, aux frontières de la Turquie, pour aller rejoindre Charles XII, et pour l'engager à plier son caractère altier à un accommodement; mais il est reconnu et arrêté. Charles venait aussi d'être fait prisonnier. Ces deux rois furent sur le point de se voir relégués dans une île de la Grèce; toutefois le grand seigneur consentit, quelques mois après, à leur rendre la liberté. Stanislas, dont les biens avaient été confisqués en Pologne, se retira dans le duché de Deux-Ponts. Charles XII lui assigna les revenus de ce duché, évalués à soixante-dix mille écus. Les ennemis de Stanislas formèrent le projet de l'enlever de son palais, et de l'amener prisonnier à Dresde; leur entreprise ayant été découverte, échoua. Plusieurs des coupables furent arrêtés; mais Stanislas ne voulut point les faire punir, et se

contenta de leur adresser quelques reproches remplis de bonté. A peine Stanislas venait-il d'échapper à ce danger, que la mort de Charles XII le laissa sans ressources; il quitta le duché de Deux-Ponts et se retira à Weissembourg en Alsace. L'envoyé du roi Auguste s'en plaignit au régent de France. « Monsieur, lui répondit ce prince, mandez au roi votre maître » que la France a toujours été l'asile des rois » malheureux. »

Soutenu dans ses malheurs par la philosophie, et surtout par la religion, Stanislas, résigné à son sort, n'éprouvait d'inquiétudes que sur le sort de sa fille, compagne de ses revers dès le berceau, et dont la présence et les soins adoucissaient ses chagrins. L'infortune et l'amour filial avaient développé dans le cœur de Marie toutes les vertus de son sexe. La grâce et la jeunesse lui tenaient lieu de beauté; sa taille, d'ailleurs, était noble, élégante : elle possédait plus de jugement que d'esprit et d'instruction; les événemens extraordinaires de sa vie lui avaient donné une grande timidité; pieuse, mais tolérante, l'indulgente Marie savait se prêter aux plaisirs de la société.

Stanislas, en perdant tout espoir de remonter sur le trône de Pologne, comptait néanmoins recouvrer les biens considérables qu'il possédait dans ce royaume, retrouver les moyens

de doter richement sa fille, et de lui choisir un époux qui pût faire son bonheur. Il s'était aperçu que Marie n'était point insensible au mérite du comte, depuis maréchal d'Estrées, jeune colonel, beau, bien fait, et digne de plaire; il proposa à cet officier la main de sa fille, dans le cas où il obtiendrait un duché pairie. D'Estrées nourrissait en silence, pour Marie Lezinska, une passion tendre, respectueuse, et sollicita du régent un titre qui devait le mettre au comble de ses vœux. Le régent, n'aimant pas la famille du jeune colonel, lui témoigna combien il était surpris de ce qu'il osait aspirer à la main de la fille d'un souverain; il lui défendit de songer à cette alliance. Le régent engagea le duc de Bourbon, veuf depuis peu, à demander cette princesse en mariage; M. le duc n'en parut point éloigné, mais il voulut attendre l'issue des affaires de Stanislas.

M. le duc, devenu premier ministre par la mort du régent, sentit la nécessité de marier promptement le roi, afin qu'il pût combler les vœux de la France en lui donnant un dauphin. L'infante d'Espagne, alors en France, était destinée à Louis; mais, comme elle n'avait encore que six ans, on la renvoya. M. le duc restait indécis sur la femme qu'il donnerait au roi; la marquise de Prie, qui exerçait sur ce ministre

une grande influence, lui fit entendre que le moyen de conserver son crédit, serait de choisir une princesse qui, lui devant sa fortune, ne mettrait point de bornes à sa reconnaissance, et que Marie Lezinska, fille d'un roi détrôné, lui offrait cet avantage. Les réflexions de la marquise déterminèrent M. le duc à proposer cette alliance au conseil, qui l'approuva, et le roi y consentit. Lorsqu'une lettre de M. le duc annonça cette nouvelle à Stanislas, il se rendit, enivré de joie, auprès de sa femme et de sa fille, en disant : « Ah, ma fille! tom-
 » bons à genoux ; et remercions Dieu ! Mon
 » père, s'écrie Marie, seriez-vous rappelé au
 » trône de Pologne ? Le ciel, reprit Stanislas,
 » nous est bien plus favorable, ma fille, vous
 » êtes reine de France.

Marie, craignant toujours que son mariage ne s'accomplît pas, disait, quand on lui vantait la figure, l'esprit et les qualités du jeune roi : *Ah ! vous redoublez mes alarmes.*

Le duc d'Antin et le marquis de Beauveau confirmèrent cette heureuse nouvelle en venant faire au nom du roi la demande de la main de Marie.

Le duc d'Orléans épousa cette princesse au nom de Louis XV ; la cérémonie eut lieu à Strasbourg ; le mariage fut célébré à Fontainebleau le 5 septembre 1725, par le cardinal de Rohan.

Modeste au sein des grandeurs, la reine passait sa vie à soulager les pauvres, à remplir les devoirs d'une piété fervente, et à témoigner son attachement à son époux. Le roi répondit long-temps à la tendresse de sa femme avec une telle constance, que lorsqu'on lui faisait remarquer les charmes de quelques femmes de la cour, il répondait froidement : « Je trouve la reine encore plus belle. » Pendant le cours de l'union paisible de leurs cœurs, la reine donna naissance à deux princes et à huit princesses ; mais des courtisans corrompus, fondant l'espoir de leur fortune et de leur crédit sur les erreurs de Louis, l'entraînèrent à des excès indignes de son rang. La reine, guidée alors par sa piété plus que par sa tendresse, employa les momens qu'elle passait avec le roi, à lui faire des exhortations qui le fatiguèrent ; bientôt une froideur mutuelle succéda à la plus douce intimité ; Louis forma des liaisons condamnables, et la reine alla gémir aux pieds des autels, et y puiser la force et la patience nécessaires pour supporter ses peines.

La mort d'Auguste II ayant rendu vacant le trône de Pologne, le père de Marie y fut rappelé par les vœux presque unanimes de la nation. Mais toujours élu souverain sans pouvoir rester en possession de ses états, Stanislas vit encore le sceptre échapper à ses mains. Il abdiqua la

couronne, conserva le titre de roi, et reçut en dédommagement du trône les duchés de Bar et de Lorraine, avec réversion, après sa mort, à la France; cette acquisition importante devint la dot de Marie Lezinska, que Louis XV avait épousée dans l'indigence. Le roi tomba dangereusement malade à Metz; la reine alla l'y rejoindre; ses soins, ses empressemens, ses caresses firent une vive impression sur le roi; pénétré de reconnaissance, il jura à Marie qu'elle seule aurait à l'avenir toute sa tendresse. Mais il se livra, peu de temps après, à de nouveaux égaremens.

La reine qui ne goûta jamais sur le trône que le seul plaisir de soulager l'infortune, vit encore accroître les chagrins qui flétrirent son existence. Elle perdit son père étouffé par le feu, qui prit à ses vêtemens; les secours tardifs qu'il reçut ne purent l'arracher à la mort. Marie fut bientôt atteinte d'une maladie de langueur qui, après quelques mois de souffrances, la conduisit au tombeau, le 5 juin 1768 (1).

(1) Voltaire, Lacretelle, John-Peter Lyton.

**ANNE-MARIE
DE LA TRÉMOUILLE,****PRINCESSE DES URSINS.****(Après Jésus-Christ, 1722.)**

UNE guerre longue et cruelle avait ensanglanté l'Europe : les peuples , accablés par les impôts et par la misère , soupiraient après la tranquillité , lorsqu'une paix générale signée à Riswick , en 1697 , rendit l'espoir à tant d'états désolés. Toutefois le calme dura peu. Charles II , roi d'Espagne , en proie à plusieurs maladies incurables , mourut dans sa trente-sixième année sans laisser d'héritier direct de la couronne. On prévoyait dès long-temps sa fin , et son immense héritage excitait la cupidité de toutes les puissances ; chacune voulait en avoir une portion. Le trône d'Espagne était d'avance l'objet des intrigues secrètes de Louis XIV et de l'empereur Léopold. Ces princes , tous deux petits-fils de Philippe III , et parens du roi d'Espagne au même degré , avaient épousé des filles de Philippe IV. Les droits du sang paraissaient en faveur de la maison de Bourbon , mais

Louis XIV avait authentiquement renoncé au trône d'Espagne lors de son mariage avec l'infante. Cette renonciation servait les prétentions de la maison de l'empereur. Louis craignait en outre l'union constante des deux branches autrichiennes, leur jalousie contre les Bourbons, l'aversion que les Espagnols portaient à cette époque aux Français, et l'influence que le cardinal de Vienne exerçait sur le conseil de Madrid. Néanmoins, ces obstacles, difficiles à vaincre, n'arrêtèrent pas Louis dans le projet de faire passer la couronne d'Espagne dans sa famille. Il envoya à Madrid le marquis d'Harcourt, homme spirituel, éloquent et poli. Les présens magnifiques qu'il répandit avec profusion, et ses qualités aimables lui formèrent un parti nombreux à la cour d'Espagne. Il s'insinua dans l'esprit du roi par le charme et par la vivacité de sa conversation. Dans ses fréquens entretiens avec Charles : il louait avec adresse les enfans du dauphin, et parvint à inspirer au roi une tendre affection pour eux. La reine s'aperçut avec dépit de l'influence que le marquis d'Harcourt exerçait sur son époux ; cette princesse, belle-sœur de Léopold, fit promettre à Charles qu'il n'aurait jamais d'autre héritier qu'un prince de la maison d'Autriche.

Cependant le roi d'Angleterre qui redoutait également de voir la monarchie espagnole réu-

nie à la maison d'Autriche ou à celle de France, proposa aux cours de Vienne et de Versailles un traité, au moyen duquel on disposait prématurément des états de Charles. Par ce traité, l'Espagne et les principales colonies du Nouveau Monde devaient être le partage du jeune prince électoral de Bavière, petit-fils de Philippe IV, par sa mère, fille de Léopold. Le dauphin, fils de Louis XIV, devait posséder Naples, la Sicile, et la province de Guipuscoa; on ne laissait à la maison d'Autriche que le Milanèze. Toutes les puissances, à l'exception de l'empereur, adhérèrent à cette convention. Elle était à peine signée, que la cour de Madrid en eut connaissance. Charles, indigné de ce qu'on disposait de la monarchie espagnole tandis qu'il vivait encore, et jaloux de prévenir son démembrement, déclara le prince électoral de Bavière unique héritier de ses états. Mais ce jeune prince étant mort peu de temps après, de nouvelles intrigues se formèrent, et donnèrent lieu à un second traité plus favorable à la maison d'Autriche. Néanmoins Léopold refusa d'y intervenir dans la secrète espérance de recueillir la succession entière. Charles II écrivit alors à l'empereur, qu'il choisirait l'archiduc Charles, son second fils, pour son successeur. Le roi de France, instruit de cette promesse, assembla une armée vers les

ANNE DE LA TRÉMOUILLE. XVIII^e. SIÈC^e. 233
frontières d'Espagne, et le marquis d'Harcourt
fut chargé de la commander.

Le cardinal Porto Carrero , archevêque de Tolède , gagné par la cour de France , et peut-être aussi effrayé de l'orage qu'il voyait près de fondre sur l'Espagne , représenta au roi que le seul moyen de prévenir le démembrement était d'adopter un petit-fils de Louis XIV ; que ce n'était point anéantir les renonciations de la mère et de la femme de Louis , puisqu'elles n'étaient faites que pour empêcher les couronnes de France et d'Espagne de se trouver réunies sur une même tête , et que , pour tranquilliser l'Europe , il suffisait de nommer le duc d'Anjou pour son successeur au lieu du dauphin. Toutefois Charles , éprouvant encore des scrupules , consulta le pape , Innocent XII , qui lui répondit « que les lois d'Espagne et le bien de » la chrétienté exigeaient que Charles donnât » la préférence à la maison de Bourbon. » La réponse du pape et les conseils du cardinal , Porto-Carrero , qui ne quittait pas le monarque , fixèrent enfin son irrésolution. Charles donna par testament tous ses états au duc d'Anjou. Par le même acte il nomma le cardinal Porto-Carrero régent ; environ un mois après Charles expira.

Le duc d'Anjou , proclamé roi , sous le nom de Philippe V , fut accueilli en Espagne au

bruit des acclamations générales. Louis XIV lui choisit pour épouse, Marie-Louise Gabrielle, fille du duc de Savoie, et sœur de la duchesse de Bourgogne.

Madame de Maintenon gouvernait alors Louis-le-Grand et la France. Cette femme, d'une ambition sans bornes, projeta d'étendre sa domination jusque sur l'Espagne. Dans ce dessein, elle résolut de placer auprès de la nouvelle reine, en qualité de camerara-mayor, dame d'honneur, une Française, qui, en servant ses propres intérêts, pût servir ceux de son pays. Madame des Ursins, veuve d'un grand d'Espagne, connaissait les usages de ce royaume. Le séjour qu'elle avait fait à Rome, centre de la politique, l'avait initiée dans les secrètes intrigues de la cour; madame de Maintenon la jugea propre à seconder ses vues. Elle ne se trompa point, madame des Ursins contribua beaucoup, par son génie et par son mâle courage, à maintenir sur le trône d'Espagne le petit-fils de Louis XIV.

Anne-Marie de la Trémouille, princesse des Ursins, issue d'une maison ancienne, naquit en 1642. Son père, après s'être distingué dans la guerre de la fronde, obtint pour prix de son zèle le brevet de duc, sous le titre de la *Trémouille*, *duc de Noirmoutiers*.

Mademoiselle de la Trémouille épousa en

premières noces Adrien-Blaise de Talleyrand , prince de Chalais. Ce seigneur , contraint à la suite d'un duel de quitter la France , se réfugia d'abord en Espagne , où sa femme l'accompagna. Plus tard ils résolurent d'aller se fixer en Italie ; madame de Chalais se rendit la première à Rome : elle s'y occupait à meubler un hôtel pour son mari , quand elle reçut la triste nouvelle qu'il venait de mourir subitement.

Madame de Chalais , veuve , jeune , belle , parée en outre d'un grand nom , remarquable par son esprit et par ses grâces , se vit entourée d'hommages , et contracta une troisième union en 1675 , avec Flavio des Ursins , duc de Bracciano , un des plus riches seigneurs de l'Italie , et grand d'Espagne. La cour de France donna son agrément à cette union , en faveur de laquelle le duc de Bracciano reçut peu après le cordon des ordres du roi.

Le palais du duc devint le rendez-vous de la meilleure compagnie de Rome. Au milieu de ce cercle nombreux et brillant , *madame de Bracciano fixait l'attention générale , et le mari était compté pour peu de chose : aussi ce ménage ne fut plus toujours concordant , quoique sans brouilleries ouvertes , et les époux firent quelquefois bien aises de se séparer* (1).

(1) Mémoires de Saint-Simon.

Dans ces circonstances, madame des Ursins fit deux voyages à Paris, et forma une liaison assez intime avec madame de Maintenon, qui reconnut qu'elle avait beaucoup d'ambition et d'énergie. La mauvaise santé de son mari conduisit madame des Ursins à Rome, elle lui prodigua les plus tendres soins et regagna son affection; il expira dans ses bras au mois d'avril 1698, et l'institua par testament sa légataire universelle. Ce legs la mit en possession d'un riche mobilier, et d'une grande quantité d'argenterie, de bijoux et de pierreries précieuses. Mais son époux laissait des dettes considérables, et le duché de Bracciano fut vendu pour les acquitter. Le neveu du pape Innocent XI le paya deux millions, sous la condition que la veuve renoncerait à en porter le titre : de ce moment elle prit le nom de princesse des Ursins.

Elle jouissait depuis trois ans des agrémens que lui méritaient son rang et son mérite quand la fortune l'appela à présider aux destinées de la nation espagnole.

Toutefois, la princesse des Ursins, retenue par les délices de Rome, ou cachant peut-être son ambition sous le voile de la modestie, refusa la place honorable qu'on lui offrait auprès de la reine d'Espagne; mais un ordre de Louis XIV conçu dans les termes les plus

flatteurs, la décida à l'accepter. Elle partit pour se rendre au devant de Louise de Savoie qu'elle rejoignit à Nice. Madame des Ursins inspira dès le premier moment à la reine un attachement qui ne s'affaiblit jamais. La faveur soudaine qu'elle obtint est justifiée par le portrait que le duc de Saint-Simon nous en a laissé : « C'était, dit-il, une femme plu-
 » tôt grande que petite, brune, avec des yeux
 » bleus qui disaient sans cesse tout ce qui
 » leur plaisait, avec une taille parfaite, une
 » belle gorge et un visage qui, sans beauté,
 » était charmant; l'air extrêmement noble,
 » quelque chose de majestueux en tout son
 » maintien, et des grâces si naturelles et si
 » continuelles en tout, jusque dans les choses
 » les plus petites et les plus indifférentes que
 » je n'ai jamais vu personne en approcher,
 » soit dans le corps, soit dans l'esprit dont
 » elle avait infiniment, et de toutes sortes;
 » flatteuse, caressante, insinuante, mesurée,
 » voulant plaire pour plaire, et avec des
 » charmes dont il n'était pas possible de se
 » défendre quand elle voulait gagner et sé-
 » duire; avec cela un air qui, avec de la
 » grandeur, attirait au lieu d'effaroucher, une
 » conversation délicieuse, intarissable et d'ail-
 » leurs fort amusante, parce qu'elle avait vu
 » et connu des pays et des personnes; une voix

» et un parler extrêmement agréables, avec
 » un grand choix des meilleures compagnies,
 » un grand usage de les tenir et même une
 » cour; une grande politesse, mais avec une
 » grande distinction; d'ailleurs la personne
 » du monde la plus propre à l'intrigue, et
 » qui avait passé sa vie à Rome; beaucoup
 » d'ambition, mais de ces ambitions vastes,
 » beaucoup au-dessus de son sexe et de l'am-
 » bition ordinaire des hommes, et un désir
 » pareil d'être et de gouverner. C'était encore
 » la personne du monde qui avait le plus de
 » finesse dans l'esprit, sans que cela parût
 » jamais, et de combinaisons dans la tête,
 » et qui avait le plus de talent pour connaître
 » son monde et savoir par où le prendre et
 » le mener.

» L'entêtement de sa personne fut et elle la
 » faiblesse dominante et surnageante en tout,
 » jusque dans sa dernière vieillesse, par con-
 » séquent des parures qui ne lui allèrent
 » plus, et, que d'âge en âge, elle poussa
 » toujours fort au delà du sien; dans le fond
 » haute, fière, allant à ses fins sans trop
 » s'embarrasser des moyens; mais sous une
 » écorce honnête, naturellement assez bonne,
 » et obligeante en général, mais qui ne vou-
 » lait rien à demi, et qui exigeait que ses
 » amis fussent à elle sans réserve; aussi était

» elle ardente et excellente amie, et d'une
 » amitié que les temps et les absences n'af-
 » faiblissent pas; et conséquemment impla-
 » cable ennemie. Enfin un ton unique dans
 » sa grâce, son art et sa justesse, et une élo-
 » quence simple et naturelle en tout ce qu'elle
 » disait, qui gagnait au lieu de rebuter par
 » son arrangement, tellement qu'elle disait
 » tout ce qu'elle voulait dire, et jamais un
 » mot ni signe le plus léger de ce qu'elle ne
 » voulait pas. Fort secrète pour elle et fort
 » sûre pour ses amis, avec une agréable gaieté
 » qui n'avait rien que de convenable; une
 » extrême décence en tout l'extérieur jusque
 » dans les intérieurs même qui en comportent
 » le moins, avec une égalité d'humeur qui,
 » en tout temps et en toute affaire, la lais-
 » sait toujours maîtresse d'elle-même (1). »

Après un court trajet sur mer, la princesse de Savoie traversa les pays méridionaux de la France, et s'arrêta à Figuiéras, ville de la Catalogne où son époux l'attendait.

La reine entraît à peine dans sa quatorzième année. Elle était douce, aimable, affable; elle avait une figure agréable, qu'embellissaient encore les grâces les plus touchantes. Philippe

(1) Mémoires de Saint-Simon, t. II, pag. 180 et suiv.

éprouva bientôt pour elle un amour passionné. Madame des Ursins vit dans cet amour un moyen de succès pour son ambition ; résolue à gouverner le monarque par sa jeune épouse , elle s'appliqua de plus en plus à lui plaire et à gagner entièrement sa confiance. Elle ne négligeait rien pour la distraire par sa gaieté , par ses complaisances , et par ses soins délicats , de l'ennui attaché à l'étiquette rigide du palais. La jeune reine se voyait environnée de femmes vieilles et tristes dont la conversation était monotone , et qui auraient cru compromettre la dignité de leur rang , si elles se fussent permis le plus léger sourire.

La conduite habile de la princesse des Ursins lui acquit un ascendant si absolu sur le roi et sur la reine , qu'elle ôta peu à peu toute influence aux principaux ministres. Le roi ne les chargea plus que de l'exécution des arrêtés pris dans un conseil particulier dont madame des Ursins était l'âme , et dans lequel on disposait des évêchés , des commandemens , et des places les plus importantes.

Cependant l'empereur Léopold n'ayant point reconnu la validité du testament de Charles VII^e , persévérait dans le dessein de soutenir les prétentions de l'archiduc son fils à la couronne d'Espagne. Il avait conservé des partisans dans plusieurs provinces de cette monar-

chie, et soufflait la révolte en Italie. Naples se souleva. Philippe V s'y rendit, et confia la régence à la reine. Pendant l'absence de son mari, Louise se conduisit par les conseils sages et fermes de la princesse des Ursins, et le royaume fut bien gouverné. Tandis que Philippe s'assurait du royaume de Naples, une ligue formidable, unie par un traité connu sous le nom de la *grande alliance*, menaçait de tous côtés l'Espagne. Ces alliés opérèrent une descente en Andalousie. La reine, qui avait puisé dans l'âme de madame des Ursins une énergie au-dessus de son âge et de son sexe, voulut, à la première nouvelle de cette invasion, vendre ses bijoux, ses pierreries, et courir elle-même au secours de cette province. Son exemple enflamma le zèle des grands de son parti, les décida à tenter les plus généreux efforts en faveur de l'Andalousie, et ils contraignirent les ennemis à se retirer.

Philippe signala sa valeur en Italie, et revint à Madrid, où la situation des affaires réclamait sa présence.

Le crédit de la princesse des Ursins s'accroissait chaque jour : elle devint l'objet de la jalousie et des intrigues des grands, qui se plaignaient de son faste et de son orgueil. Elle s'attira en outre la disgrâce du roi de France, par son opposition au cardinal d'Estrées que ce roi

avait envoyé à Madrid pour prendre part aux délibérations secrètes du conseil. Louis XIV croyant avoir des droits sur madame des Ursins, parce qu'elle était française, lui envoya l'ordre de se retirer à Rome. Elle se prépara à obéir, mais avec lenteur, dans l'espoir qu'il arriverait un contre-ordre. Son attente fut trompée, elle obtint seulement la permission de rester à Toulouse dans une espèce d'exil. Son départ affligea tant la reine, qu'elle en tomba malade. Madame des Ursins, comptant sur le crédit et sur l'amitié de madame de Maintenon, essaya de se justifier auprès d'elle; de leur côté, le roi et la reine d'Espagne sollicitaient vivement auprès de la cour de Versailles le retour de la favorite. « Je crois, écrivit la reine à madame de » Maintenon, que vous ne doutez pas de l'affliction où je suis depuis le départ de la princesse des Ursins; j'ai été fort touchée de voir qu'on m'ôtait si cruellement une personne qui était fort éloignée de mériter ce traitement, non-seulement par sa qualité et par l'amitié que le roi et moi avions pour elle, mais aussi par sa conduite dont je suis témoin; on ne saurait avoir plus de zèle qu'elle en a pour tout ce qui concerne le roi mon grand-père; je ne vous demande autre chose, si ce n'est que vous contribuiez à détrouper le roi sur le sujet de la princesse des

» Ursins, qui est assurément fort innocente, et
 » qui est accusée fort injustement ; mais aussi
 » parce vous ne sauriez me faire un plaisir plus
 » sensible. Faites, au nom de Dieu, que nous
 » vous le devions, et que je puisse vous comp-
 » ter au nombre de mes amies. » .

La politique de Louis XIV, premier mobile de la puissance, de madame des Ursins, l'empêchait sans doute alors de céder aux instances de la reine d'Espagne. Plusieurs mois s'écoulèrent sans que ses prières fléchissent le roi. Louise ne pouvait se consoler de l'absence de sa *camerara* ; elle invoquait sans cesse en sa faveur la médiation de madame de Maintenon. » Je vous dirai encore, lui marquait-elle dans une de ses lettres, ce que je désire » touchant cette dame, qui est que l'on connaisse » son innocence, qu'on lui donne quelques » marques publiques de la bonté du roi, mon » grand-père, qui rajuste l'affront qu'on lui a » fait, et enfin qu'on la laisse aller à la cour. Je » suis sûre que le roi lui rendrait bientôt la » justice qu'elle mérite, s'il voulait l'entendre. » C'est ce qu'il faut que vous fassiez. »

Madame de Maintenon entretenait avec leur Louis XIV des regrets et du repentir de madame des Ursins. Elle représenta à Louis qu'une année d'exil l'avait suffisamment punie, et insista sur la nécessité d'avoir à la cour d'Es-

pagné une personne sûre qui l'instruisît de tout ce qui s'y passait. Madame des Ursins reçut la permission de venir à la cour. Aussitôt que la reine d'Espagne en fut informée : « Bonne nouvelle, écrivit-elle à l'instant même à madame de Maintenon, enfin le roi, mon grand-père, a accordé à la princesse des Ursins d'aller à la cour. Je vous en remercie très-fort et vous prie d'en bien marquer ma reconnaissance au roi. »

Quelques jours après elle lui adressa encore une autre lettre conçue en ces termes :

« Je vous ai déjà marqué, madame, ma joie sur la permission que la princesse des Ursins a eu d'aller à Paris, mais je ne puis m'empêcher de vous le répéter par un courier express que j'envoie à mon grand-père, pour le remercier de tant de grâces qu'il m'a faites ; car tout ce qui regarde la princesse des Ursins je le prends pour moi. »

Cependant les vœux de Louise n'étaient point entièrement remplis. Elle adressa de vives instances à Louis pour que la princesse revînt à la cour d'Espagne. Louis XIV^e, informé que la reine avait toujours été plongée dans la plus profonde douleur depuis le départ de sa favorite, consentit enfin à la lui rendre (1), « sous

(1) Histoire d'Espagne de Désormeaux.

» la condition que madame des Ursins mon-
 » trerait plus de modération, et rendrait l'am-
 » bassadeur de France dépositaire de toute l'ad-
 » ministration. »

Madame des Ursins se mit en route pour l'Espagne : pendant le cours de son voyage, elle reçut du roi et de la reine plusieurs lettres affectueuses. Elle trouva à Bayonne les équipages de la reine qui l'y attendaient depuis long-temps, ainsi que beaucoup d'Espagnols de haute distinction venus à sa rencontre pour la complimenter; entre autres un gentilhomme de Guipuscoa chargé de lui offrir toutes sortes de services de la part de cette province.

Lorsque la princesse des Ursins arriva à Madrid, « le roi et la reine (1) reçurent avec des » transports de joie et de tendresse une femme » qui leur était si chère. Sa présence fut l'arrêt » d'exil de tous ses ennemis. » Elle éloigna d'abord l'ambassadeur de France, le duc de Grammont, qui, pendant son absence, avait acquis un grand empire sur l'esprit du roi et de la reine, et qui prétendait gouverner l'Espagne avec une autorité absolue; M. Amelot lui succéda, la princesse des Ursins partagea de plein gré avec lui le pouvoir, et se montra constamment occupée du bien public et de la gloire du

(1) Histoire d'Espagne de Désormeaux.

roi. Sans être admise dans les conseils elle présidait néanmoins à toutes les délibérations qui s'y prenaient; les ambassadeurs traitaient avec elle, les ministres lui soumettaient leurs projets, et les généraux d'armée eux-mêmes la consultaient.

Cependant la guerre étrangère et la guerre civile exercèrent d'affreux ravages. Les puissances alliées réunirent tous leurs efforts pour arracher le sceptre des mains de Philippe V. Ils firent proclamer dans Madrid même, l'archiduc, sous le nom de Charles III. Philippe perdit les principales villes de l'Aragon, les îles Majorque et Minorque : il se vit enlever la Sardaigne et le royaume de Naples par la trahison. Louis XIV, fatigué d'une lutte désastreuse, négocia avec les ennemis de son petit-fils, et fut sur le point d'abandonner toute la monarchie espagnole à la maison d'Autriche. Instruit du dessein du roi de France, le duc d'Orléans, alors en Espagne, songea à faire valoir ses droits sur ce royaume, qui lui appartenait à défaut des enfans du dauphin. Philippe, forcé de fuir pour la seconde fois de sa capitale où son rival venait d'entrer en triomphe, sentit son courage s'abattre; mais la princesse des Ursins lui représenta (1) « que la mort seulë devait priver

(1) Histoire d'Espagne de Briant.

» un roi de sa couronne. » L'exemple de la reine servit encore à fixer l'irrésolution de Philippe. « Cette princesse, ne pouvant supporter l'idée » de descendre du rang de reine, et de passer » raître en quelque sorte en suppliante à la » cour de Versailles, parcourut la foule avec » son fils, en bas âge, en s'écriant d'un ton pathétique : *Quand le royaume sera perdu pour moi, j'irai me réfugier et mourir avec mon » enfant entre mes bras dans les montagnes » des Asturies* (1). »

Le malheur et l'énergie de la reine exaltèrent l'âme des Espagnols. Ils jurèrent de sacrifier leurs biens et leur vie pour maintenir Philippe et sa noble épouse sur le trône. Les grands sollicitèrent Louis XIV d'envoyer à leur secours le duc de Vendôme; son arrivée augmenta la confiance et l'enthousiasme d'un peuple brave et généreux. Vendôme marcha avec le roi sur Madrid, et força l'archiduc à se retirer. La fortune continua de se ranger sous les drapeaux de Philippe. Ce prince fit des prodiges de valeur à la bataille de Villaviciosa; le duc de Vendôme s'y couvrit de gloire, et mérita d'être nommé par le peuple espagnol le libérateur de la patrie. Cette victoire et les succès de Villars en Flandes affermirent la couronne sur

(1) Histoire d'Espagne de Briant.

la tête de Philippe. L'Angleterre et la Hollande le reconnurent roi légitime d'Espagne, et l'on traita de la paix générale à Utrecht; toutefois l'ambition de la princesse des Ursins en retarda pendant trois mois la conclusion, par la demande que fit le roi d'Espagne d'ériger dans les Pays-Bas, en faveur de la camerara-major une souveraineté indépendante. Les puissances ne voulurent pas y souscrire, et la princesse eut en place d'un état une terre de la valeur de cent mille livres de rente.

Cependant la reine ne jouit pas du bonheur de voir l'Espagne recouvrer le repos auquel son héroïque courage avait contribué. La mort l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans. Dans sa douleur Philippe refusa d'habiter désormais le palais de l'Escurial, où il ne retrouvait plus l'objet de sa tendresse; il se retira à l'hôtel du duc de Médina-Coeli, et confia le gouvernement au cardinal del Giadice afin de pouvoir, dans la retraite, se livrer uniquement à ses regrets : la princesse des Ursins avait seule le droit d'interrompre sa solitude : elle était admise à sa table et réussit à porter la consolation dans son cœur.

Le crédit de la princesse, son faste et sa puissance la plaçaient au rang de reine, il ne lui en manquait absolument que le titre. On raconte que, dans la vue de l'obtenir, elle entretenait souvent le roi du mariage de son

ANNE DE LA TRÉMOUILLE. XVIII^e. siècle. 249
grand-père avec madame de Maintenon, et qu'elle blâmait ce prince de n'avoir pas osé avouer un lien consacré par la religion.

Madame des Ursins, alors septuagénaire, ne pouvait avec fondement prétendre à devenir l'épouse d'un prince encore dans la force de l'âge; il est vrai qu'elle conservait encore quelque fraîcheur; elle était adroite, aimable, insinuante; elle vivait dans une intime liaison avec le roi; leurs entretiens secrets excitaient les murmures du public. Les ennemis de la princesse et ses nombreux partisans croyaient qu'elle partagerait le trône de Philippe. Le chagrin des uns, la joie des autres, nuisirent à son plan. Le bruit de sa prochaine élévation parvint jusqu'à la cour de Versailles, et madame de Maintenon disait déjà avec l'accent du dépit : « Nous verrons bientôt madame des Ursins » reine d'Espagne et reine déclarée. »

Ces mots, dictés par une jalousie secrète, furent répétés à Madrid, et peut-être eurent-ils le pouvoir de fermer l'accès du trône à madame des Ursins. Philippe se plaisait souvent à parler de la France avec le père Robinet son confesseur, jésuite et Français. Un jour il lui demanda ce qu'on disait de nouveau à Paris. *On y dit*, répondit le confesseur avec le ton de la franchise : *Que votre majesté va épouser madame des Ursins. — Oh! pour cela non*, répli-

qua sèchement le roi, et il rompit la conversation.

Madame des Ursins, instruite de la réponse de Philippe, renonça à l'idée de porter la couronne; mais elle ne renonça point à gouverner, et elle s'occupa de donner au roi une épouse qu'elle pût subjugueraisement. L'abbé Albéroni, homme intrigant, adroit, audacieux, né à Plaisance, dans le duché de Parme, et qui s'était emparé de toute la confiance de la princesse, lui peignit Élisabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de Toscane, comme une femme faible, ignorante, souple et dénuée d'esprit, sur qui elle obtiendrait un empire absolu. La favorite, trompée par ce portrait, pressa Philippe d'épouser Élisabeth. Philippe, voyant dans cette union un moyen de recouvrer ses états d'Italie, chargea Albéroni d'aller demander au duc de Parme la main de sa fille.

A peine la négociation venait-elle de s'entamer, que la princesse des Ursins apprit qu'Élisabeth, douée d'un génie supérieur, d'une âme fière et entreprenante, possédait des connaissances qui l'élevaient au-dessus de son sexe. Madame des Ursins, indignée de la trahison d'Albéroni, jugea qu'une reine du caractère d'Élisabeth ne se laisserait pas dominer; elle envoya un courrier chargé de faire suspendre le mariage. Il arriva presque au moment où la

cérémonie allait se conclure. Albéroni, près de perdre les avantages qu'il attendait du succès de son ambassade, prend une résolution hardie ; « il enferme le courier, lui propose l'alternative ; » native ou de mourir à l'instant, ou de recevoir une somme considérable, moyennant » quoi il resterait caché jusqu'au lendemain, » qu'il paraîtrait en public comme ne faisant » que d'arriver (1). »

Le courier ne présenta ses dépêches que le lendemain, et la princesse était mariée par procureur au roi d'Espagne.

Élisabeth se hâta de se rendre à grandes journées en Espagne, accompagnée d'Albéroni, qui, pour prix de son heureuse témérité, reçut du duc de Parme le titre de comte. Cependant Albéroni redoutait la vengeance de la princesse des Ursins, et il songea à lui ôter les moyens de l'exercer. Il la peignit à la nouvelle reine sous des couleurs propres à exciter sa haine et sa jalousie. Élisabeth sollicita en secret, auprès de Philippe, l'éloignement de madame des Ursins. Les historiens assurent que la nouvelle reine reçut en route une lettre du roi, dans laquelle il l'autorisait à chasser madame des Ursins. « Au moins prenez bien garde, lui » écrivait-il, de manquer votre coup tout d'a-

(1) Mémoires de Duclos, de madame de Maintenon, etc.

» bord, car, si elle vous voit seulement deux
» heures, elle vous enchaînera. »

Le roi, suivi de toute la cour, s'avança à Guadalaxara pour recevoir la reine. La princesse des Ursins, empressée de faire sa cour à la souveraine, alla jusqu'au Xadraque, où elle la joignit (1); mais après les premiers complimens, elle osa blâmer la reine d'avoir marché pendant une nuit d'hiver, et lui reprocha de n'être pas coiffée à la mode : *Qu'on arrache cette folle de ma présence*, s'écria fièrement Elisabeth, *et qu'on la conduise sur-le-champ hors du royaume.*

Damezague, officier, commandant de la garde qui avait été envoyée à la reine sur les frontières, représenta qu'un pareil ordre devait émaner du roi : *Ne vous en a-t-il pas donné un*, répliqua Elisabeth, *de m'obéir sans représentation et sans réserve ?* L'officier, effectivement porteur de cet ordre, s'empressa d'exécuter celui de la reine. On était à la fin de décembre de 1714. Il faisait un froid très-vif, les chemins étaient couverts de neige; toutefois on exigea que madame des Ursins partît à l'instant, quoiqu'il fût sept heures du soir; on ne lui permit pas même de quitter son habit de cour, ni de prendre des précautions contre la rigueur du temps.

(1) Histoire d'Espagne de Désormeaux.

Elle se flattait que le roi réparerait l'outrage qu'on venait de lui faire, et lui dépêcha un courrier. « Elle se rendit à Saint-Jean-de-Luz, sans » pouvoir trouver ni repos, ni vivres, ni même » de quoi s'habiller (1). » A son arrivée dans cette ville on lui remit une lettre du roi d'Espagne, dans laquelle il lui annonçait avec froideur qu'il se voyait forcé de céder à la volonté de la reine; mais qu'il lui continuerait ses pensions.

Madame des Ursins, tombée du plus haut degré de puissance dans la plus cruelle disgrâce, ne put trouver d'asile ni à Paris ni à Gènes: il lui fut permis enfin de se retirer à Avignon, de là elle passa à Rome, où le pape avait d'abord refusé de la recevoir. Elle y termina ses jours le 5 décembre 1722, âgée de plus de quatre-vingts ans.

Voici le portrait que l'abbé Millot a tracé de madame des Ursins dans ses *Éléments de l'histoire de France*:

« Les historiens ont trop flétri sa mémoire, » et trop peu connu ce qu'elle possédait de qualités respectables. Elle avait le talent des affaires avec celui de l'intrigue; de l'élévation dans les sentimens avec les petitesesses de la vanité; beaucoup de zèle pour ses maîtres,

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

» avec la jalousie de la faveur; moins de vertus
» et d'agrémens que madame de Maintenon,
» mais plus de force d'esprit et de caractère.
» Si elle fit quelques fautes, elle rendit aussi de
» grands services, car elle fut le conseil et le
» soutien d'une jeune reine sans expérience,
» qui se fit adorer de ses peuples, qui anima le
» roi dans les circonstances les plus orageuses,
» qui le rendit supérieur à toutes les tempêtes,
» et qui sans cesse fut exposée avec lui à se
» perdre par de fatales imprudences. L'Espagne
» était alors si difficile à gouverner, qu'une
» grande partie des reproches faits à la prin-
» cesse des Ursins, semble devoir retomber sur
» les conjonctures. Elle fut altière, intrigante,
» ambitieuse : combien de ministres célèbres
» l'ont été de même ! Mais son courage et sa
» résolution, au milieu des périls extrêmes du
» monarque, contribuèrent beaucoup à le main-
» tenir sur le trône. »

CATHERINE II,**IMPÉRATRICE DE RUSSIE.**

(Après Jésus-Christ, 1729.)

SOPHIE-AUGUSTE D'ANHALT-ZERBST, fille du prince Chrétien-Auguste d'Anhalt, gouverneur de Stettin, dans la Poméranie prussienne, naquit le 25 avril 1729. Son cousin germain, Pierre Fédérowitz, grand-duc de Russie, et reconnu en 1742, par l'impératrice Élisabeth Pétrowna, pour son successeur, épousa Sophie-Auguste en 1745. Lors de son mariage, cette princesse embrassa la religion grecque, et prit le nom de Catherine Alexiewna.

Élevée non loin de la cour de Frédéric-le-Grand, où tout inspirait l'amour des sciences et des arts, elle possédait des connaissances très-étendues, et s'exprimait avec pureté dans plusieurs langues. Pierre éprouva d'abord pour elle un ardent amour; mais ce prince, d'un caractère emporté, et sans éducation, ne pouvait être aimé d'une femme aussi supérieure à lui, et ne pouvait l'aimer long-temps. Bientôt les deux époux concurent l'un pour l'autre

une haine réciproque. Des courtisans en profitèrent pour fortifier l'aversion qu'Élisabeth Pétrowna sentit pour son neveu, du moment où elle l'eut nommé son héritier.

Pierre, environné d'ennemis à la cour, passait la plus grande partie de l'année à Oranienbaum, sa maison de plaisance. Il y faisait vêtir ses gens d'un uniforme allemand, leur commandait l'exercice prussien, et remplissait le reste de ses journées à fumer, à jouer, à boire. Pendant ce temps, Catherine cherchait, au sein des plaisirs, à se distraire des chagrins d'un mariage mal assorti, et s'occupait à gagner la faveur des grands et du peuple.

Élisabeth, également mécontente de Pierre et de Catherine, porta toutes ses affections sur le jeune Paul Pétrowitz leur fils, né le 1^{er}. octobre 1754 : il paraît même qu'elle voulait l'élever au trône à l'exclusion du grand-duc Pierre. Mais la mort de cette princesse, arrivée le 29 décembre 1762, renversa ses projets. Le même jour, Pierre reçut le serment des officiers de la garde de l'impératrice, et monta au trône sous le nom de Pierre III. Il signala les commencemens de son règne par de grands actes de bienfaisance, traita avec bonté les personnes attachées à Élisabeth, conserva dans leurs places

presque tous les grands officiers de l'État, et rappela en Russie tous les malheureux exilés qui, sous la dernière impératrice, peuplaient les déserts de la Sibérie. Le grand-duc s'était montré fougueux, bizarre, inconséquent. Pierre III se montra juste, patient, éclairé. L'empire entier retentit de ses louanges. Ce prince s'appliqua à corriger les abus introduits dans l'administration de la justice, à faire fleurir le commerce, les sciences et les arts, et mit tant de dignité dans ses relations avec les autres cours souveraines, qu'il s'acquit l'estime des étrangers, et la vénération de ses peuples. Mais son enthousiasme fanatique pour Frédéric II le conduisit ensuite à blesser les mœurs et l'orgueil des Russes. Des réformes inutiles, des changemens prématurés, une grande faiblesse de caractère, et le retour de ses habitudes vicieuses, lui attirèrent le mépris des grands, de l'armée, et l'inimitié de toute la nation. Les cours étrangères ne lui pardonnèrent pas les éloges qu'il prodiguait au roi de Prusse, éloges qu'il accompagnait toujours de sarcasmes contre les cours de Versailles et de Vienne.

Soigneuse de gagner les cœurs que perdait le czar, et dès long-temps instruite dans l'art de dissimuler, Catherine affectait, aux

yeux de la multitude, une piété fervente, remplissait les pratiques les plus minutieuses de la religion grecque, accueillait les pauvres avec une extrême bonté, attirait auprès d'elle toutes les personnes qui, par leur crédit, leur courage et leurs intrigues, pouvaient aider à la réussite de ses desseins secrets, et tenait sa cour avec autant de grandeur que d'affabilité.

Pierre, sacrifiant tous les fruits de la guerre entreprise sous le règne précédent, conclut une paix particulière avec Frédéric, évacua la Prusse ducale, dont la possession lui était garantie par les cours de Versailles et de Vienne, et commanda aux troupes russes auxiliaires, qui, réunies à l'armée autrichienne, avaient vaincu le roi de Prusse, de se séparer de ses alliés pour se joindre aux troupes de Frédéric. Le czar ne donna pas même avis des mesures qu'il prenait, aux cours de Vienne et de Versailles. Il célébra cet événement par des fêtes pompeuses, et s'y montra revêtu de l'uniforme prussien. Ses penchans honteux, et la passion qu'il prit pour la comtesse de Woronsoff, à laquelle il promit sa main et le titre d'impératrice, achevèrent de le perdre. Les Russes n'apprirent pas sans indignation qu'il voulait répudier Catherine, et déclarer illégitime son fils Paul Pétrowitz, pour adop-

ter le prince Ivan, descendant de Pierre-le-Grand, et détrôné par Élizabeth. Trois partis se formèrent contre le czar : ils agissaient à l'insu les uns des autres, et n'étaient d'accord ni sur les moyens de succès, ni sur le nouveau chef à donner au gouvernement. Catherine, instruite de ces conjurations et des desseins de son mari, méditant de s'emparer de l'autorité, animait tous les factieux contre Pierre, sans paraître ouvertement prendre part à leurs complots. Panin, gouverneur du grand-duc, fils de Pierre et de Catherine, et chef de l'un de ces trois partis, osa, dans un discours éloquent, dire à l'impératrice que le seul moyen de justifier sa téméraire entreprise, était de décerner l'autorité à son fils. Les conjurés approuvaient Panin. « Oubliez-vous, » répliqua Catherine, que les rebellions éclatent surtout dans les temps de régence, et » que vous ne songeriez pas à détrôner Pierre » s'il tenait d'une main ferme les rênes du » gouvernement? Oubliez-vous encore que les » Russes ne savent qu'obéir? Je n'ambitionne » la souveraine puissance que pour le bonheur » de mon fils, pour celui de la nation, et » pour prouver mon éternelle reconnaissance » à mes amis. » Panin désirait placer son élève sur le trône, afin de régner sous son nom.

L'habile Catherine trouva les moyens de le ranger à son parti. Plusieurs régimens de la gardes furent gagnés, et l'on décida d'enlever Pierre lorsqu'il se rendrait à Pétershoff, où il devait aller célébrer sa fête, et ordonner l'arrestation de l'impératrice. Le hasard ayant découvert le complot des conjurés, un d'eux, jeté en prison, leur fit passer ce billet : « Exécutez sur-le-champ, ou nous sommes perdus. » La nuit s'approchait à l'instant où les conjurés reçurent cet avis. Grégoire Orloff, Alexis Orloff son frère, et leur ami Bibikoff, se rendirent aux casernes pour avertir les soldats de prendre les armes au premier signal. Alexis Orloff part chercher l'impératrice à Pétershoff; il y arrive à deux heures du matin : l'impératrice dormait profondément. Un soldat, qu'elle ne connaissait pas, l'éveille, et lui dit : « Votre majesté n'a pas un instant à perdre, qu'elle se prépare à me suivre. » Après ces mots, le soldat se retire.

Catherine, surprise, appelle une de ses femmes, s'habille à la hâte, et toutes deux s'arrangent de manière à n'être pas reconnues par les sentinelles du château. Le soldat revient : « Une voiture vous attend à la porte du jardin », dit-il à l'impératrice. Catherine marche à pas précipités, et s'élance dans la voiture, conduite par Alexis Orloff. La voiture marchait rapidement ;

tout à coup les chevaux, harassés de lassitude, tombent. On essaie en vain de les ranimer. On était encore très-loin de Pétersbourg ; le danger devient pressant, l'impératrice se décide à continuer la route à pied. Alexis aperçoit une charrette de paysan, il l'arrête ; l'impératrice monte dedans. Ils entendent le bruit d'une voiture qui roule avec célérité. Grégoire Orloff, alarmé de ne pas voir arriver l'impératrice, venait à sa rencontre. Il reconnaît Catherine, lui crie qu'on n'attend plus qu'elle, et, sans se donner le loisir d'entendre sa réponse, reprend le chemin de Pétersbourg, pour préparer sa réception. Catherine entre dans la capitale le 9 janvier 1762, à sept heures du matin. Elle se rend aussitôt au quartier des gardes d'Ismailoff, dont trois compagnies étaient gagnées. A la nouvelle de l'arrivée de Catherine, une trentaine de soldats accourent, et poussent des cris de joie. Alarmée et surprise de les voir en si petit nombre, elle leur dit d'une voix altérée : « La fuite seule a pu me » dérober aux dangers qui menacent mes jours » et ceux de mon fils. Cette nuit même le czar » devait nous faire périr, je me remets entre » vos mains. » Les gardes jurent de mourir pour sa défense : tous les soldats que la curiosité attire en foule autour de Catherine, la proclament souveraine. L'aumônier du régi-

ment d'Ismailoff reçoit , sur le crucifix , leur serment aux cris répétés de *vive l'impératrice !*

Les gardes Siméonoffski et Préobraginski imitèrent les gardes d'Ismailoff. Deux officiers seuls du dernier corps s'opposèrent à leurs soldats. L'impératrice les fit mettre aux arrêts, en disant qu'elle n'avait plus besoin d'eux. Tandis que Catherine s'assurait des trois régimens des gardes, Grégoire Orloff essaya d'entraîner dans la révolte le régiment d'artillerie. Les soldats voulurent attendre l'ordre de leur général. Quand on dit à ce dernier, nommé Villebois, de venir avec ses troupes joindre l'impératrice aux casernes, il demanda si l'empereur était mort. Sans répondre à sa question, on lui réitéra le même ordre. Villebois se rendit seul vers Catherine, et lui parla de tous les obstacles qui lui restaient à vaincre. « Je ne vous ai pas fait » venir pour me donner des conseils, mais » pour savoir ce que vous voulez faire. Obéir à » votre majesté, » répondit Villebois confus. Puis il courut se mettre à la tête de son régiment, et livra les arsenaux à Catherine. En moins de deux heures l'impératrice se vit entourée de plus de deux mille soldats, et d'une grande partie des habitans de Pétersbourg qui suivaient machinalement les troupes, et applaudissaient à leur conduite.

Catherine marcha avec son nombreux cortège à l'église de Kasan , au bruit des acclamations générales. L'archevêque de Novogorod , environné de prêtres , tous en grand costume , l'attendait à l'hôtel. Il lui plaça la couronne impériale sur la tête , la proclama impératrice de toutes les Russies , sous le nom de Catherine II , et proclama en même temps le grand-duc Paul Pétrowitz son successeur : il chanta ensuite un *Te Deum* , que la multitude accompagna de *houras*.

L'impératrice se rendit ensuite au palais jadis occupé par Élisabeth Pétrowna. Les portes en furent ouvertes , et le peuple y vint en foule , prêter , aux genoux de la nouvelle souveraine , le serment d'obéissance. L'oncle de l'empereur entreprit seul de s'opposer aux succès de Catherine. Accablé d'injures et de mauvais traitemens , il fut jeté dans un cachot. L'impératrice l'en fit sortir quelques jours après.

Le czar ignorait les grands événemens qui se passaient à Pétersbourg : aucun de ses amis ne l'en avait informé : un étranger qui lui devait sa fortune lui envoya un messager : il arriva trop tard. Quand Pierre donna des ordres à ses troupes campées à Pétershoff , toutes s'étaient déjà mises en marche pour augmenter le nombre des rebelles. Un seul jour suffit à Catherine pour s'assurer de quinze mille hommes d'é-

lite et pour mettre la capitale dans un état de défense formidable, sans qu'il coulât une seule goutte de sang. Un officier de confiance alla chercher Paul Pétrowitz. Catherine le conduisit sur un balcon, l'éleva dans ses bras et le présenta au peuple, qui renouvela ses cris de joie. Ceux des grands étrangers à la conjuration, en apprenant ce succès à leur réveil, se hâtèrent, quelle que fût leur surprise ou leur dépit, de porter aux pieds de l'impératrice leurs hommages et leurs sermens de fidélité. Cette princesse publia, dès le soir même, un manifeste tendant à convaincre ses peuples qu'elle n'avait pris les rênes de l'empire que pour se rendre aux vœux de la Russie, et pour sauver sa gloire et sa religion menacées par Pierre III.

Pendant la publication de ce manifeste, l'impératrice, revêtue de l'uniforme des gardes, et décorée du cordon de Saint-André, passa à cheval la revue des troupes. Un seul régiment, dont Pierre avait été colonel, ne se mêla pas aux *houras* bruyans de l'ivresse générale. L'impératrice dîna auprès d'une fenêtre ouverte, à la vue des soldats et d'une multitude de curieux assemblés sur la grande place. L'empereur, plein de sécurité, avait envoyé le matin aux arrêts un officier qui lui fit part de la conjuration, et, suivi de la comtesse Woronzoff, de plu-

sieurs femmes de la cour et de ses favoris, s'était rendu à Pétershoff pour célébrer la fête de saint Pierre. Il s'approchait du château, lorsque son aide de camp général, qui marchait en avant, revint sur ses pas, et commanda au cocher du czar de s'arrêter. Pierre descend de voiture, interroge l'aide de camp, se rend à Pétershoff, court au pavillon que Catherine y occupait, et fait des questions auxquelles personne ne peut répondre. Enfin il reçoit un billet qui l'instruit de la révolution de Pétersbourg. Pierre est consterné; le chancelier Woronzof lui dit que, s'il lui permet d'aller trouver l'impératrice, il répond de la ramener auprès de lui. Pierre accepte la proposition du chancelier. Celui-ci part, arrive auprès de l'impératrice et l'engage vivement à se réconcilier avec l'empereur. Malgré la foule qui l'entoure, il lui représente les dangers de sa position. Catherine lui réplique avec calme : « *Vous en êtes témoin, » ce n'est pas moi qui agis ; je ne fais que céder à l'empressement de la nation.* » Le chancelier voyant à chaque instant le parti de Catherine se grossir, sacrifie son devoir à sa sûreté; il lui jure obéissance, la prie de le faire conduire dans sa maison sous la garde d'un officier; et par ce moyen se tire avec adresse d'une position embarrassante.

A six heures du soir, Catherine monte à

cheval pour la seconde fois , et , l'épée nue à la main , une branche de chêne autour de la tête , rejoint les troupes en marche contre le czar ; tous les courtisans se montrent empressés à partager les périls et le triomphe de Catherine.

Après le départ du chancelier , le czar , resté en proie aux plus vives agitations , donne ordre à deux mille soldats Holstenois de venir sur-le-champ le rejoindre avec leur artillerie. Le vieux maréchal Munich engage le czar à marcher droit à Pétersbourg. Tandis que le czar se prépare à suivre cet avis , il reçoit la nouvelle que Catherine s'approche avec une armée de dix mille hommes. Les femmes qui entouraient Pierre témoignent de l'effroi ; lui-même paraît redouter d'exposer sa vie. « Eh bien , lui dit » Munich , si vous craignez de combattre des » rebelles, réfugiez-vous à Cronstadt, une flotte » redoutable , une nombreuse garnison sont » encore sous vos ordres , et de ce lieu vous » ferez rentrer Pétersbourg dans le devoir. »

Le général Lievers va prendre le commandement de Cronstadt. Deux yachts sont préparés , le czar s'y embarque avec sa cour épouvantée et l'intrépide Munich. La flotte et les régimens de Cronstadt jurent de rester soumis au czar ; mais un des conjurés , l'amiral Talisin , arrive à Cronstadt , fait croire à Lievers

qu'il ignore les événemens survenus à Pétersbourg, et tandis que ce dernier reste sur le pont pour attendre l'empereur, Talisin distribue de l'argent et de l'eau - de - vie aux matelots, les gagne, arrête ensuite Lievers, et soumet Cronstadt à Catherine. Au moment où le yacht qui portait Pierre veut aborder, la sentinelle demande qui vive. — *L'empereur.* — *Il n'y a plus d'empereur.* Pierre fait voir le cordon de son ordre, en disant : *Quoi ! vous ne me reconnaissez pas ?* — *Non, nous ne reconnaissons plus d'empereur. Vive l'impératrice Catherine !* Talisin menace de faire couler le yacht à fond. Le czar recule ; Goudowitz et Munich lui disent : *Sautons à terre : on n'osera faire feu sur nous, et Cronstadt sera encore à votre majesté.* Pierre ne songe qu'à fuir ; il ne donne pas le temps de lever l'ancre ; on coupe les câbles, on s'éloigne à force de rames. Munich conseille à l'empereur de passer en Poméranie, de se mettre à la tête d'une armée, l'assurant qu'il rentrerait alors en vainqueur à Pétersbourg. Les courtisans de Pierre lui disent qu'il s'exagère son danger, et qu'il vaut mieux négocier avec Catherine que la combattre. Le lâche czar adopte cet avis, et se fait conduire à Oranienbaum, d'où il écrit à Catherine. Les gardes Holstenoises embrassent ses genoux, et le conjurent de

les mener contre l'armée de l'impératrice ; partons , dit le vieux Munich , je vous précéderai , et l'on n'arrivera jusqu'à vous qu'après avoir passé sur mon corps. Mais le dévouement de ces guerriers ne peut donner du courage à l'empereur.

Sur ces entrefaites l'impératrice , à la tête de son armée , fait halte à un petit village où elle se repose dans une chaumière , couchée sur les manteaux des soldats qui l'accompagnaient. Grégoire Orloff reconnaît les environs de Pétershoff , en contraint les paysans armés , qu'il dissipe à coups de sabre , à crier : *Vive l'impératrice !* A cinq heures du matin Catherine fait une seconde halte au monastère de Saint-Serge , et y reçoit une lettre du czar , dans laquelle il avoue ses torts et lui propose de partager l'autorité. Pierre apprend que l'impératrice s'approche. Pour lui prouver qu'il ne veut lui opposer aucune résistance , il fait démanteler sa petite forteresse d'Oranienbaum , écrit une seconde lettre à Catherine , lui demande pardon , implore sa miséricorde , promet de lui céder le trône , et la prie de lui accorder une pension , et la liberté de se retirer dans le Holstein. Catherine ne répond pas encore à cette seconde lettre , et détermine le chambellan Ismaïloff à trahir son maître. Le chambellan décide Pierre à se remettre à la discrétion de

l'impératrice, et le fait partir pour Pétershoff, avec la comtesse de Woronzoff et Goudowitz. A leur arrivée ils sont insultés et dépouillés par les soldats. On enlève à Pierre ses décorations; on le laisse sans vêtemens et les pieds nus, en butte aux outrages; ensuite on le couvre d'une mauvaise robe de chambre, et on l'enferme seul; une garde est laissée à sa porte. Le comte Panin arrache au czar une abdication conçue dans les termes les plus humilians. Le faible et malheureux prince est conduit à Robscha, petit château impérial à vingt verstes de Pétersbourg.

Le lendemain, Catherine reçut à Pétershoff les hommages de toute la cour. Le maréchal Munich se présenta aussi : «Feld-maréchal, lui » dit-elle, c'est donc vous qui vouliez me com- » battre? — Oui, madame; je suivais mon de- » voir : il est désormais de combattre pour vous, » et vous m'y trouverez fidèle.»

Catherine retourna à Pétersbourg : elle y entra à cheval, et précédée des principaux conjurés. Toute l'armée s'était couronnée de feuillage, et la ville retentissait des houras de la troupe et du peuple. Les premiers jours de son règne, Catherine se montra souvent en public, se rendit au sénat, y fit juger, en sa présence, plusieurs procès, et reçut les félicitations des ministres étrangers, qu'elle accueillit tous de la manière la plus flatteuse.

Pierre avait retiré de la forteresse de Schlus-selbourg le prince Ivan, pour le faire venir en secret à Pétersbourg. L'impératrice donna ordre de l'enlever de la maison où il était caché, et de le remener dans sa prison. Catherine récompensa ensuite avec magnificence, les chefs de la conjuration ; elle nomma Panin premier ministre ; Grégoire Orloff, lieutenant général des armées russes, et chevalier de Saint-Alexandre de Newski, second ordre de l'empire, et les Orloff, comtes. Vingt-quatre officiers des gardes reçurent des terres considérables ; les autres furent élevés en grade. L'état des finances ne permettant pas à Catherine de récompenser libéralement les soldats ; elle leur fit distribuer de la bière et de l'eau-de-vie, et les traita avec bienveillance.

Le bruit se répandit, quelques jours après, que les Prussiens et les Holstenois avaient enlevé Catherine. Tout le régiment des gardes entoure le palais, et demande à voir l'impératrice. Elle dormait : on la réveille en lui disant qu'on ne veut lui causer aucune frayeur. « Vous » savez que je ne m'effraie de rien, répond-elle ; » mais qu'y a-t-il donc ? » Sur l'explication qu'elle reçoit, elle se lève, s'habille, se rend à l'église de Kasan, harangue les soldats, les remercie de leur sollicitude, et les renvoie très-contens. Catherine usa de clémence envers les amis et

les officiers de l'empereur. Trois d'entr'eux, seulement, furent emprisonnés, et elle défendit qu'on fit aucune insulte à la comtesse de Woronzoff, qu'elle renvoya dans la maison du sénateur son père.

Cependant le peuple, toujours mobile, sentit bientôt de la pitié pour Pierre. La garnison de Moskou garda le silence aux cris de *vive l'impératrice Catherine II*, quand on lut l'ukase qui annonçait l'avènement de cette princesse au trône : les conjurés, alors alarmés, résolurent la mort de l'empereur. Sous prétexte de lui annoncer sa prochaine délivrance, Orloff et Teploff allèrent lui demander à dîner à la petite maison de campagne d'un seigneur, qu'il habitait depuis quelques jours. Aussitôt on apporta, suivant la coutume du Nord, des verres et de l'eau-de-vie. Pendant que Teploff entretenait le czar, Orloff remplit les verres, et versa dans celui du prince un breuvage empoisonné. Le czar ressentit de violentes douleurs, et, refusant le second verre que lui offrait Orloff, demanda, à grand cris du lait.

Les deux assassins le pressent de boire encore du poison. Le fidèle valet-de-chambre de Pierre accourt. Ce prince se précipite dans ses bras, et s'écrie : *Ce n'était donc pas assez de m'enlever la couronne, on veut encore m'ôter la vie.* Le valet-de-chambre intercède pour son

maître; Orloff et Teploff le mettent dehors avec violence, et se jettent sur le czar. Orloff lui serre la poitrine avec le genou, le tient d'une main à la gorge, et de l'autre lui presse le crâne. Le commandant de la garde, Baratinsky, entre; il se joint à Teploff. Tous deux passent une serviette, avec un nœud coulant, autour du cou du prince, et, malgré ses efforts, parviennent à l'étrangler. Alexis Orloff monte à cheval, et court à la hâte annoncer à l'impératrice que son mari n'existe plus. Catherine se montra à sa cour d'un air tranquille, s'enferma ensuite avec ses principaux confidens, et arrêta que l'on n'annoncerait que le lendemain la mort de Pierre. L'impératrice dîna en public ainsi que de coutume, et le soir tint sa cour avec la plus grande amabilité. Le jour suivant, à l'heure de son repas, on vint lui annoncer la mort du czar, qu'elle feignait d'ignorer. Catherine se leva aussitôt les yeux remplis de larmes, congédia ses courtisans et les ministres étrangers, se renferma dans son appartement, affecta pendant plusieurs jours les dehors d'une profonde douleur, et publia une déclaration tendant à faire regarder la mort de Pierre comme un effet des vues impénétrables de la Providence. Catherine exprimait ses regrets de cet événement, et commandait de déposer le corps de l'empereur dans le monastère de Newski.

Les cours étrangères n'ignoraient pas par quels moyens Catherine venait d'usurper le trône. Toutefois elles n'hésitèrent point à la reconnaître. L'impératrice confirma le traité conclu entre le czar et Frédéric, s'assura de la paix avec toutes les puissances de l'Europe, et s'occupa de la maintenir dans l'intérieur de ses états. Tranquille sur les dispositions de la garnison et des habitans de Moskou, elle alla s'y faire sacrer dans la chapelle des czars, en présence des soldats et des courtisans. Catherine, à cette occasion, distribua de grandes largesses, fit des promotions et publia des ukases qui prouvaient son désir de se faire aimer. Malgré sa générosité et ses flatteries, le peuple la reçut froidement, et se précipita sur les pas du grand-duc, en mêlant à ses acclamations pour ce jeune prince, des regrets sur le sort de son père. Catherine dissimula son mécontentement, et retourna de suite à Pétersbourg, où elle punit avec sévérité les chefs d'une faction en faveur d'Ivan. Le châtimement de plusieurs soldats mutins, et l'exil de la cour de quelques personnes qui, lui ayant frayé le chemin au trône, étendaient trop loin leurs prétentions, fournit un prétexte plausible aux mécontents. Une révolte générale éclata dans les casernes, et Catherine eut à craindre le même sort que son époux; mais, ferme et

courageuse, elle prit en secret des mesures pour apaiser la rébellion, et lorsque les sénateurs vinrent lui témoigner leurs inquiétudes, elle leur dit avec beaucoup de calme : « Pour-
 » quoi vous alarmer ? pensez-vous que je n'ose
 » envisager le péril, ou plutôt craignez-vous
 » que je ne sache pas en triompher ? Quelques
 » mutins veulent m'ôter une couronne que je
 » n'ai acceptée qu'à regret, et pour soustraire
 » la nation russe aux plus cruels malheurs ;
 » mais, quels que soient leur audace et leurs
 » moyens, ils ne me causent nulle épouvante.
 » La Providence m'a appelée à régner, et sa
 » main toute-puissante confondra mes enne-
 » mis, et me conservera pour le bonheur et
 » pour la gloire de l'empire. »

Les Orloff apaisèrent les gardes, et firent arrêter et juger vingt-quatre de leurs officiers. Quatre d'entre eux, déclarés coupables de haute trahison, furent condamnés à être écartelés. L'impératrice commua leur peine dans un exil en Sibérie, après les avoir cependant fait dégrader et souffleter par la main du bourreau.

L'esprit de révolte survivait à ces exemples de sévérité et de pardon. Des conspirations sans cesse renaissantes jetaient Catherine dans de continuelles inquiétudes. On découvrait ces conspirations, on les déjouait, mais on ne

pouvait en anéantir les causes. La mort sanglante de Pierre exaspérait les Russes. Catherine cachait avec soin ses alarmes, sévissait contre les conspirateurs subalternes, et cherchait à s'attacher, par des grâces et par des flatteries, ceux qu'elle n'osait punir, à cause de leur rang ou de leur influence sur la nation.

Jalouse de se couvrir de gloire pour effacer le souvenir du crime qu'on lui imputait, Catherine se livra sans relâche aux affaires; elle travaillait avec ses ministres, assistait à toutes les délibérations du conseil, lisait les dépêches des ambassadeurs, dictait ou écrivait de sa main les réponses qu'il fallait leur faire, s'occupait des progrès du commerce, de l'industrie, de l'augmentation de la marine, fondait des hôpitaux, et, pour augmenter la faible population de ses vastes états, publia une ordonnance où elle invitait les étrangers à venir s'établir en Russie. Elle leur promettait des avantages considérables, le libre exercice de leur religion, et la faculté d'emporter les richesses qu'ils auraient acquises, pourvu qu'ils en laissassent une légère partie au fisc. Catherine conclut, en 1764, avec le roi de Prusse, un traité d'alliance offensive et défensive; et le trône de Pologne étant devenu vacant par la mort d'Auguste III, elle y plaça, sous le

nom de Stanislas Auguste, le comte Poniatowski, autrefois son favori, et dont le caractère pusillanime pouvait servir ses vues ultérieures sur la Pologne.

Au moment où Catherine se préparait à aller visiter la Livonie, elle apprit que ses gardes conspiraient contre elle. Plusieurs furent arrêtés et condamnés à mort; on les laissa périr de faim, pour ne pas irriter le peuple par le spectacle de leur supplice. Le but de tous les complots étant de rendre le trône au prince Ivan, Catherine s'éloigna de Pétersbourg, et laissa à ses partisans le soin de la défaire de ce prince. Ils remirent au capitaine Oulonsieff et au lieutenant Tschenkin, qui couchaient dans la chambre du prince Ivan, l'ordre de le tuer à la moindre tentative faite pour sa délivrance. On gagne Mirowitz, officier du régiment de Smolensko, qui, le 4 juillet 1764, vers deux heures du matin, accompagné de cinquante soldats, pénètre jusqu'à la porte de la chambre de ce prince. La sentinelle s'oppose à leur passage; Mirowitz commande à sa troupe de faire feu, et montre un faux décret qui exclut Catherine du trône pour y rappeler le prince Ivan. On lui amène une pièce de canon; il la pointe contre la porte du corridor. Oulonsieff et Tschenkin fondent l'épée à la main sur Ivan; il implore

leur humanité; ses prières étant inutiles, il trouve des forces dans son désespoir, Ivan, tout couvert de blessures, se défend avec intrépidité, parvient à saisir l'épée d'un de ses assassins, et la brise; mais l'autre le poignarde par derrière, et le renverse. L'assassin dont l'épée était cassée achève d'ôter la vie au prince à coups de baïonnette. Les deux officiers ouvrent ensuite les portes de la chambre du prince, montrent à Mirowitz son corps sanglant et l'ordre de Catherine qui les autorisait à ce meurtre. Mirowitz se jette sur le corps d'Ivan : *J'ai manqué mon coup! je n'ai plus qu'à mourir!* et remettant son épée au gouverneur de la forteresse, qu'il avait fait arrêter par ses soldats, lui dit avec calme : *C'est moi maintenant qui suis votre prisonnier.* Le lendemain le corps d'Ivan, revêtu d'un habit de matelot, fut exposé devant l'église de Schlus-selbourg. Une foule immense accourut le voir, et laissa éclater des témoignages d'indignation et de douleur. Les assassins s'embarquèrent sur des vaisseaux prêts à les recevoir, et se réfugièrent en Danemarck, où le ministre de Russie les reçut avec bienveillance. Peu de temps après, ils rentrèrent dans les états de Catherine, et reprirent le service avec des grades supérieurs. Mirowitz, condamné à avoir la tête tranchée, marcha au supplice comme

un homme assuré de sa grâce, mais on hâta le moment de l'exécution, et il mourut, tout à la fois instrument et victime de la plus horrible politique. Le peuple, persuadé que Catherine, alors à Riga, était l'auteur secret de cette odieuse trame, détesta sa perfidie et sa cruauté. Le feu de la rébellion se ralluma dans Pétersbourg; il s'y forma chaque jour de nouveaux complots; mais le bonheur et l'adresse de Catherine les firent toujours échouer.

Catherine imposa des lois à la Pologne, qu'elle projetait d'asservir, donna des espérances à l'Autriche, se concilia la Prusse, traita avec l'Angleterre, et se mit en état de rendre sa puissance redoutable au dehors comme dans l'intérieur de son empire. Elle fonda des écoles, des hôpitaux, des colonies; et, pour remédier aux désordres introduits dans la jurisprudence, s'occupa d'un nouveau code. Toutes les provinces de la Russie reçurent l'ordre d'envoyer des députés à Moskou, à l'effet de proposer des lois convenables à chacune d'elles. Catherine ouvrit les états avec une pompe extraordinaire. On y lut ses instructions en langue russe, et dont l'original, écrit tout entier de sa main, était en français. Cette lecture fut interrompue par de nombreuses acclamations à la louange de l'impératrice. Cependant les propositions faites dans les séances suivantes lui

inspirant des inquiétudes , elle résolut de renvoyer les députés dans leurs provinces ; mais elle se fit avant décerner le titre de *grande* , de *sage* , de *prudente* , et de *mère de la patrie*. L'impératrice dit avec une feinte modestie qu'elle remerciait le ciel de lui avoir fait don de la sagesse et de la prudence, sans oser s'en attribuer le mérite , qu'elle ne voulait accepter que le titre le plus cher à son cœur , celui de *mère de la patrie* , et que quant au titre de *grande* , ce serait à la postérité à le lui décerner. Mais, fière de son code de lois , elle en fit remettre un exemplaire à tous les souverains dont elle ambitionnait les suffrages. Le roi de Prusse la plaça entre Lycurgue et Solon.

Catherine envoya des savans visiter l'intérieur de ses états , en examiner la position géographique , la nature du sol , les productions , les richesses , les mœurs des habitans , et assigna une somme annuelle de 5000 roubles pour récompenser les auteurs des traductions , en langue russe , des bons ouvrages étrangers ; elle accorda de nouveaux privilèges à l'académie des sciences de Pétersbourg , l'engagea à s'associer plusieurs étrangers célèbres , et augmenta le nombre des élèves de l'académie des arts , fondée par Élisabeth.

Catherine , poursuivant ses projets sur la Pologne , en opprimait les habitans , et fomentait

entre eux des divisions. Dans l'espoir de secouer le joug des Russes , une partie des Polonais , encouragés par l'Autriche et par la France , se réunirent en confédération connue sous le nom de *confédération de Bar*. Catherine envoya un renfort de troupes en Pologne ; les confédérés appelèrent les Turcs à leur secours. L'impératrice , préparée dès long-temps à la guerre , la fit publier à son de trompe dans Pétersbourg. Les armées de Catherine , d'abord victorieuses , furent bientôt repoussées par les Turcs. L'union des Polonais aurait sauvé leur patrie , mais la trahison et l'anarchie nobiliaire consommèrent leur perte.

L'impératrice , s'entretenant un jour de son projet du démembrement de la Pologne , avec le frère du roi de Prusse , avait dit : « *Je flatterai l'Angleterre , chargez-vous d'acheter l'Autriche pour qu'elle endorme la France.* »

L'armée turque , pleine de valeur et d'opiniâtreté , mais sans connaissance de l'art militaire , se trouva presque entièrement détruite après dix mois de combat. Elle était entrée sur le territoire polonais en poursuivant l'armée russe. L'impératrice se servit de ce prétexte pour déterminer Stanislas-Auguste et le sénat de Varsovie , esclaves de ses volontés , à déclarer la guerre à la Porte. Catherine attaqua les Ottomans jusque dans les îles de la Grèce , où elle

s'était ménagé des intelligences , et fit partir une escadre pour l'Archipel. Le général Romanzoff mit en déroute l'armée des Ottomans , forte de cent cinquante mille hommes. Bender , Imaïloff , Ac-Keaman , capitale de la Bessarabie , tombèrent au pouvoir des Russes. Les succès de Catherine imposèrent silence aux mécontents , et les provinces de la Valachie et de la Moldavie , soumises aux armes russes , dépêchèrent des députés pour rendre hommage à l'impératrice , qui les reçut avec magnificence , et les combla de bienfaits.

A son avènement au trône , Catherine avait conçu le dessein de chasser les Ottomans de l'Europe et de s'emparer de Constantinople. En 1770 , elle envoya des agens secrets en Grèce , afin d'engager les Grecs à se soulever contre les Turcs , et à s'ériger en république. Dès que le pavillon de Catherine flotta sur la Méditerranée , tout l'Archipel prit les armes ; les Turcs furent massacrés dans plusieurs îles ; les janissaires , à leur tour , exterminèrent un grand nombre de Grecs. Deux escadres russes voguaient dans l'Archipel. L'escadre du capitain-pacha contraignit d'abord les Russes à s'éloigner ; ensuite les deux flottes se rencontrèrent dans le canal qui sépare l'île de Scio de la Natolie. Après un combat terrible , le feu prit au vaisseau monté par le capitain-pacha. Le

vaisseau russe n'ayant pu s'en détacher , ils sautèrent ensemble. Pendant l'incendie , les autres vaisseaux avaient cessé de combattre ; ils se rapprochèrent et s'attaquèrent de part et d'autre avec une nouvelle fureur ; la nuit seule les sépara. Les Turcs eurent l'imprudence d'entrer dans la baie étroite de Tchesmé. Les Russes se placèrent à l'entrée de la baie , et lancèrent parmi les vaisseaux ennemis des brûlots qui les réduisirent en cendre. Après l'anéantissement de cette flotte , les Russes allèrent mouiller à Paros , d'où ils dominaient toutes les îles de la Grèce. La nouvelle de ce triomphe répandit la joie la plus vive à la cour de Pétersbourg ; on y célébra le malheur des Turcs par de superbes fêtes ; et dans la suite , l'impératrice fit bâtir un palais et jeter les fondemens d'une ville en mémoire de ce glorieux événement.

Les diverses campagnes des Russes contre les Turcs furent une suite de succès et de revers. La cour de Vienne , au mépris de ses traités , tourna ses armes contre la Turquie ; d'un autre côté , les Russes rapportèrent de Bender la peste ; ce fléau , en se répandant en Pologne , accéléra l'invasion que méditait le roi de Prusse. La Pologne gémissait de plus en plus sous le joug imposé par Catherine , dont les troupes , poursuivant de tous côtés

les confédérés, pillaient et ravageaient les propriétés. Les confédérés, croyant Stanislas-Auguste d'accord avec l'impératrice, tentèrent de s'emparer de sa personne; mais à peine en leur pouvoir, il s'échappa de leurs mains. Cet incident fournit à Catherine un nouveau prétexte pour agir avec plus de rigueur envers les confédérés, et pour préparer le démembrement de la Pologne. En 1773, les cours de Russie, de Vienne et de Prusse se partagèrent une partie de la Pologne, et, par des promesses et et des menaces, amenèrent une diète convoquée à cet effet, à ratifier le partage. Des négociations entamées à la suite d'un armistice signé par les Russes, ne produisirent aucun résultat; Catherine se plaignit au maréchal Romanzoff de ce qu'il ne livrait pas de nouvelles batailles; il répondit que les forces du visir surpassaient de trois fois les siennes. Catherine lui écrivit : *Les Romains ne demandaient jamais le nombre de leurs ennemis, mais où ils étaient, afin de les combattre.* Les armées russes ayant reçu de nouveaux renforts, battirent les Ottomans. Le visir signa la paix au mois de juillet 1774. Les Russes obtinrent une navigation libre sur la mer Noire et sur toutes les mers ottomanes, ainsi que le passages des Dardanelles; en outre, ils conservèrent Asoph, Taganrok et Kinburn.

Catherine , dans l'intention de s'emparer , par la suite , plus facilement de la Crimée , exigea qu'elle demeurât indépendante. Ce traité ouvrait aux Russes une source immense de richesses. Catherine voyait s'étendre au loin son influence et sa gloire , et récompensa ses généraux avec magnificence.

Cependant l'intérieur de son empire souffrait de toutes sortes de maux ; les Anglais n'accordaient des secours à l'impératrice qu'au prix de concessions avantageuses à leur commerce. La peste faisait d'affreux ravages à Moskou ; un orage terrible grondait dans les provinces les plus reculées , menaçait de fondre sur Moskou , et de renverser le trône de Catherine. Les grands , offensés de ses caprices et de l'insolence de ses favoris , n'attendaient que l'instant favorable d'éclater ; le clergé , privé de ses privilèges , brûlait de les ressaisir et de se venger. Les paysans , dont on enlevait successivement tous les enfans pour le recrutement des armées , se préparaient à la rébellion. Les Cosaques du Don en donnèrent les premiers le signal. Plusieurs imposteurs parurent , sous le nom de Pierre III , à la tête d'une armée , et payèrent cette audace de leur vie. Mais sous ce même nom , Imélian Pugatscheff souleva différentes provinces , et rassembla sous ses drapeaux quatorze mille hommes. Des peuples

entiers renforcèrent ses troupes. Des Polonais, en grand nombre exilés en Sibirie par Catherine, vinrent se joindre à Pugatscheff. Il s'empara de plusieurs forteresses, et se serait rendu maître de Moskou s'il eût profité de ses victoires, et s'il eût moins fait couler de sang. Mais, à Orenbourg, il fit massacrer trois mille officiers et gentilshommes, et n'épargna ni leurs femmes, ni leurs enfans. Sa cruauté refroidit le zèle de ses partisans. Néanmoins les armées de l'impératrice eurent à soutenir contre les rebelles de fréquens combats. Les troupes de Pugatscheff semblaient renaître à mesure qu'elles tombaient sous le canon des Russes. Les efforts de Catherine et ses manifestes n'ayant point éteint la guerre, elle recourut à la trahison. Un des chefs les plus considérés des Cosaques, et l'intime confident de Pugatscheff, Antizoff, avait été fait prisonnier. Catherine l'engagea dans son parti en lui promettant de rétablir l'usage d'accorder à ses compatriotes des gratifications pour la garde des frontières. Pendant qu'Antizoff négociait avec les siens, trois autres Cosaques, gagnés aussi par Catherine, et qui possédaient la confiance de Pugatscheff, le livrèrent au major général russe.

Transporté à Moskou dans une cage de fer, il subit la mort le 21 janvier 1775.

La révolte de Pugatscheff coûta à l'empire un

grand nombre de villes, et plus de deux cent cinquante villages. A cette même époque, Catherine voulant faire preuve de clémence, accorda la grâce à des trésoriers infidèles.

Les troubles apaisés, Catherine se rendit à Moskou, et, pour flatter la superstition de ses habitans, distribua dans toutes les églises situées sur sa route, un nombre considérable de petites images de saints, et garda pour l'église de Moskou une grande image de la Vierge très-richement vêtue et couverte de diamans. Des arcs de triomphe, une fête superbe attendaient l'impératrice. Le peuple se pressa en foule sur son passage; mais elle annonça vainement la diminution des impôts; le grand-duc seul se vit entouré des acclamations de la multitude. Catherine alla à pied en pèlerinage avec toute sa cour, au couvent de la Trinité, bâti à quelques verstes de la ville, et se rendit aussi à pied à la cathédrale de Moskou. On y chanta un *Te Deum*, à l'occasion de la paix avec les Turcs. A la suite de cette cérémonie, l'impératrice fit lire à haute voix la liste des récompenses qu'elle accordait à ses généraux.

Catherine travailla à rebâtir les villages détruits par les rebelles, apaisa une sédition des Tartares de la partie orientale de son empire, fit divers réglemens sur la manière de rendre la justice, établit beaucoup de manufac-

tures , et publia plusieurs ukases propres à encourager le commerce , l'industrie et l'agriculture.

Gustave , roi de Suède , inquiet d'un armement de galères qu'elle avait fait à Cronstadt , vint trouver l'impératrice pour connaître ses intentions , et tous deux se trompèrent par une feinte cordialité. Des troubles élevés en Crimée vers l'an 1777 , donnèrent naissance à de nouveaux différends entre la cour de Pétersbourg et la Porte - Ottomane. L'ambassadeur de France réconcilia les deux puissances , qui conclurent la paix le 21 mars 1779. Catherine évacua la Crimée , et reconnut son indépendance. Elle envoya à l'ambassadeur de France , au grand-seigneur , à sa favorite , au grand-visir , et aux principaux membres du divan , des présens magnifiques.

En 1780 , l'impératrice conclut , avec plusieurs puissances de l'Europe , un traité de neutralité armée , dans le dessein de protéger la navigation du Nord et le commerce maritime. Cette confédération navale avait pour but d'opposer un frein au despotisme des Anglais , qui prétendaient s'arroger la souveraineté des mers. Catherine pria Joseph II de venir la joindre en Pologne. Ils y convinrent d'attaquer de concert les Ottomans , de se partager leurs dépouilles , et de rétablir les ancien-

nes républiques grecques. Catherine s'engagea à seconder l'empereur dans l'échange qu'il voulait faire de la Bavière avec les pays autrichiens, à l'exception des comtés de Namur et de Luxembourg. Un traité confirma ces arrangements. Joseph alla visiter la Russie, où Catherine lui donna des fêtes superbes. En 1783, pour flatter les habitans de Mohiloff, très-attachés à la religion catholique et à l'ordre des jésuites, Catherine y permit l'établissement d'un collège de cet ordre religieux, et fit savoir au pape son intention d'accorder aux jésuites un asile dans ses états. A cette même époque, elle institua les ordres civil et militaire de Saint-Wolodimir et de Saint-Georges.

Catherine fomenta des troubles dans la Crimée, afin d'avoir un prétexte d'y faire entrer des troupes, et s'empara de cette presque île. Un traité conclu en 1784 lui en abandonna la souveraineté, ainsi que celle de l'île de Taman et d'une grande partie du Kaban. Les Turcs reconnurent ses droits à l'empire de la mer Noire et au passage des Dardanelles.

« En 1784, le comte de Ségur vint à Pétersbourg en qualité de plénipotentiaire de France. Ce jeune négociateur était digne d'une si importante mission. Il joignait aux grâces de l'esprit des connaissances étendues, la politesse à la dignité, et l'art de la

» persuasion à la franchise. Il ne pouvait man-
» quer de plaire à Catherine , et de captiver
» Potemkin , qui avait alors une grande in-
» fluence sur l'impératrice , et dont l'altière
» rudesse savait néanmoins toujours apprécier
» le mérite. » (1) Le ministre de France fit
habilement sentir à Potemkin l'avantage que la
Russie retirerait d'un commerce direct avec la
France , et de ne pas laisser aux Anglais les im-
menses produits qu'ils faisaient sur ces deux
puissances. Potemkin pria le comte de Ségur
de développer par écrit son opinion. Le minis-
tre monte à bord d'une galère, où il trouve le
comte de Cobentzel et Fitz-Herbert, ministres
d'Autriche et d'Angleterre, qui jouaient ensem-
ble aux échecs ; il emprunte à ce dernier son
écritoire , et ce fut avec la plume même du
ministre anglais qu'il traça le projet du traité
de commerce , qui se conclut bientôt entre la
France et la Russie.

En 1787, l'impératrice visita la Crimée.
Le roi de Pologne, sous son ancien nom de
Poniatowski, vint trouver cette princesse à
bord de sa galère à Kanief. Ils dînèrent ensem-
ble, et Catherine décora le roi du cordon de
Saint-André. Joseph II, sous le nom de Fal-
kenstein, alla au-devant de cette souveraine à

(1) Castéra.

Kaïdak , où elle débarqua pour se rendre par terre à Kerson. Quoique Catherine eût fait prévenir le divan de son voyage en Crimée , il le regarda comme une agression , et se prépara à s'y opposer. Quatre vaisseaux de ligne et seize frégates vinrent , à la vue de Catherine , mouiller à l'embouchure du Borysthène. L'impératrice , piquée , dit à ses courtisans : *Voyez-vous , il semble que les Turcs ne se souviennent plus de Thschémé.*

La Porte-Ottomane connaissait depuis longtemps les desseins de Catherine , et proclama la guerre dans Constantinople contre la Russie.

Les Turcs firent marcher une armée formidable vers les rives du Danube ; une escadre de seize vaisseaux , et plusieurs bâtimens à rames , entrèrent dans la mer Noire.

L'impératrice souhaitait étendre ses conquêtes jusqu'à Constantinople , et mettre la couronne d'Orient sur la tête de son petit-fils Constantin. Elle reçut avec joie la nouvelle de la déclaration de guerre : tous ses préparatifs étaient faits pour la poursuivre avec avantage , tant sur mer que sur terre. L'alliance de Joseph II fournit à Catherine un secours de quatre-vingt mille hommes , qui marchèrent vers la Moldavie. Les Turcs s'allièrent à Gustave : ce prince embarqua des troupes pour la Finlande , et les y précéda. Les succès de Gustave firent

trembler Pétersbourg même. Catherine seule conserva le plus grand calme. L'ambassadeur de France s'étant rendu près d'elle , l'impératrice lui demanda ce qu'on disait de nouveau : *Que vous voulez partir pour Moskou. — Vous n'en avez rien cru ; j'ai commandé, il est vrai, un grand nombre de chevaux de poste, mais c'est pour faire venir des troupes et des canons.* Catherine envoya à Potemkin le plan de ses dispositions contre le roi de Suède , et mit au bas : *Ai-je bien fait, mon maître ?* Elle écrivit en même temps au prince de Ligne : « C'est » au bruit du canon qui fait trembler les vi- » tres de ma résidence , que votre impertur- » bable vous écrit. » Une flotte russe partie de Cronstadt remporta une victoire navale , et tint les Suédois bloqués. Gustave proposa alors un accommodement auquel Catherine ne pouvait accéder. Cette princesse s'écria : *Quel langage ! Quand le roi de Suède serait déjà à Moskou , je saurais lui apprendre ce que peut une femme comme moi sur les débris d'un grand empire.* Elle fit aussitôt passer un renfort de vingt mille hommes en Finlande.

La défection des troupes de Gustave devint favorable à la Russie. Catherine réclama des Danois les secours qu'ils s'étaient engagés à lui fournir contre la Suède. Le prince royal de

Danemarck s'embarqua pour la Norwège, entra dans les provinces occidentales de la Suède, et forma le siège de Gothenbourg; mais les menaces des ministres d'Angleterre et de Prusse le forcèrent de repasser en Norwège. En 1788 et 1789, les Russes remportèrent de grands succès sur les Turcs, tant sur mer que sur terre.

En même temps Catherine levait une armée formidable contre les Suédois. La guerre entre elle et Gustave ne tarda pas à recommencer; l'impératrice obtint d'abord de grandes victoires, Gustave, à son tour, répandit de nouveau l'alarme dans la capitale de la Russie; mais la marine des deux puissances ayant éprouvé des pertes considérables, Catherine et Gustave conclurent la paix en août 1790, par la médiation du ministre d'Espagne. Les triomphes multipliés de Catherine sur les Turcs, redoublant son orgueil, elle dit un jour au ministre anglais; *Monsieur, puisque M. Pitt veut me chasser de Pétersbourg, j'espère qu'il me permettra de me retirer à Constantinople.*

Cependant, ruinée par ses propres succès, Catherine craignant que ses conquêtes éloignées ne lui ôtassent les moyens de conserver les provinces qu'elle possédait en Pologne, signa le 9 août 1792, un traité de paix avec la

Porte-Ottomane. Bientôt après, d'accord avec le roi de Prusse, elle porta le théâtre de la guerre à Varsovie. Les brigandages de ses troupes indignant les Polonais, ils placèrent à leur tête l'illustre Kosciusko. Ce général combattit avec valeur et succès pour l'indépendance de sa patrie; mais la désunion des Polonais détruisit la plus grande partie de leurs forces. Le général russe Souvarow mit le siège devant Prague, et l'emporta : il fit passer au fil de l'épée trente mille personnes, sans distinction d'état, d'âge et de sexe. L'enfant à la mamelle fut égorgé sur le sein de sa mère. Souvarow entra ensuite, le 2 novembre 1794, à Varsovie, s'y rendit coupable des mêmes excès; et les cours de Pétersbourg et de Berlin se partagèrent, en 1795, les restes sanglans de la Pologne. Les biens d'un grand nombre de Polonais proscrits enrichirent les courtisans de Catherine; et le lâche Stanislas-Auguste, indigne de conserver une vie qu'il n'avait pas su sacrifier à l'indépendance de la Pologne, fut trop heureux de se voir relégué à Grodno, et d'y vivre d'une pension que lui assura Catherine. Cette princesse fit passer ensuite sous sa domination, par les seuls ressorts de sa politique, le duché de Courlande, pays riche et bien peuplé.

Dévorée de la soif des conquêtes, Catherine

porta, en 1796, ses armes contre la Perse. Ses troupes pénétrèrent dans la province de Daghestan, mirent le siège devant Derbent, s'emparèrent d'une tour qui défendait cette place, et passèrent la garnison au fil de l'épée. Les Persans épouvantés demandèrent grâce. Leur commandant, âgé de cent vingt ans, et qui avait rendu Derbent à Pierre I^{er}., vint en remettre les clefs au général de Catherine II. Elle négociait alors avec l'Angleterre et avec l'Autriche, et consentait à leur fournir des secours dans la coalition formée contre la France, sous la condition que ces deux puissances l'aideraient dans la guerre contre les Turcs. Mais au moment où elle s'occupait le plus de s'emparer de la couronne d'Orient, la mort vint arrêter le cours de ses projets ambitieux. Catherine frappée d'une attaque d'apoplexie, le 6 novembre 1796, descendit en peu d'heures au tombeau.

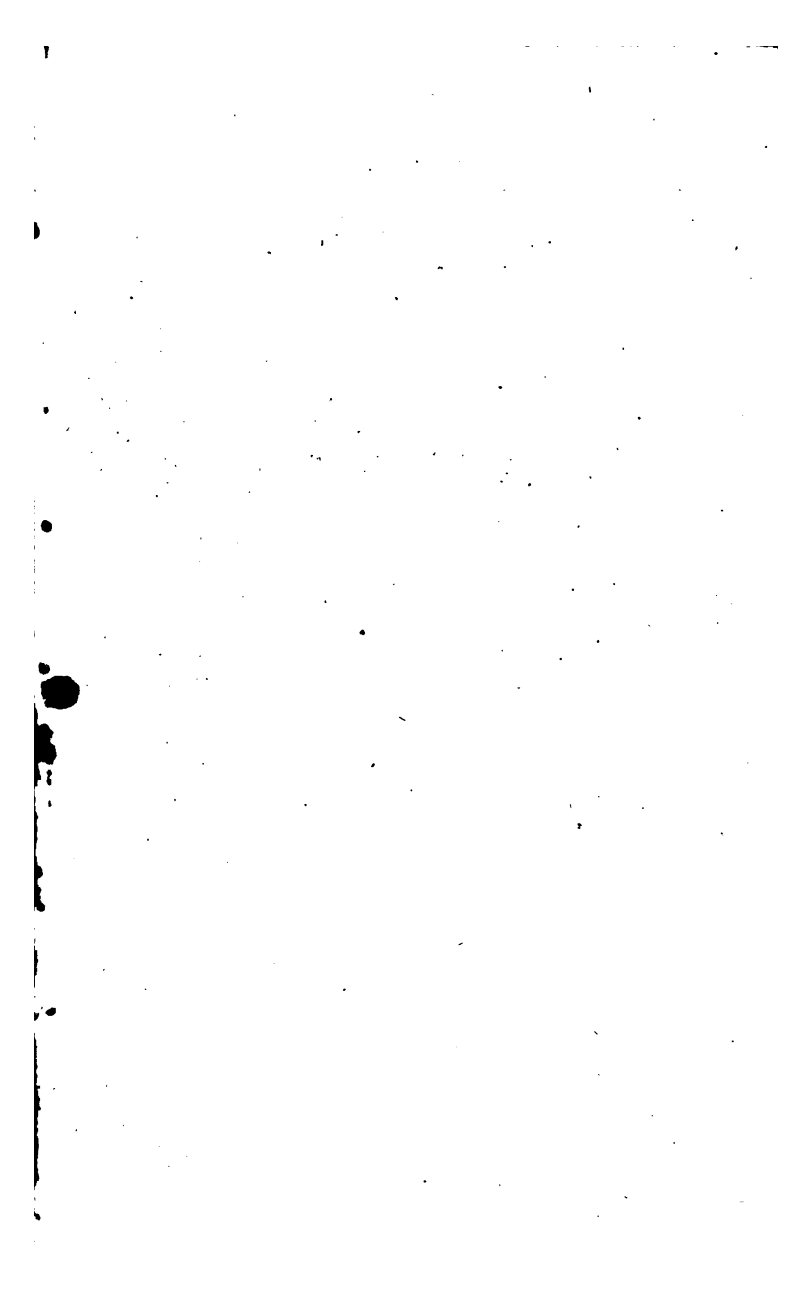
Chaque année du règne de cette impératrice fut marquée par des conquêtes ou par des établissemens nouveaux. Elle fonda, sur les bords du Danube, la ville de Cherson, qui, en peu de temps, compta plus de quarante mille habitans, et construisit dans ses chantiers plusieurs vaisseaux de guerre et de commerce. Elle entretenait une correspondance avec Voltaire et Diderot. Le premier se rendit à sa cour, et

causait chaque soir, avec l'impératrice, de philosophie et de politique. Elle acquit le cabinet d'histoire naturelle du voyageur Pallas, et voulut acheter la bibliothèque de Voltaire; madame Denis lui en fit hommage. Catherine fonda une maison d'éducation pour cinq cents demoiselles nobles, et lui assigna un revenu de 80,000 roubles; elle fonda encore un collège de médecine, une école de navigation et des écoles normales. Elle s'occupa de l'éducation de ses petits-fils, assistait à leurs leçons, et faisait des notes sur les cahiers de leurs études. Elle composa divers essais d'histoire et de morale, recueillis sous le titre de *Bibliothèque des grands-ducs Alexandre et Constantin*. Pour se rendre populaire, elle avait toujours dans ses appartemens beaucoup d'enfans, qui l'appelaient leur grand'maman. Chaque année, le 6 janvier, par son ordre, son confesseur rassemblait des ecclésiastiques de tous les rites, et leur faisait les honneurs d'un grand festin. Catherine appelait ce repas le *dîner de tolérance*.

Conquérante et législatrice, avide de toute sorte de gloire, Catherine sut se contraindre sans cesse, pour occuper sans cesse la renommée. C'est ainsi qu'incrédule, défiante, vindicative, ingrate, elle s'efforça de paraître pieuse, sincère, généreuse et clémente. Elle récompensa

les plus grands crimes, lorsqu'ils servaient son ambition. Altière plutôt que fière, libérale et clémentine par intérêt personnel, grande par orgueil, irascible dans sa haine mais adroite dans ses vengeances, calculant de sang-froid les maux de sa politique et les exécutant sans remords, persévérante dans ses desseins, elle parut grande, parce qu'elle eut l'art d'en imposer au reste de l'Europe par ses projets gigantesques et par son zèle pour la civilisation; mais corruptrice, et despote dans le cœur, elle ne posséda aucune des vertus qui font les véritables héros, les grands législateurs et les grands rois (1).

(1) L'Évêque, Castéra.





MARIE-ANTOINETTE,

FEMME DE LOUIS XVI, ROI DE FRANCE.

(Après Jésus-Christ, 1793.)

NÉE près du trône, morte sur l'échafaud, fille, femme, sœur, mère de rois, et reine elle-même, accusée, captive, condamnée et traînée en criminelle au supplice, Marie-Antoinette a épuisé les honneurs et les opprobres, toutes les félicités et toutes les infortunes humaines. Son histoire sera, pour la postérité comme pour nous, une preuve de plus de la vanité et de l'instabilité des grandeurs que nous appelons suprêmes. Parée de toutes les grâces, joignant aux dons brillans de l'esprit la bienfaisance et la générosité, tempérant l'orgueil de ses sentimens par l'affabilité et par l'élégance de ses manières, Marie-Antoinette semblait née Française. Elle avait puisé dans les flancs de Marie-Thérèse, son illustre mère, cette fierté et cet héroïsme qu'elle n'a point eu, comme elle, occasion de déployer sur le champ de bataille, mais qu'elle a montrés dans des circonstances non moins solennelles et bien plus difficiles, devant des juges ses bourreaux.

Dès ses plus tendres années, l'auguste fille de Léopold se fit remarquer par son obligeance et par ses libéralités. A Vienne, où elle vit le jour en 1755, on la vit occupée à réparer, avec le fruit de ses épargnes, les désastres d'un hiver rigoureux; auprès de sa mère elle se montra l'appui des soldats mutilés et la protectrice des pauvres. On venait de faire à Marie-Thérèse, en présence de sa cour, le tableau de la détresse des habitans de Vienne, de la misère des ouvriers manquant de travail, de la cherté des vivres; l'impératrice en était vivement émue, et songeait aux moyens d'y porter remède, lorsque sa fille quitte précipitamment le salon, et rentre bientôt tenant dans ses mains une petite boîte qu'elle donne à sa mère. «Voilà cinquante ducats, lui dit-elle, c'est tout mon trésor; permettez qu'il soit offert à ces familles infortunées.»

Un autre jour, Marie-Antoinette passe dans les appartemens du palais pour aller chez l'impératrice, alors incommodée; elle y rencontre de vieux guerriers couverts de blessures, et réclamant, un placet à la main, le prix de leurs services. La princesse se rappelle avec émotion, le dévouement de ces intrépides soldats qui, autrefois, sur leur sabre, jurèrent de mourir pour leur souveraine, quand, son fils dans ses bras, elle se confia à leur courage et à leur foi. Elle s'en approche, pénétrée de respect, s'in-

forme avec bonté de ce qu'ils désirent, leur promet des secours, et porte leurs placets à l'impératrice. « Ma mère, lui dit-elle, vos amis » sont inquiets de votre santé, ils attendent votre » réponse. — Et quels sont ces amis? — Des » Hongrois. — A merveille, ma fille. » La demande est accordée, et ces braves s'en retournent en bénissant la jeune princesse. Les premières années de sa vie sont remplies de ces actes où la grâce est toujours jointe au service; bientôt nous la verrons exercer, sur un plus vaste théâtre, sa bienfaisance dont tant de calomnies n'ont pu effacer les traces.

Le roi de France demanda la main de Marie-Antoinette pour le dauphin son petit-fils. Il envoie le comte de Noailles, le 25 avril 1770, la recevoir du prince de Staremberg, commissaire de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche. Le mariage est célébré avec éclat à Bruxelles; de riches aumônes en signalent la fête, et répandent la joie jusque dans les derniers rangs du peuple. La dauphine parcourt la France au milieu des témoignages de l'allégresse publique; sa beauté, sa politesse, sa douce majesté charment tous les yeux, captivent tous les cœurs. La famille royale l'accueille avec empressement; tout sourit à la jeune épouse, l'ornement de la cour et l'orgueil du trône. On renouvelle avec pompe les fêtes du mariage, et le 16 mai 1770,

Marie-Antoinette marche aux autels avec le dauphin, qui avait reçu de Marie-Thérèse cette lettre noble et touchante : « Votre épouse, mon cher » dauphin, vient de se séparer de moi; comme elle » faisait mes délices, j'espère qu'elle fera votre » bonheur; je l'ai élevée en conséquence, parce » que, depuis long-temps, je prévoyais qu'elle » devait partager vos destinées. Je lui ai inspiré » l'amour de ses devoirs envers vous, un tendre » attachement à votre personne, l'affection à » imaginer et à mettre en pratique les moyens » de vous plaire; je lui ai toujours recommandé, » avec beaucoup de soins, une tendre dévotion » envers le maître des rois, persuadée qu'on » fait mal le bonheur des peuples qui nous » sont confiés, quand on manque envers ce- » lui qui brise les sceptres et renverse les trônes » comme il lui plaît. Aimez donc vos devoirs » envers Dieu; je vous le dis, mon cher dau- » phin, et je le dis à ma fille, aimez le bien des » peuples sur lesquels vous régnerez toujours » trop tôt. Aimez le roi votre aïeul, soyez bon » comme lui, rendez-vous accessible aux mal- » heureux. Il est impossible qu'en vous condui- » sant ainsi, vous n'ayez le bonheur en partage; » ma fille vous aimera, j'en suis sûre, parce » que je la connais; mais plus je vous répons » de son amour et de ses soins, plus je vous » recommande de lui vouer un sincère attache-

» ment. Adieu , mon cher dauphin , soyez heureux ; je suis baignée de larmes. »

Le dauphin et son épouse firent leur entrée à Paris le 8 juin ; ses habitans partageaient avec ivresse le bonheur de la famille royale. Un événement épouvantable , résultat du désordre et de l'imprévoyance , eut lieu au feu d'artifice tiré sur la place Louis XV , que l'on construisait ; un grand nombre de personnes furent étouffées par la foule , ou blessées par les éclats de la poudre. La dauphine apporta tous ses soins à réparer ces malheurs.

Partout où il est des infortunés on retrouve la digne fille de Marie-Thérèse dans Marie-Antoinette. A un officier réformé , elle envoie , dans un uniforme confectionné par ses ordres , le brevet d'un grade supérieur et un rouleau de pièces d'or ; elle rencontre une pauvre vieille femme entourée d'enfans ; elle s'en approche , s'informe de sa position avec intérêt , lui donne sa bourse , et se charge de sa jeune famille. Dans la forêt de Fontainebleau , pendant qu'elle était à la chasse , la dauphine entend des cris affreux ; elle fait arrêter sa voiture , en descend précipitamment , vole au secours d'une femme évanouie , et d'un enfant en larmes ; un cerf à sauté le mur d'un jardin , et dans sa fuite il a blessé grièvement les mains de cette femme ; Marie-Antoinette prodigue des soins et des

consolations à l'infortunée, la fait reconduire avec son fils, dans sa propre voiture, et informe le roi de cet accident. Louis XV commande à son chirurgien de visiter tous les jours la pauvre femme, et, à la prière de la princesse, lui accorde une pension. La bienfaisance sans pompe de Marie-Antoinette prenait sa source dans son cœur; elle s'étonnait qu'on célébrât ce qui lui paraissait simple, ordinaire et même de devoir.

Louis XV mourut le 10 mai 1774; Marie-Antoinette montra beaucoup d'affliction de sa perte. Le dauphin monta sur le trône sous le nom de Louis XVI.

La fille de Marie-Thérèse ne vit dans son élévation qu'un moyen de plus pour suivre ses penchans généreux. A l'exemple de son époux, elle renonça au droit de joyeux avènement, et refusa de recevoir le droit nommé *la Ceinture de la Reine*. Le marquis de Pontécoulant, major des Gardes-du-Corps, s'était oublié jusqu'à manquer, à Marie-Antoinette, lorsqu'elle était encore dauphine; cette princesse, dans les premiers transports de son ressentiment, avait promis de se venger. Quand elle devint reine, M. de Pontécoulant envoya la démission de sa place au prince de Beauveau, capitaine des gardes. La reine en est informée; elle pénètre le motif de cette démarche, et s'adres-

sant au prince de Beauveau : Pourquoi , lui dit-elle, M. de Pontécoulant renonce-t-il à mon service ? Madame , répond le prince , le major craint dans ses fonctions de déplaire à votre majesté. La reine , suivant l'exemple de Louis XII , répliqua : *Allez dire à M. de Pontécoulant que la reine ne venge point les injures faites à madame la dauphine , et que je le prie de vouloir bien les oublier lui-même.* M. de Pontécoulant conserva un poste dont ses services le rendaient digne.

Marie-Antoinette , indulgente sous beaucoup de rapports , voulait néanmoins qu'on observât strictement l'étiquette dont elle-même secoua le joug. Elle vit , au grand couvert , un jeune dessinateur tracer son esquisse. C'était Duché , élève du célèbre Vien. La reine lui fait demander s'il a obtenu la permission de la dessiner : « J'ai cru , » répondit Duché en rougissant , qu'il m'était » permis de saisir les grâces partout où je pou- » vais les reconnaître. » Cette réponse spirituelle et flatteuse désarçina la princesse , qui voulut voir le travail du peintre , et en fut satisfaite : « Vous avez un beau talent , lui dit-elle , » votre jeunesse vous permet de le perfection- » ner ; je vous y invite , comptez sur ma protec- » tion. » En même temps elle ordonna qu'on remit une gratification au peintre.

La reine soulageait l'infortune et récompensait

sait le talent. Après une représentation de *Mustapha* et *Géangir*, elle fit venir le jeune auteur de cette tragédie, et lui dit : « Monsieur Champ-
 » fort, au plaisir que m'a causé la représenta-
 » tion de votre pièce, j'ai voulu joindre celui de
 » vous annoncer que le roi, pour vous encou-
 » rager et pour récompenser vos succès, vous
 » fait une pension de douze cents livres. » Ces
 mots doublent le prix d'une bonne action en y
 joignant tout le charme d'un suffrage.

L'hiver de 1783 à 1784 fut très-rigoureux ; la classe indigente avait considérablement souffert. La cherté du pain, la rareté du travail livraient les habitans des faubourgs de la capitale à des besoins de toute espèce ; leurs plaintes parvinrent à la reine, qui leur fit distribuer une somme de douze mille francs mise en réserve pour les cas imprévus. « Hâtez-vous, dit-elle au
 » lieutenant de police, de donner cet argent aux
 » malheureux ; jamais dépense ne m'a été plus
 » agréable. »

A cette époque Marie-Antoinette se voyait l'idole de la nation française, et quelques années après on osa invoquer le nom de cette généreuse nation pour conduire la reine au supplice.

La reine mit au monde, le 19 décembre 1778, une fille qu'on nomma Marie-Thérèse-Charlotte, et dans la suite deux fils : le premier mourut en

bas âge; le second, moins heureux, survécut quelques années à une partie de sa famille tombée sous le fer des bourreaux, et périt lui-même en prison. La naissance de ces enfans, héritiers du trône, avait été célébrée avec transport dans la France entière. La reine appela d'avance, par ses largesses, sur ses enfans les bénédictions du pauvre.

Pendant sa première grossesse, elle envoya mille écus, afin de délivrer des pères mis en prison pour défaut de paiement des mois de nourrice de leurs enfans. Plus tard, cent jeunes filles furent dotées et mariées par ses soins, et le premier né de chacun de ces mariages devait être nourri à ses frais.

A la naissance de ses fils la reine fit retirer du Mont-de-Piété tous les effets engagés pour des sommes au-dessous de vingt-quatre livres : il s'en trouva pour plusieurs millions.

Cependant l'horizon politique commençait à s'obscurcir; le torrent de la révolution s'avancait avec fracas; les digues qu'on cherchait à y opposer en redoublaient l'impétuosité, et son débordement, qui, sagement guidé, eût pu devenir un bienfait pour la France, entraîna la monarchie, les lois et le prince qui, d'une main impuissante, voulut s'opposer à son cours.

Déjà le trône avait perdu son autorité. Des

hordes de furieux entouraient le palais des rois, et insultaient, par leurs vociférations, à la dignité de la couronne. Dans la journée du 20 juin 1791. Marie-Antoinette entendit du fond de son appartement les hurlemens d'une multitude effrénée qui se précipitait vers le château; elle distingua son nom répété au milieu des cris de rage; mais loin de fuir le danger, Marie-Antoinette s'y exposa avec fermeté. Accompagnée de ses enfans et de quelques dames de sa cour, elle se présenta aux factieux avec la majesté fière et douce d'une reine et d'une mère. Sa contenance leur impose. Néanmoins en sa présence ils placent sur la tête du dauphin le bonnet rouge qui leur servait de ralliement.

Bientôt l'insurrection va en croissant, Louis XVI est précipité du trône, et traîné dans la tour du Temple, avec sa femme, ses enfans et sa sœur, qui partagèrent toute l'amertume de son sort. La reine consacra ses jours à la consolation de son auguste et malheureux époux, de son innocente et malheureuse famille. Marie-Antoinette oublie ses propres maux pour ne plus songer qu'à ceux des objets chéris dont elle est environnée. La reine est dans cette prison ce qu'elle a été dans son palais, la plus tendre des épouses, la meilleure de amies. Sa belle-sœur, la vertueuse Élisabeth, trouve

aussi dans l'âme inébranlable de la reine un modèle de calme et de dignité, quand son cœur religieux et pur se sent oppressé sous le poids des souffrances.

Au moment où l'on arracha la reine des bras de son époux pour le conduire au supplice. « Nous nous reverrons demain, s'écriait-il. » Hélas ! ils ne devaient plus se revoir que dans l'éternité.

On lui enlève son fils le 6 août 1793 ; elle est réveillée à deux heures du matin par un ordre de la convention de la transférer à la Conciergerie. Madame Élisabeth demande à suivre sa sœur ; mais la convention ne veut pas permettre que ces-deux victimes de sa tyrannie puissent pleurer ensemble. La reine, jetée au fond d'un cachot humide, abreuvée d'insultes et d'outrages, est servie par un homme qu'on n'a soustrait au bain que pour le charger du soin de la surveiller, et pour rendre compte de chacune de ses actions, de chacun de ses mouvemens, de son silence même. Dans cette horrible situation, Marie-Antoinette attendait qu'on instruisît un procès qui couvre à jamais de honte ses juges.

Cependant la barbarie exercée envers la reine touche de compassion tous les cœurs ; les personnes des plus humbles classes, comme celles des classes les plus élevées, s'indignent et

308 MARIE-ANTOINETTE. XVIII^e. SIÈCLE.
gémissent. Quelques généreux Français font de vaines tentatives pour sauver la reine ; le supplice est le prix de leur dévouement.

L'accusateur public , Fouquier - Tainville , demande les pièces relatives au procès de la reine. On en forgea , et l'acte d'accusation de la reine fut rédigé.

Elle subit son premier interrogatoire le 12 octobre 1793 : N'avez-vous pas eu , avant la révolution , des rapports coupables avec l'empereur ? lui demanda le tribunal. Marie - Antoinette répondit : *L'empereur est mon frère , le roi de France est mon époux , ces rapports n'ont jamais eu pour objet que l'intérêt de la France.* — Vous avez engagé votre époux à tromper le peuple. — *Oui , le peuple a été trompé bien cruellement ; mais ce n'est ni par mon mari , ni par moi.* — Par qui donc ? — *Par ceux qui y avaient intérêt ; ce n'était ni celui du roi , ni le mien de tromper le peuple.* — Qui sont donc ceux qui avaient intérêt à tromper le peuple ? — La reine s'aperçut du piège , et répondit : *Je ne connais que leurs intérêts , je ne connais pas leurs personnes. Le nôtre était d'éclairer le peuple , et non de le tromper.* Chacune des réponses de la reine démontrait son innocence ; mais ses bourreaux la voulaient , et la firent coupable.

La princesse , reconduite en prison , prie le

concierge de lui donner du fil et une aiguille ; il refuse en alléguant des ordres précis : elle insiste et n'obtient ce qu'elle demande qu'à condition de faire usage de l'aiguille devant lui ; on craignait que l'infortunée ne s'ôtât la vie. La fille des Césars , la veuve du roi de France manquait de souliers ; l'aiguille devait lui servir pour racommoder les siens.

Le tribunal de sang , chargé de faire le procès à la reine , lui nomma pour la forme deux défenseurs. MM. Chauveau-Lagarde et Tronçon-Ducoudrai acceptèrent ce périlleux honneur ; ils allèrent trouver dans sa prison l'auguste victime. M. Chauveau-Lagarde lui lut l'acte d'accusation ; elle l'écouta sans s'émouvoir , et lui adressa avec beaucoup de calme des observations ; M. Chauveau-Lagarde engagea la reine à écrire à la Convention , pour lui demander un délai , sans lequel on ne pouvait examiner toutes les pièces du procès ; Marie-Antoinette refusa avec fermeté. Son défenseur lui fit observer que le salut de toute sa famille dépendait du sien. La dignité royale céda à la tendresse maternelle ; Marie-Antoinette , au nom de ses avocats , écrivit à la Convention un billet plein de noblesse. Sa réclamation ne fut point écoutée ; les débats commencèrent le lendemain à huit heures du matin.

La reine de France est traînée en criminelle

devant une multitude d'hommes altérés de son sang. Le moindre signe de pitié que laissent échapper quelques Français, devient pour eux un arrêt de mort. Marie-Antoinette, affaiblie par les privations, par la douleur, par la maladie, conserve néanmoins le juste orgueil de son rang; elle paraît avec un maintien imposant et ferme; et si la couronne ne brille plus sur sa tête, la majesté et le calme de l'innocence brillent sur son front.

Le tribunal accuse Marie-Antoinette d'avoir constamment nourri, avec le roi, le projet de détruire la liberté et de remonter sur le trône, n'importe à quel prix. La princesse répond « que le roi et elle ne pouvaient désirer de remonter sur le trône, puisqu'ils y étaient; qu'ils n'avaient, au reste, jamais rien souhaité que le bonheur de la France, et qu'il leur aurait suffi que la France fût heureuse, pour qu'ils le fussent eux-mêmes. » Ses juges lui reprochèrent d'avoir applaudi, à la journée du 1^{er}. octobre, aux Gardes-du-Corps qui, animés par les vapeurs du vin, avaient foulé aux pieds la cocarde nationale, pour arborer la cocarde blanche. La reine répondit « que les Gardes-du-Corps n'avaient pas besoin d'être dans un état d'ivresse pour témoigner leur attachement au roi, et qu'il n'était pas vraisemblable qu'ils eussent voulu fouler aux pieds un

signe adopté par le roi lui-même. » Un juge osa accuser Marie-Antoinette d'un crime qui révolte la nature. Une réponse sublime, sortie du cœur de la reine, retentit dans tous les cœurs. Ses bourreaux mêmes s'en émurent, et suspendirent les débats. On procéda à l'audition des témoins; quelques misérables stipendiés appuyèrent les faits imaginés dans l'acte d'accusation; mais le grand nombre des témoins ne déposa point contre la reine. Cette princesse se défendit avec l'éloquence de l'âme. Ses avocats ôtèrent aux faits de l'accusation qui semblaient les mieux appuyés, jusqu'à leur vraisemblance; mais la condamnation de la reine était d'avance prononcée.

La séance dura trente-six heures. Marie-Antoinette en supporta la fatigue avec fermeté, quoique déjà souffrante et privée des secours qu'on ne refuse pas aux plus vils criminels : les jurés rentrèrent enfin, et lurent la sentence de mort de la reine. Cette princesse seule l'écouta avec tranquillité, sans donner le moindre signe de crainte ou d'indignation; elle quitta son siège, ne proféra aucune parole, traversa la salle, et, parvenue devant la barrière où était le peuple, leva sa tête avec un mouvement plein de mépris et de dignité.

Rentrée dans sa prison, Marie-Antoinette traça de sa main et baigna de ses larmes un

dernier écrit adressé à madame Élizabeth, où son âme parle l'admirable et touchant langage d'une reine et d'une mère.

Ce 16 octobre, 4 heures du matin.

« C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la
 » dernière fois. Je viens d'être condamnée, non
 » pas à une mort honteuse, elle ne l'est que
 » pour les criminels, mais à aller rejoindre
 » votre frère. Comme lui innocente, j'espère
 » montrer la même fermeté que lui dans ses
 » derniers momens. Je suis calme comme on
 » l'est quand la conscience ne reproche rien.
 » J'ai un profond regret d'abandonner mes
 » pauvres enfans; vous savez que je n'existais
 » que pour eux. Et vous, ma bonne et tendre
 » sœur, vous qui avez, par votre tendre ami-
 » tié, tout sacrifié pour être avec nous, dans
 » quelle position je vous laisse ! J'ai appris, par
 » le plaidoyer même du procès, que ma fille
 » était séparée de vous. Hélas ! la pauvre en-
 » fant, je n'ose lui écrire, elle ne recevrait pas
 » ma lettre ; je ne sais pas même si celle-ci vous
 » parviendra. Recevez pour eux deux ici ma
 » bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils
 » seront plus grands, ils pourront se réunir
 » avec vous, et jouir en entier de vos tendres
 » soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je

» n'ai cessé de leur inspirer, que les principes
 » et l'exécution entière de leurs devoirs sont
 » les premières bases de la vie; que leur ami-
 » tié et leur confiance naturelles en feront le
 » bonheur. Que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a,
 » elle doit toujours aider son frère par les con-
 » seils que l'expérience qu'elle aura de plus que
 » lui et son amitié pourront lui inspirer. Que
 » mon fils, à son tour, rende à sa sœur tous les
 » soins, les services que l'amitié peut inspirer;
 » qu'ils sentent enfin tous deux que, dans quel-
 » que position où ils pourront se trouver, ils ne
 » seront vraiment heureux que par leur union.
 » Qu'ils prennent exemple de nous; combien,
 » dans nos malheurs, notre amitié nous a
 » donné de consolation! et dans le bonheur on
 » jouit doublement, quand on peut le partager
 » avec un ami; et où en trouver de plus tendre,
 » de plus cher que dans sa propre famille?
 » Que mon fils n'oublie jamais les derniers
 » mots de son père, que je lui répète expres-
 » sément : qu'il ne cherche jamais à venger
 » notre mort.

» J'ai à vous parler d'une chose bien pénible
 » à mon cœur; je sais combien cet enfant doit
 » vous avoir fait de la peine; pardonnez-lui,
 » ma chère sœur; pensez à l'âge qu'il a, et
 » combien il est facile de faire dire à un enfant
 » ce qu'on veut, et même ce qu'il ne comprend

» pas. Un jour viendra où il ne sentira que
 » mieux tout le prix de vos bontés et de votre
 » tendresse pour tous deux.

» Il me reste à vous confier encore mes der-
 » nières pensées. J'aurais voulu les écrire dès
 » le commencement du procès ; mais outre
 » qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en
 » a été si rapide, que je n'en aurais réellement
 » pas eu le temps.

» Je meurs dans la religion catholique, apos-
 » tolique et romaine, dans celle de mes pères,
 » dans celle où j'ai été élevée et que j'ai tou-
 » jours professée : n'ayant aucune consolation
 » spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il
 » existe encore ici des prêtres de cette religion ;
 » et même le lieu où je suis les exposerait trop
 » s'ils y entraient une fois. Je demande sincère-
 » ment pardon à Dieu de toutes les fautes que
 » j'ai pu commettre depuis que j'existe ; j'espère
 » que, dans sa bonté, il voudra bien recevoir
 » mes derniers vœux, ainsi que ceux que je fais
 » depuis long-temps pour qu'il veuille bien re-
 » cevoir mon âme dans sa miséricorde et sa
 » bonté. Je demande pardon à tous ceux que
 » je connais, et à vous, ma sœur, en particu-
 » lier, de toutes les peines que, sans le vouloir,
 » j'aurais pu vous causer. Je pardonne à tous
 » mes ennemis le mal qu'il m'ont fait ; je dis
 » adieu à mes tantes et à tous mes frères et

» sœurs. J'avais des amis; l'idée d'en être sé-
 » parée pour jamais, et leurs peines, sont un des
 » plus grands regrets que j'emporte en mou-
 » rant. Qu'ils sachent du moins que, jusqu'à
 » mon dernier moment, j'ai pensé à eux. Adieu,
 » ma bonne et tendre sœur; puisse cette lettre
 » vous arriver! Pensez toujours à moi. Je vous
 » embrasse de tout mon cœur, ainsi que ces
 » deux pauvres enfans. Mon Dieu! qu'il est dé-
 » chirant de les quitter pour toujours. Adieu,
 » adieu, je ne vais plus m'occuper que de mes
 » devoirs spirituels.

» Comme je ne suis pas libre de mes actions,
 » on m'amènera peut-être un prêtre; mais je
 » proteste que je ne lui dirai pas un mot, et
 » que je le traiterai comme un être absolument
 » étranger. »

Après que la reine eut achevé cet écrit, elle se jette, épuisée de lassitude, sur un lit, et goûte, pendant une demi-heure, un sommeil tranquille, dont elle va bientôt échanger la paix contre la paix de la mort. A cinq heures, le tambour se fait entendre; un prêtre assermenté se présente à six heures. Marie-Antoinette refuse ses secours, et demande seulement qu'il l'accompagne jusqu'à l'échafaud.

C'est dans une charrette découverte, destinée aux plus infâmes scélérats, qu'on fait monter la reine. Lorsqu'elle y entra, le prêtre lui dit :

Voilà le moment de montrer du courage. — Du courage ! répondit-elle ; *il y a si long-temps que j'en fais apprentissage, qu'il ne me manquera pas aujourd'hui.* La reine, les mains attachées derrière le dos, exposée aux regards avides d'une foule abusée, et au milieu de quinze mille soldats en armes, est conduite au lieu du supplice. Ses traits conservent une inaltérable sérénité. Les yeux levés vers le ciel, elle entendait, sans émotion apparente, les injures grossières qu'on vomissait contre elle. Sans orgueil et sans abattement, elle plaignait l'erreur du peuple, et priait pour les juges qui l'avaient condamnée.

L'échafaud était dressé sur la place Louis XV, sur cette même place témoin des fêtes de son mariage, et du martyre de son époux. Elle y arriva à midi ; à la vue du terrible appareil, la pâleur couvrit un moment son front ; mais, rappelant bientôt toutes les forces de son âme, la reine monta d'un pas ferme sur l'échafaud. L'ecclésiastique qui l'accompagnait lui fit envisager sa mort comme l'époque de sa réunion avec son auguste époux. Elle écoute avec résignation ses paroles consolantes, tombe à genoux, et s'écrie : *Seigneur, éclaire et touche mes bourreaux. Adieu pour toujours, mes enfans, je vais rejoindre votre père.* Le prêtre lui donne sa bénédiction ; les

MARIE-ANTOINETTE. XVIII^e. SIÈCLE. 317
bourreaux la saisissent. Le 16 octobre 1793,
à midi et un quart, Marie-Antoinette n'existait
plus (1).

(1) Mémoires du temps.

M^{me}. ROLAND.

(Après Jésus-Christ, 1793.)

MARIE-JEANNE ROLAND naquit en 1754, de Gratien Philipon, graveur habile, et père de neuf enfans. Elle montra dès le berceau beaucoup d'intelligence et de mémoire. Ses heureuses dispositions inspirèrent à ses parens le désir de lui faire apprendre la langue latine; ses progrès y furent rapides. Vive sans être bruyante, obéissante sans être soumise, elle ne cédait jamais aux ordres qu'on lui donnait, qu'elle n'en aperçût le motif. Sa mère ayant observé son caractère, sut la diriger par la raison, ou la gagner par le sentiment. A sept ans elle eut toutes sortes de maîtres, et s'appliqua avec constance à l'étude. Étrangère aux goûts de son âge, elle éprouvait une soif insatiable de s'instruire. Elle se plaisait surtout à lire la Bible, la Vie des Saints, et les grands hommes de Plutarque, que, dès l'âge de neuf ans, elle voulut analyser : les premières notions de religion qu'elle reçut de sa mère, firent l'impression la plus forte sur son imagination. Elle supplia ses parens de la conduire dans un monas-

tère , pour s'y préparer , avec le recueillement convenable , à sa première communion. Mademoiselle Philipon avait alors onze ans : elle se conduisit de manière qu'elle s'acquît l'amitié de ses compagnes et l'estime de ses supérieures. En sortant du monastère , elle alla chez son aïeule terminer son éducation. Les ouvrages de nos grands philosophes devinrent sa lecture favorite , et elle s'appliqua à étudier les principes de la physique et des mathématiques. Conduite à Versailles par son aïeule , elle eut l'occasion de remarquer les basses intrigues des courtisans ; et dès lors elle sentit son jeune cœur battre pour l'indépendance et pour la liberté.

La figure de mademoiselle Philipon n'offrait rien de remarquable ; mais elle avait beaucoup de douceur et d'expression. Son regard était ouvert , franc et vif ; son teint était animé , et sa taille un peu forte. A dix-huit ans elle fut demandée plusieurs fois en mariage , sans pouvoir se déterminer à prendre un engagement.

Son père , ayant , dans l'intention d'augmenter sa fortune , tenté des entreprises de commerce , éprouva des pertes considérables ; sa femme en mourut de chagrin. Mademoiselle Philipon , en proie à la plus vive douleur , rentra néanmoins dans la maison paternelle , où elle partagea son temps entre les occupations

domestiques et la lecture de nos grands philosophes. Jean - Jacques Rousseau excitait surtout son enthousiasme. Malgré les conseils de sa fille , M. Philipon s'éloigna de son travail accoutumé , continua ses entreprises hasardeuses , n'y réussit pas , et finit par se ruiner entièrement au jeu. Mademoiselle Philipon se consolait de ces désastres au sein de l'étude , et par la pratique de bonnes œuvres. Une de ses amies , fixée à Amiens , lui avait souvent parlé avec éloge de Roland de la Platière. Roland vint à Paris en 1775 , et s'empressa d'aller voir mademoiselle Philipon. Leur goût pour la littérature , que tous deux cultivaient , les unit bientôt d'une tendre amitié. Après cinq ans de liaison intime , Roland , captivé par l'esprit de mademoiselle Philipon , lui adressa ses Lettres sur l'Italie , lui déclara son amour , et lui offrit sa main. Mademoiselle Philipon le refusa , parce qu'elle ne possédait qu'une modique rente. Son père reçut très-mal la demande de Roland. Mademoiselle Philipon , blessée , se sépara de son père avec décence , établit sa retraite à la Congrégation , et se contenta , pour vivre , de son revenu de 500 francs. Roland réitéra sa demande. Mademoiselle Philipon , touchée de sa persévérance , consentit à l'épouser , le suivit à Amiens , et y cultiva la botanique : elle acquit dans cette science des connais-

sances assez étendues, et seconda son mari dans ses travaux littéraires. Ils passèrent ensemble quatre ans à Amiens. Madame Roland y devint mère; et, pour remplir ses nouveaux devoirs, elle supporta avec fermeté de grandes souffrances.

En 1784, madame Roland se fixa dans une propriété de son mari à Villefranche près Lyon, et s'y occupa à soulager l'humanité. En 1789, ses soins et ses connaissances en médecine arrachèrent son mari aux dangers d'une maladie chronique. A cette époque commença la révolution française. Roland fut envoyé à Paris par la municipalité de Lyon, dont il était membre, pour solliciter auprès de l'assemblée constituante un secours de quarante millions pour la ville de Lyon. Madame Roland suivit son époux, sauva les débris de la fortune de son père, paya ses dettes, et lui assura une pension. Elle se lia dans la suite avec les députés les plus éloquens de la Gironde, et prit une grande influence sur eux. Roland parvint au ministère en mars 1792; sa femme travailla avec lui. Éloigné du ministère par le roi, qu'effrayait ses maximes républicaines, et ses conseils sages, mais rigides, Roland y fut rappelé par l'assemblée législative. Sévère dans ses mœurs, et d'une probité exacte, il se laissa cependant entraîner à des erreurs politiques, que les massacres du 2 septembre lui firent reconnaître.

Quelque temps avant cette scène horrible, madame Roland avait écrit au pape, pour réclamer la liberté de quelques artistes renfermés à Rome. Cette lettre, qui eut un plein succès, nous a été ainsi conservée dans ses Mémoires.

Le conseil exécutif provisoire de la république française, au prince évêque de Rome.

« Des Français libres, des enfans des arts,
» dont le séjour à Rome y soutient et développe
» des goûts et des talens dont elle s'honore, su-
» bissent par votre ordre une injuste persécution.
» Enlevés à leurs travaux d'une manière
» arbitraire, enfermés dans une prison rigou-
» reuse, indiqués au public, et traités comme
» des coupables, sans qu'aucun tribunal ait
» annoncé leur crime, ou plutôt lorsqu'on ne
» peut leur en reprocher d'autre que d'avoir
» laissé connaître leur respect pour les droits
» de l'humanité, leur amour pour une patrie
» qui les reconnaît, ils sont désignés comme
» des victimes que doivent bientôt immoler le
» despotisme et la superstition réunis. Déjà le
» ministre des affaires étrangères de la républi-
» que a demandé l'élargissement de ces Fran-
» çais arbitrairement détenus à Rome. Aujourd'hui
» son conseil exécutif les réclame au nom
» de la justice qu'ils n'ont point offensée, au

» nom des arts que vous avez intérêt d'accueil-
» lir et de protéger, au nom de la raison qui
» s'indigne de cette étrange persécution, au
» nom d'une nation libre, fière et généreuse,
» qui dédaigne les conquêtes, il est vrai, mais
» qui veut faire respecter ses droits, et qui est
» prête à se venger de quiconque ose les mé-
» connaître, et qui n'a pas su les conquérir sur
» les prêtres et sur les rois, pour les laisser ou-
» trager par qui que ce soit sur la terre. Pon-
» tife de l'église romaine, prince encore d'un
» état prêt à vous échapper, vous ne pouvez
» plus conserver et l'état et l'église que par la
» profession désintéressée de ces principes évan-
» géliques qui respirent la plus tendre humanité,
» l'égalité la plus parfaite, et dont les succes-
» seurs du Christ n'avaient su se couvrir que
» pour accroître une domination qui tombe
» aujourd'hui de vétusté. Les siècles de l'igno-
» rance sont passés ; les hommes ne peuvent
» plus être soumis que par la conviction, con-
» duits que par la vérité, attachés que par
» leur propre bonheur. L'art de la politique et
» le secret du gouvernement sont réduits à la
» reconnaissance de leurs droits et au soin de
» leur en faciliter l'exercice, pour le plus
» grand bien de tous, avec le moins de dom-
» mages possibles pour chacun. Telles sont au-
» jourd'hui les maximes de la république fran-

» çaise , trop sage pour avoir rien à taire ,
» même en diplomatie , trop puissante pour
» avoir besoin de menacer , mais trop fière
» pour dissimuler un outrage , et prête à le
» punir si des réclamations paisibles demeu-
» raient sans effet. »

Les dégoûts que Roland éprouvait le déterminèrent à abandonner un poste plus dangereux qu'honorable. Le comité révolutionnaire lança un mandat d'arrêt contre lui. Il refusa d'obéir , s'échappa et se réfugia à Rouen.

Madame Roland surmonte tous les obstacles , et se rend à la Convention ; elle ne peut s'y faire entendre. A son retour chez elle , on l'enlève des bras de sa fille pour la conduire en prison à Sainte-Pélagie. Elle écrit à la Convention ; sa lettre n'est pas lue. Vingt-deux députés de la Gironde sont mis en accusation ; madame Roland présage leur sort , le sien , les malheurs de la France , et s'écrie , oppressée par la douleur : *Ma patrie est perdue.*

Madame Roland trompait les ennuis de sa prison par la lecture et par la musique ; elle consolait ses compagnons d'infortune , et les exhortait à supporter avec courage leur situation. Dans cet intervalle , Charlotte Cordai poignarda Marat. Madame Roland , apprenant cette nouvelle , dit : « *Elle a mal choisi son temps et sa victime.* » On plongea bientôt

madame Roland dans une espèce de cachot ; elle sait que Robespierre accuse son mari ; elle écrit à Robespierre, n'en reçoit point de réponse, tombe malade, fait des dispositions en faveur de sa fille, « lui recommande de ne jamais s'é- » carter de ses devoirs, et de cultiver la mu- » sique comme un adoucissement dans le mal- » heur, et une sauvegarde contre la séduction » de la prospérité. »

Mise en jugement, madame Roland subit son premier interrogatoire le 7 décembre 1793. On la traita avec mépris et cruauté ; ses juges l'interrompirent souvent dans ses réponses ; ils paraissaient impatients de la convaincre de conspiration ; Fouquier-Tainville, accusateur public, voulut la forcer à déclarer où son mari s'était réfugié, et sur son refus, lui prodigua les expressions les plus outrageantes. « Un ac- » cusé, répliqua madame Roland, ne doit » compte que de ses faits, et non de ceux d'au- » trui. Si pendant quatre mois on n'eût pas re- » fusé à Roland la justice qu'il sollicitait, il » n'aurait pas été forcé de s'absenter, et moi » de taire le lieu de sa résidence, supposé » qu'elle me soit connue. Je ne sache pas qu'il » existe une loi au nom de laquelle on puisse » engager quelqu'un à trahir ses intérêts les » plus chers. »

Dans un second interrogatoire, l'accusateur

public, furieux de la noble assurance avec laquelle madame Roland persistait à ne pas déclarer le lieu où était son mari, la traita de bavarde, et fit cesser les débats : « Que je » vous plains, dit-elle alors d'un air de dédain » à Fouquier-Taiville; vous voulez, vous » pouvez m'envoyer à l'échafaud; vous ne sauriez m'ôter la joie que donne une bonne » conscience, et la persuasion que la postérité » vengera Roland et moi, en vouant à l'infamie nos persécuteurs. Je vous souhaite, pour » le mal que vous me voulez, une paix égale à celle que je conserve, quel que soit le prix » qui y est attaché. »

Madame Roland, accusée seulement d'avoir conservé des relations avec les conspirateurs, refusa l'offre qu'on lui fit de briser ses chaînes, et préféra s'exposer à tous les périls plutôt que de recourir à une fuite indigne de son caractère. Madame Roland entendit son arrêt avec calme, et tandis qu'on la conduisait à la mort, elle ne cessa de causer avec un des compagnons de son infortune, et parvint à faire naître le sourire sur ses lèvres.

Arrivée au lieu de son exécution, elle s'inclina devant la statue de la liberté, en s'écriant : *O Liberté, que de crimes on commet en ton nom!* Elle périt le 8 décembre 1793, à l'âge de quarante-un ans.

Madame Roland avait pris en Angleterre et en Suisse, où elle voyagea, le goût de la politique et l'amour de la liberté, seule passion qui fût, ainsi que l'amour de la célébrité, entrée profondément dans son âme. Elle aima surtout son mari, parce qu'elle le gouverna ; mais elle sut ménager son orgueil, et lui cachait avec adresse sa supériorité. Avant de mourir elle prédit que son mari ne lui survivrait pas ; en effet, Roland, apprenant le supplice de sa femme, se donna la mort. L'entretien de madame Roland, vif et spirituel, était toujours semé d'anecdotes et de réflexions d'un tour original. Sa voix sonore et flexible ajoutait beaucoup de charmes à sa conversation. Elle a laissé des opuscules qui traitent de la *mélancolie*, de l'*âme*, de la *morale*, de la *viellèsse*, de l'*amitié*, de l'*amour*, de la *retraite*, et de *Socrate* ; un *Voyage en Angleterre et en Suisse*, et des *Mémoires sur sa vie privée, sur son arrestation et sur le ministère de son mari* (1).

(1) Mémoires de madame Roland, Correspondance du temps.

M^{ME}. ÉLISABETH DE FRANCE.

(Après Jésus-Christ, 1794.)

AUCUNE femme ne mérite autant, par ses infortunes et par ses vertus, que madame Élisabeth, d'être offerte à la vénération des siècles.

Philippe-Marie-Hélène-Élisabeth de France, dernier fruit de l'union de Louis, dauphin de France, et de Marie-Joséphine de Saxe, sa seconde femme, naquit à Versailles le 23 mai 1774. Devenue orpheline à trois ans, son âme tendre porta toutes ses affections sur son frère Louis XVI. L'éducation de madame Élisabeth fut confiée à madame de Marsan, gouvernante des enfans de France. Élisabeth, née fière, opiniâtre, incapable de céder à la contradiction, se corrigea bientôt de ses défauts par le désir de plaire à son estimable institutrice. Bientôt un coup d'œil sévère, un front moins serein devenait pour elle une leçon plus profitable que des punitions; il ne lui resta de ses penchans naturels qu'une grande inflexibilité de principes et l'énergie d'une âme sensible et forte.

A douze ans, Élisabeth éprouva le chagrin de se séparer de madame Clotilde, sa sœur, mariée au prince de Piémont. La présence de sa gouvernante eût peut-être adouci sa tristesse, mais madame de Marsan alla, à cette même époque, consacrer ses jours dans la retraite.

L'infant d'Espagne et le duc d'Aost, fils puîné du roi de Sardaigne, demandèrent la main de madame Élisabeth. Des raisons politiques arrêtaient les négociations entamées pour ces mariages. Madame Élisabeth ressentit une vive joie de rester auprès de Louis XVI son frère chéri.

Au moment où la reine mit au monde Madame Royale, les institutrices de madame Élisabeth furent chargées de l'éducation de la fille du roi. Ce prince forma la maison de sa sœur; madame Élisabeth n'avait alors que quatorze ans; mais plus sévère pour elle-même que ne l'étaient ses gouvernantes, elle conserva tous ses maîtres, ne voulut recevoir que ses institutrices, employa une grande partie de ses journées aux pratiques de la religion, à l'étude de l'histoire, des langues et des belles-lettres; la peinture la délassait de ses occupations sérieuses; madame Élisabeth ne restait jamais un moment oisive. En société, toujours elle travaillait, soit à coudre, soit à broder, soit en tapisserie. Un jour qu'elle achevait de bro-

der un jupon, une de ses femmes, frappée de la beauté du dessin, s'écria : « C'est réellement dommage que Madame soit si adroite. » — Pourquoi donc ? — Cela conviendrait mieux à des filles pauvres ; ce talent leur suffirait pour gagner leur vie, et pour nourrir leur famille. — C'est peut-être pour cela que Dieu me l'a donné ; peut-être j'en ferai usage pour nourrir moi et les miens. »

Madame Élisabeth renonça, pendant cinq ans, aux diamans qu'elle recevait du roi pour étrennes, afin de procurer un établissement avantageux à mademoiselle de Causan, chanoinesse de Metz.

Étrangère aux intrigues de cour, madame Élisabeth ne sollicitait jamais que des grâces méritées. Sans ostentation et sans petitesse, elle ne paraissait que malgré elle à la cour et dans le public : l'étude, la méditation, les promenades à pied et à cheval composaient tous ses plaisirs. Ses courses se dirigeaient presque toujours du côté de Saint-Cyr, où madame Louise, sa tante, s'était faite Carmélite. Le roi, craignant que madame Élisabeth ne songeât à embrasser la vie monastique, lui dit un jour. « Je ne demande pas mieux que vous alliez souvent voir notre tante, à condition que vous ne l'imiterez pas, car j'ai besoin de vous, ma chère Élisabeth. »

Louis XVI se fit inoculer, la princesse Élisabeth imita son exemple, et voulut que soixante jeunes filles pauvres partageassent avec elle le bienfait de cette découverte. En 1781, le roi, acheta à Montreuil une belle maison de campagne à sa sœur. Élisabeth menait dans cette maison une vie toute intérieure; l'indigent trouvait toujours chez elle un adoucissement à son infortune. Dès qu'un enfant du village tombait malade, elle lui envoyait un médecin et tous les secours nécessaires. Économe pour elle, libérale pour les pauvres, ses revenus leur appartenaient en grande partie.

Madame Élisabeth ayant pris à son service une jeune paysanne de la Suisse pour soigner sa laiterie, sut qu'elle regrettait son pays parce qu'elle aimait un jeune pâtre nommé Jacques, qui lui avait été promis en mariage; la princesse ordonna à Jacques de se fendre à Montreuil, et de marier à sa prétendue.

Tandis que madame Élisabeth passait les jours dans ces douces et bienfaisantes occupations, un nouvel ordre de choses se préparait. Madame Élisabeth ne s'abusa jamais sur les résultats de ce grand changement.

La bonté du roi, qui parut quelquefois de la faiblesse, faisait prévoir à sa sœur toutes les infortunes de sa famille. « Il en est, disait cette » princesse, du gouvernement comme de l'édu-

» cation ; il ne faut dire *je le veux* que lorsqu'on est sûr d'avoir raison ; mais lorsqu'on l'a dit, on ne doit jamais se relâcher de ce qu'on a prescrit. Je vois mille choses, ajoutait-elle, dont le roi ne se doute pas, parce que son âme est si belle, que l'intrigue lui est étrangère. » En 1791, une des femmes de madame Élisabeth regardait par la fenêtre le roi qui se promenait dans les Tuileries. La princesse lui demanda ce qui fixait son attention : « Madame, je regarde notre bon maître qui se promène. — Notre maître ! pour notre malheur, il ne l'est plus. »

La reine croyait que l'Autriche travaillait à rétablir la monarchie française ; madame Élisabeth n'embrassa point cette erreur ; son esprit élevé et juste lisait dans l'avenir, et son cœur jura de partager le sort de sa famille. Au 6 octobre, elle accompagna son frère à Paris : déterminée à ne plus le quitter, elle le suivit lors de son voyage à Varennes, et quand il fut arrêté sur la frontière, elle revint avec lui dans la capitale.

Le 20 juin 1792 ; un homme du peuple la prenant pour la reine, s'écria : *Voilà l'Autrichienne, il faut la tuer.* — Vous vous trompez, répliqua un officier de la garde nationale, ce n'est point la reine, c'est madame Élisabeth. — *Pourquoi*, dit la princesse à l'officier, ne

vous leur laisser croire que je suis la reine ? vous auriez peut-être évité un plus grand crime.

Dans la journée du 10 août , le roi supplia en vain sa sœur de quitter le château , et quand Louis se détermina à se réfugier dans l'assemblée nationale , Élisabeth y parut à ses côtés.

Le massacre des Suisses qui gardaient le château remplit d'amertume l'âme d'Élisabeth, sans abattre son courage; cette princesse entendit avec résignation , au sein de l'assemblée législative , l'arrêt qui prononçait la suspension de son frère, et la discussion de cette même assemblée sur le choix de la prison où devait être renfermée la famille royale. Conduite à la tour du Temple avec le roi , la reine et leurs enfans , madame Élisabeth s'oublia elle-même pour se consacrer entièrement à ces augustes infortunés. Modèle de résignation et de patience , elle leur prodiguait les soins les plus tendres , et lorsque les enfans du roi étaient malades , madame Élisabeth veillait souvent pendant plusieurs nuits auprès de leur lit. Son âme forte soutenait son corps délicat , et sa piété fervente lui servait d'égide contre toutes les infortunes ; elle composa au Temple la prière suivante :

« Que m'arrivera-t-il aujourd'hui , ô mon Dieu ! Je n'en sais rien ; tout ce que je sais ,

» c'est qu'il n'arrivera rien que vous n'ayez
 » prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éter-
 » nité : cela me suffit. J'adore vos desseins
 » éternels et impénétrables ; je m'y sou mets de
 » tout mon cœur pour l'amour de vous ; je
 » veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sa-
 » crifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de
 » mon divin sauveur. Je vous demande en son
 » nom et par ses mérites infinis, la patience
 » dans mes peines et la parfaite soumission qui
 » vous est due pour tout ce que vous voulez,
 » ou permettez. »

Madame Élisabeth avait déjà vu périr sur
 l'échafaud et le roi son frère et la reine sa
 belle-sœur. Séparée depuis plusieurs mois du
 dauphin son neveu, elle ne craignait pas d'être
 livrée au supplice, mais elle craignait de laisser
 Madame Royale, sa jeune nièce, sans soutien
 et sans consolation au milieu de ses geôliers et
 des bourreaux de ses parens. Le 9 mai 1794,
 comme elle venait de se mettre au lit, elle en-
 tendit ouvrir les verroux de sa prison, elle se
 hâta de passer sa robe. L'air féroce et le ton
 sinistre de ceux qu'elle vit entrer, lui annon-
 cèrent quelque nouvel acte de tyrannie. *Ci-
 toyenne, descends tout de suite, on a besoin
 de toi. — Ma nièce reste-t-elle ici ? — Cela
 ne te regarde pas : on s'en occupera.* Madame
 Élisabeth se jette au cou de sa malheureuse

nièce, et pour calmer son juste effroi, elle dit : *Soyez tranquille, je vais remonter.* — *Non, tu ne remonteras pas,* répond avec un rire cruel un des satellites, *prends ton bonnet de nuit.* Elle obéit, relève Madame Royale qui tombe dans ses bras, lui dit d'espérer toujours en Dieu, d'être soumise à sa volonté, et la quitte pour ne la plus revoir.

Madame Élisabeth parut d'un air noble et serein devant le tribunal. Interrogée sur ses noms et qualités, elle répondit : *Je me nomme Élisabeth de France, tante de votre roi.* Cette réponse fière étonna les juges et les auditeurs; on suspendit un instant l'interrogatoire; mais bientôt on le continua, et la mort de cette princesse, dès long-temps résolue, fut prononcée.

Arrivée au lieu du supplice, madame Élisabeth y trouva vingt-quatre personnes de l'un et de l'autre sexe qui devaient partager son sort. Les femmes lui demandèrent et obtinrent la permission de l'embrasser. Par un raffinement de barbarie, les bourreaux de madame Élisabeth avaient ordonné que cette princesse verrait périr les autres victimes de leurs fureurs avant de subir elle-même le trépas. Ils croyaient abattre sa fermeté, mais Dieu prêtait son divin appui à la vierge royale. Elle ne montra aucune terreur dans ce moment épouvantable,

et reçut la mort avec calme et avec dignité.
Le 10 mai 1794. Élisabeth, délivrée enfin de
ses maux, alla rejoindre son frère dans les
cieux (1).

(1) Procès de madame Élisabeth, éloge de M. Ferrand.

LA CHEVALIÈRE D'ÉON.

(Après Jésus-Christ, 1795.)

CHARLOTTE-GENEVIÈVE-THIMOTHÉE, D'ÉON DE BEAUMONT, naquit à Tonnerre-sur-Armançon, le 5 octobre 1728. Son père, désolé de n'avoir pas d'enfant mâle, cacha le sexe de sa fille, l'éleva sous des vêtemens d'homme, lui en donna l'éducation, et l'envoya, jeune encore, à Paris, sous la protection d'une parente. Charlotte fit ses études au collège Mazarin, où elle obtint en peu de temps de brillans succès. A sa sortie du collège, mademoiselle d'Éon suivit des cours de droit, fut reçue ensuite avocat au parlement de Paris, et publia quelques ouvrages littéraires, qui lui acquirent de la réputation. On la nomma censeur royal pour les arts et pour les belles-lettres. M. le prince de Conti, premier directeur du ministère secret de Louis XV, proposa à ce prince de charger d'Éon d'une mission importante à la cour de Russie. Charlotte, investie de la confiance du roi, s'en montra digne; elle apporta en 1757 à Versailles, le traité d'alliance entre la Russie et la France. Il contenait la promesse de l'abo-

lition du traité de subsides que les Anglais payaient aux Russes; il y était en outre convenu qu'une armée de quatre-vingt mille Russes se joindrait en Allemagne aux alliés du roi et aux troupes autrichiennes. Peu de temps après, mademoiselle d'Éon remit à Louis XV la ratification de l'impératrice de Russie au traité de Versailles. Charlotte présenta plus tard à Marie-Thérèse le premier plan de campagne de l'armée russe, et à Louis XV la ratification du traité du 30 décembre 1758, et celle de la convention maritime de la Russie, de la Suède et du Danemarck unis à la France contre l'Angleterre.

Mademoiselle d'Éon ayant embrassé la carrière militaire, obtint d'abord une lieutenance de dragons, ensuite une compagnie, et fut nommée aide-de-camp du maréchal de Broglie. Elle se trouva à plusieurs sièges et combats, brava le feu des batteries de l'ennemi pour sauver les poudres à Goxtès, et reçut au combat d'Uttrop une blessure à la tête et une dans l'aîne. Forcée de se faire panser, elle s'arrangea néanmoins pour ne point laisser connaître son sexe. Mademoiselle d'Éon marcha en 1761 près d'Osternwich, à la tête de quatre-vingts dragons, et chargea si à propos et avec tant de bravoure, qu'elle fit prisonnier de guerre un bataillon entier, composé de huit cents hommes : elle reçut la croix

LA CHEVALIÈRE D'ÉON. XVIII^e. SIÈCLE. 339
de Saint-Louis en récompense de ses exploits.

La chevalière d'Éon entra à peine dans sa trentième année, qu'elle avait déjà rempli avec gloire des fonctions militaires très-périlleuses, et qu'elle s'était distinguée par de profondes connaissances en diplomatie, dans l'exercice des emplois de politique accrédités, d'agent secret, de secrétaire de légation et de courrier de cabinet, pour la sûreté des secrets du roi. Louis XV avait deux sortes de politique, celle de ses traités, qui était ostensible, et celle de ses intérêts, qu'il confiait à son agent secret. Le sexe réel de la chevalière d'Éon et son sexe apparent, concoururent souvent à servir le monarque sans que la pudeur s'en trouvât blessée.

Une négociation s'étant entamée avec l'Angleterre pour la conclusion de la paix, M. le duc de Nivernois qui la dirigeait sous les ordres des ducs de Choiseul et de Praslin, se rendit à Londres. La chevalière d'Éon le suivit en qualité de secrétaire de légation, mais elle avait des ordres du ministère secret. « L'ambassade se » trouva composée d'agens qui tenaient aux » deux partis opposés, à celui du duc de Choiseul » seul qui dirigeait tout, et à celui du comte de Broglie qui, à la tête du ministère secret, tenait compte de tout (1). » Mademoiselle d'Éon,

(1) Mémoires du temps.

placée entre ces deux écueils, se conduisit avec tant d'habileté, que Louis XV la chargea « d'une mission qui ne fut connue ni du ministère officiel des affaires étrangères, ni du ministère secret du comte de Broglie. Il y eut alors trois ministères dans nos relations officielles et secrètes avec l'Angleterre, que mademoiselle d'Éon conduisit avec une prudence consommée, celles du ministère des affaires étrangères, celles du ministère secret et celles du roi. Elle fut nommée résident de France, et bientôt après ministre plénipotentiaire du roi, et en exerça les fonctions après la signature du traité et avant l'arrivée du comte de Guerchi, nommé ambassadeur (1). »

Les ducs de Choiseul et de Praslin, ayant souscrit à un traité honteux, se voyaient intéressés à gouverner entièrement la légation de France à Londres. « S'étant aperçu que deux intérêts s'étaient glissés dans la négociation, ils résolurent de rappeler et perdre d'Éon. Les persécutions commencèrent par des lettres de rappel : la mission officielle de d'Éon était finie, mais ses missions d'agent du ministère secret et d'agent particulier du roi étaient à peine commencées. Instruite de la faiblesse de Louis XV, qui sacrifiait à ses

(1) Mémoires du temps.

» ministres l'agent qu'il avait mis en œuvre,
 » d'Éon ne voulant pas périr dans une forte-
 » resse, refusa de rentrer en France; et se mit
 » à Londres en état d'insurrection contre ses
 » ennemis, flattant le duc de Choiseul, bravant
 » le duc de Praslin, attaquant le comte de
 » Guerchi, servant le comte de Broglie, corres-
 » pondant avec le roi, témoignant à Georges
 » une vénération profonde et aux Anglais une
 » estime particulière pour leurs mœurs et con-
 » stitution, et conserva dans toutes ces posi-
 » tions la fidélité due à son roi. *Un ambassa-
 » deur, remarquait d'Éon, est un comédien
 » obligé, quand il ne dit pas la vérité, de dire le
 » vraisemblable, et d'observer l'unité de temps,
 » l'unité de lieu et l'unité d'action.* »

Des soupçons s'élevèrent sur le sexe de la chevalière d'Éon; des paris eurent lieu à Londres à ce sujet, et ils accréditèrent les doutes. Louis XV. jugea qu'on ne pourrait encore cacher long-temps ce mystère. Il feignit de n'en avoir jamais eu connaissance, et il commanda à Drouet, secrétaire du ministère secret, de se transporter auprès de d'Éon pour constater son sexe d'une manière authentique. La chevalière d'Éon obéit au roi, mais avec une modeste réserve.

Le résultat de l'enquête amena le terme de ses fonctions officielles et secrètes. Un nommé Durant, adjoint au comte de Broglie, la somma

de la part de Louis XV de lui remettre tous les papiers relatifs aux diverses commissions qui lui avaient été confiées. Elle les remit à Durant, et lui adressa ces paroles : « Vous direz au roi que ma vertu, comme femme, est aussi inattaquable que ma fidélité comme politique, et que je ne garde que le souvenir des commissions de sa majesté. Je serai toujours Française. »

On grava à Londres en 1773, le portrait de mademoiselle d'Éon. Elle y était représentée sous la forme de Pallas, le casque en tête, l'épée au bras gauche et la main droite armée d'une lance ; on lisait au bas un abrégé historique de sa vie, écrit en langue anglaise, et une inscription latine ainsi conçue : « A Pallas, blessée et non vaincue, devenue célèbre par des combats et des actions publiques en l'honneur de sa patrie, dont ses ennemis n'ont jamais pu ternir les vertus, dont peu d'hommes ont pu égaler le courage, dont l'ingrate patrie n'aura pas même les ossements.

» Par ses anciens camarades de guerre, en mémoire de leur tendre attachement. »

La chevalière d'Éon réunissait à la fois, aux brillantes qualités d'un guerrier valeureux, les talens d'un diplomate adroit, profond et consommé. Cette femme extraordinaire obtint l'estime des Anglais et des Français : elle n'avait

aucun des dehors de son sexe, elle était robuste et d'une activité infatigable; jalouse d'instruire personnellement le roi des affaires qu'elle traitait, elle allait de Paris à Saint-Pétersbourg, comme on va de Paris à Versailles. Sa conversation était sérieuse et savante; elle observait dans la société toutes les règles de la convenance, quoiqu'elle y gardât le ton et les habitudes d'un officier de dragons. Appelée à Paris, sous le ministère de Vergennes, la chevalière se trouva un soir au milieu d'un cercle nombreux, composé de dames de la cour, curieuses de la voir et de l'entendre. Tandis qu'on l'écoutait avec admiration parler comme un sage, elle s'aperçut que ces dames, accablées par la chaleur de la saison, se jouaient avec leur éventail, à l'instant mademoiselle d'Éon tire du fourreau un sabre large de trois pouces et leur dit : « Mesdames, voilà mon éventail, nous ne » sommes faibles que parce que les hommes le » disent et l'assurent; mettons-nous de niveau, » nous nous soutiendrons. »

Mademoiselle d'Éon vécut long-temps retirée en Angleterre. Louis XV entretenait avec elle, jusqu'au moment où il mourut, une correspondance suivie, et il la gratifia à plusieurs époques de pensions considérables. Ces bienfaits lui furent continués par Louis XVI, qui lui permit de rentrer dans sa patrie, d'y vivre sous

des habits de son sexe, et de porter l'honorable décoration que lui avait si justement acquise son intrépide courage.

En 1792, mademoiselle d'Éon affligée des malheurs de la France, désira lui prêter de nouveau son bras. Elle écrivit au corps législatif, rappela les services qu'elle avait rendus pendant la guerre de sept ans; réclama et son grade dans l'armée et la permission de servir encore sa patrie : on la refusa. Elle mourut en 1795, dans une situation voisine de l'indigence : elle y fut réduite par son amour et par sa fidélité pour son pays, parce qu'elle refusa de rédiger en français les pièces diplomatiques du cabinet de Londres.

Mademoiselle d'Éon, après avoir mené une vie active et tumultueuse, sut apprécier les charmes de la retraite. Elle s'y livra à son goût pour la littérature. Un grand nombre d'excellens ouvrages sortis de sa plume ajoutent à sa gloire de guerrier et de diplomate, la gloire de l'homme de lettres. Ses œuvres, recueillies sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Éon*, composent treize volumes (1).

(1) Mémoires du temps, Œuvres de mademoiselle d'Éon.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

M^{ME}. VIOT,

POÈTE FRANÇAIS.

(Après Jésus-Christ, 1801.)

MARIE-ANNE-HENRIETTE PAYAN DE L'ÉTANS, née à Dresde en 1746, mariée successivement à trois maris, fut également célèbre sous leurs trois noms. Amenée en France à l'âge de quatre ans. Elle épousa à treize M. le marquis d'Antremont, du comtat Venaissin.

Le marquis d'Antremont avait quarante ans lors de son mariage; épuisé et ruiné par les plaisirs, il ne pouvait être le guide de sa jeune épouse. Henriette, mise le lendemain de ses noces dans un couvent, ne revint dans le château délabré de son mari que pour y gémir sous le despotisme d'une vieille femme de charge qui la traitait en enfant, et pour assister aux derniers soupirs de M. d'Antremont.

Veuve à seize ans, avec un modique revenu de mille livres de rentes, madame d'Antremont alla demeurer chez son oncle, l'évêque de

Nîmes; mais, d'un caractère indépendant et fier, elle ne voulut rien devoir, même à son respectable parent, et vécut, pendant plusieurs années de pain et de lait seulement, sous prétexte que la délicatesse de sa poitrine exigeait ce régime. Madame d'Antremont se conservait ainsi les moyens de payer, sans avoir recours à son oncle, les frais de sa toilette et les appointemens d'une femme attachée à son service.

Douée d'une imagination vive, d'une mémoire heureuse, d'un esprit brillant, elle avait cultivé, presque dès le berceau, la musique et la poésie. L'espèce de retraite où elle vivait à Nîmes développa les goûts de son enfance; elle composa plusieurs jolies pièces fugitives, en envoya une à Voltaire, qui lui adressa des vers charmans. La réponse faite par Voltaire à madame d'Antremont commença sa réputation. Ce premier succès accrut son penchant pour les arts. Privée des avantages de la beauté, animée par le désir de plaire, elle se livra sans relâche à l'étude; elle apprit l'allemand, le latin, l'italien, l'anglais, et devint bientôt savante dans ces langues sans cesser d'être aimable. Pendant cet intervalle, elle fit la connaissance d'un jeune homme riche, spirituel et d'une famille distinguée; elle l'aima, en fut aimée, et le perdit, par une mort subite, la veille du jour fixé pour leur contrat de mariage. Légère et fri-

vole en apparence , madame d'Antremont était pourtant capable d'un sentiment profond ; la perte du premier homme qu'elle aima eut de l'influence sur le reste de ses jours. Dès lors , elle craignit la solitude qui lui rappelait ce triste souvenir , et , pour s'y soustraire , elle chercha sans cesse , avec empressement , la dissipation du grand monde. Un petit cercle la fatiguait ; il la laissait vivre dans elle-même.

Son modique revenu se trouvait encore diminué par des circonstances fâcheuses. M. le baron de Bourdic , major de la ville de Nîmes , offrit à madame d'Antremont sa main et sa fortune. Il possédait les qualités du cœur et de l'esprit ; elle l'estimait. Elle l'épousa , et vécut vingt ans heureuse avec lui , quoiqu'il n'aimât pas les arts , et que le talent de sa femme , pour la poésie , le contrariât. M. de Bourdic , attaqué de paralysie , resta quatre ans infirme. Sa femme se consacra entièrement aux devoirs domestiques ; il mourut , et il ne lui resta pour toute fortune que six mille livres de rente. Les événemens de la révolution réduisirent une seconde fois madame de Bourdic à l'indigence , et lui ravirent bientôt après la liberté. Jetée dans une des prisons de Versailles , elle supporta sa détention , non-seulement avec courage , mais son esprit , ses talens , sa gaieté rendirent ce triste séjour un lieu agréable. pour

les prisonniers. Tous parlaient d'elle avec enthousiasme; ses chants poétiques, les accens de sa harpe, sa conversation semée d'anecdotes piquantes et de réflexions philosophiques, transportaient, en quelque sorte, les personnes de sa société dans les cercles les plus aimables et les plus brillans de Paris. M. Viot, administrateur des domaines, allant visiter un de ses parens, détenu dans la même prison que madame de Bourdic, entendit parler d'elle avec tant d'éloge qu'il souhaita la voir. Il la vit, l'aima, et travailla à la faire sortir de prison. Le comité de salut public répondit qu'il ne pouvait donner la liberté à une femme de famille noble. M. Viot répondit : C'est la liberté de ma femme que je vous demande; j'épouse madame de Bourdic. A cette condition, le comité consentit à se désister de sa rigueur. M. Viot se rendit sur-le-champ à Versailles, pénétra dans la prison, et rendit compte à madame de Bourdic de ce qui venait de se passer. L'estime et la reconnaissance la portèrent à former ce troisième mariage.

M. Viot avait quatre enfans d'une première femme. Sa nouvelle épouse surveilla avec le plus grand soin leur éducation; ils lui dûrent des vertus et des talens : tous concurent pour elle la plus respectueuse tendresse. Un d'eux n'a survécu que peu de mois à sa belle-mère,

et son nom chéri s'exhala de sa bouche avec son dernier soupir.

L'administration des domaines changea de forme. M. Viot s'en vit exclus après trente-trois ans de services. La situation de sa fortune ne lui permettait pas de se retirer des affaires. Il sollicita une place de consul. Nommé en cette qualité à Barcelonne, il partit accompagné de sa femme. Elle ne quittait pas Paris sans éprouver les regrets les plus amers. Il fallait renoncer à ses goûts, à ses sociétés, aux brillantes illusions des arts; elle allait vivre sous un ciel étranger, loin de ses anciens et fidèles amis; elle entraît dans l'âge où l'on ne contracte plus facilement de liaisons intimes. Chaque pas qui l'éloignait de la capitale ajoutait à sa tristesse. « Je voudrais ne jamais arriver à Barcelonne, écrivait-elle à une amie; ne surviendra-t-il pas quelque événement qui m'éloigne de cette ville et me rapproche de vous! »

Dans la répugnance qu'elle éprouvait d'aller s'établir à Barcelonne, elle trouvait toujours des prétextes pour séjourner en route. Cependant son mari reçut l'ordre de se rendre sans délai au lieu de sa destination; il ne pouvait manquer à son devoir : elle le sentit, et se préparait à le suivre, quand, surprise tout à coup par des douleurs aiguës à la Ramière,

près Bagnoles, elle mourut dans l'espace de vingt-quatre heures, sans avoir joui de la consolation d'attacher ses derniers regards sur aucun des objets chers à son cœur.

Madame Viot, presque aussi célèbre par ses bons mots que par ses poésies, joignait à l'esprit le plus fin et le plus agréable, une bonté parfaite et une grande activité. Obligeante par caractère, aucune démarche, aucune sollicitation ne lui coûtait pour rendre service. Dans son salon, rendez-vous ordinaire de l'homme de mérite et de l'homme en place, on la voyait accueillir l'un avec grâce et considération, et présenter à l'autre, dont elle captivait l'hommage par des saillies flatteuses, un mémoire en faveur de quelque infortuné. Elle a laissé des poésies inédites, pleines de mollesse, d'esprit, de grâce et de philosophie, et un excellent éloge de Montaigne, son auteur favori. Madame Viot nous a tracé ainsi son portrait :

« J'ai le front étroit, de très-petits yeux,
» assez expressifs lorsqu'un sentiment agréable
» agite mon âme ; la face aplatie, le nez plus
» plat encore ; les joues arrondies, la bouche
» assez gracieuse, le teint assez blanc, mar-
» qué de petite vérole ; voilà l'assemblage de la
» figure la plus originale qu'on puisse voir,
» mais à laquelle on s'habitue sans peine. Ma
» taille a été belle ; elle se gâte un peu depuis

» que j'ai pris de l'embonpoint. Sous cette en-
» veloppe, la nature a placé un cœur droit et
» sensible ; et cette sensibilité, dont il m'a été si
» long-temps défendu de faire usage , a été
» long-temps voilée par un vernis de légèreté
» qui ne m'a pas nui aux yeux de mes amis ,
» mais qui m'a dérobée à ceux du public. L'é-
» tourderie tient à la franchise ; j'en ai eu in-
» finiment , et il m'en reste encore. Minutieuse
» à l'excès sur tout ce qui est sentiment , je
» passe légèrement sur tout ce qui est étiquette.
» J'ai beaucoup d'égalité dans l'humeur , et
» beaucoup de variété dans ce qui s'appelle
» goût. Une gaieté folle, que l'habitude du mal-
» heur n'a pu éteindre , a toujours rendu ma
» société agréable. J'ai la candeur d'un enfant ;
» j'ai rarement de l'esprit , mais quelquefois de
» l'imagination. Me voilà telle que je suis (1). »

(1) Tiré d'un manuscrit et des entretiens de madame Viot.

M^{me}. DE LA FAYETTE DE NOAILLES.

(Après Jésus-Christ, 1806.)

MARIE-ADRIENNE-FRANÇOISE, fille du duc de Noailles d'Ayen et de Marie-Henriette d'Aguesseau, née le 2 novembre 1759, épousa en 1774 le marquis de La Fayette; elle n'avait que dix-sept ans, et se trouvait enceinte quand son mari, entraîné par son noble enthousiasme pour la liberté, passa en Amérique combattre sous les drapeaux de l'illustre Washington. Le départ du marquis de La Fayette irrita vivement contre lui la cour, parce qu'on craignait de laisser découvrir l'appui que la France donnait secrètement aux Américains, et de se compromettre avec l'Angleterre. Une partie de la famille de M. de La Fayette lui reprochait avec amertume d'abandonner sa jeune épouse. Madame de La Fayette dissimula la vive douleur que lui causait l'absence d'un mari adoré, aimant mieux se laisser accuser d'indifférence que de lui donner un tort.

A l'époque où Franklin, à la suite du traité conclu avec la France, vint, accompagné de

plusieurs citoyens de sa nation , à la cour de Versailles , cet illustre vieillard se rendit avec son cortège , chez la femme du jeune général français que les États - Unis rangeaient déjà au nombre des héros de l'Amérique. Madame de La Fayette , chargée par son mari de l'administration de sa fortune et de sa maison , exerça une bienfaisance éclairée : elle adopta avec transport , en 1785 , un essai graduel de l'affranchissement des noirs sur une habitation acquise à ce dessein , et dont son époux lui confia la correspondance. Après le 10 août 1792 , elle écrivit à un des chefs du parti triomphant , et protesta contre la confiscation des noirs achetés à Cayenne pour les rendre à la liberté ; ils n'en furent pas moins vendus comme esclaves.

Avant les jours désastreux de la révolution , madame de La Fayette avait long-temps joui des succès militaires et civils d'un époux qu'elle aimait avec une tendresse aussi passionnée que délicate et généreuse. Quoique attachée aux principes de son mari , elle ne s'en montra que plus serviable pour les personnes d'opinions différentes , et mesura de toute la grandeur de son âme les offenses dirigées même contre le premier objet de son affection. Elle eut les vertus nobles et dévouées du patriotisme. Sa piété , dégagée de tout esprit d'intolérance , af-

fermie contre toute espèce de préventions , et réglée sur les devoirs et sur les convenances de sa situation , s'allia toujours aux principes les plus étendus de la liberté religieuse , et au mérite trop rare de reconnaître et d'aimer la vertu dans les personnes qui ne professent pas la même doctrine que soi. Madame de La Fayette accueillit , en 1785 , les ministres protestans , qui venaient , appuyés de son mari , réclamer leur état civil. Pendant les querelles qui s'élevèrent en 1790 entre les prêtres *assermentés* et *non assermentés* , madame de La Fayette continua ses relations avec les premiers , et resta constamment fidèle aux principes des seconds , malgré l'espèce de défaveur populaire attachée à cette opinion. Lors de la proscription de son mari , madame de La Fayette vivait dans sa terre d'Auvergne avec sa famille. Le gouvernement établi au 10 août la fit arrêter pour être envoyée à Paris ; conduite d'abord au Puy , où sa fille aînée et une tante septuagénaire la suivirent , elle produisit une si vive impression sur le directoire du département , par la sérénité de son maintien et par la douce fermeté de ses discours , que le directoire osa en sa faveur désobéir à l'ordre du gouvernement. Quelques mois après , elle fut incarcérée , par une mesure générale , au chef-lieu du district , d'où un ordre particulier de la Con-

vention la fit conduire dans les prisons de Paris. Entre toutes les femmes qui se distinguèrent à cette époque par leur courage, madame de La Fayette tint le premier rang. Toujours amie d'une liberté sage et fondée sur les lois, elle sut, en invoquant ses principes, faire rougir les forcenés qui les profanaient. L'accusation de *fayettisme* devint bientôt un arrêt de mort. Les amis de madame de La Fayette l'engageaient à changer de nom ; jamais elle n'y consentit, jamais elle n'écrivit une seule réclamation sans commencer par ces mots : *La femme La Fayette*. Madame d'Ayen, sa vénérable mère, madame de Noailles, sa sœur chérie, la maréchale de Noailles, sa grand'mère, périrent sur le même échafaud. Son oncle, le maréchal de Mouchi et sa femme les y avaient précédées. Les plus chers amis de madame de La Fayette payèrent de la vie leur patriotique opposition au despotisme anarchique. Madame de La Fayette attendait la mort, et dans son testament exprimait ses vœux pour le bonheur de son pays. La révolution du 9 thermidor précéda de cinq jours celui désigné pour son supplice, et sauva sa tête du fer des bourreaux ; mais elle resta six mois en prison, après que tous ses compagnons d'infortune eurent recouvré leur liberté, et se vit confondue parmi ces hommes de sang qu'accusait toute la France,

et qui, d'opresseurs, parurent à leur tour opprimés.

Les vertus de madame de La Fayette inspirèrent une égale vénération aux hommes même les plus exagérés de tous les partis. Dès qu'elle eut obtenu sa liberté, elle envoya son jeune fils au général Washington, pour qu'il lui servît de père, et s'empressa d'aller avec ses filles retrouver son mari, détenu dans les prisons de l'étranger. Débarquée à Altona le 9 septembre 1795, elle partit pour Vienne avec un passeport américain, obtint une audience de l'empereur, et sollicita de ce prince la liberté de son mari, ou la permission de partager sa captivité. *A l'égard de la liberté du général La Fayette, répondit l'empereur, c'est une affaire compliquée; j'ai les mains liées là-dessus.* Madame de La Fayette, n'écoutant que sa tendresse conjugale, courut avec sa joie se renfermer dans le triste séjour où languissait son époux. Tandis que les plus belles années de sa vie se consumaient au fond d'une prison en Autriche, le monde, dont sa modestie la portait à redouter l'admiration, rétentit de son juste éloge, prononcé dans le parlement d'Angleterre par le général Fitz-Patrick. « Le ciel accorda au général La Fayette d'être l'époux d'une femme, » modèle d'héroïsme; mais modèle aussi de » toutes les vertus de son sexe, dont le nom

» sera révééré aussi long.- temps que la vertu
 » exaltée commandera le respect, et que l'afflic-
 » tion non méritée inspirera la compassion au
 » cœur des hommes. »

Cependant seize mois d'incarcération en France, et ses affreux chagrins, avaient altéré la santé de madame de La Fayette. Menacée d'une prochaine dissolution de son sang, elle crut devoir tenter quelques démarches pour conserver sa vie, si utile à sa famille, et sollicita de l'empereur « la permission de passer » huit jours à Vienne, d'y respirer un air sa- » lubre, et de consulter un médecin. » Sa lettre demeura deux mois sans réponse. Enfin le commandant lui signifia la défense de paraître jamais à Vienne, et lui offrit de sortir de prison, à condition de ne jamais y rentrer. Madame de La Fayette répondit :

« J'ai dû à ma famille et à mes amis de de-
 » mander les secours nécessaires à ma santé;
 » mais ils savent bien que le prix qu'on y at-
 » tache n'est pas acceptable pour moi. Je ne puis
 » oublier que tandis que nous étions près de
 » périr, moi par la tyrannie de Robespierre, et
 » mon mari par les souffrances physiques et
 » morales de sa captivité, il n'était permis
 » d'obtenir aucune nouvelle de lui, ni de lui
 » apprendre que nous existions encore ses en-
 » fans et moi; et je ne m'exposerai pas à l'hor-

» reur d'une autre séparation. Quels que soient
 » donc l'état de ma santé, et les inconvéniens
 » de ce séjour pour ma fille, nous profiterons
 » avec reconnaissance de la bonté qu'a eue
 » pour nous sa majesté impériale, en nous per-
 » mettant de partager sa captivité dans tous
 » ses détails. » A dater de ce moment, madame
 de La Fayette ne fit plus aucune réclamation.

Les victoires et les négociations de la république française, et particulièrement celles du général Bonaparte, mirent un terme aux rigueurs de la coalition des rois. M. de La Fayette recouvra sa liberté. Sa femme, rentrée enfin avec lui en France, alla fixer son séjour au château de la Grange, son héritage maternel, situé à douze lieues de Paris. Dans cette paisible retraite, elle se livra tout entière aux devoirs domestiques, aux exercices de la piété, et à la pratique de bonnes œuvres. L'indigent, le vieillard, l'infirmes trouvaient toujours un refuge en madame de La Fayette. Ce n'était pas assez pour elle de consoler le malheur qui se présentait à sa vue, elle allait le chercher partout où il se cachait, et sa main libérale se plaisait à répandre en secret des bienfaits. Après de longues souffrances, qu'elle supporta avec fermeté et avec résignation, madame de La Fayette termina sa carrière le 24 décembre 1806. « Elle mourut entourée de sa famille nom-

» breuse, qui adressait en vain au ciel des vœux
 » ardens pour sa conservation. Elle ne pouvait
 » plus parler, et sa bouche souriait encore à
 » l'aspect de son époux et de ses enfans, qui
 » arrosaient de leurs larmes son lit, son visage
 » et ses mains. Fidèle à tous ses devoirs, ils
 » furent toujours ses seuls plaisirs. Ornée de
 » toutes les vertus, pieuse, modeste, chari-
 » table, sévère pour elle-même, indulgente
 » pour les autres, elle fut du petit nombre des
 » personnes dont la réputation pure a reçu un
 » nouvel éclat des malheurs de notre révolu-
 » tion. Ruinée par nos orages, à peine parais-
 » sait-elle se rappeler qu'elle avait joui d'une
 » grande fortune. Elle fit le bonheur de sa fa-
 » mille, et fut l'appui des pauvres, la consola-
 » tion des affligés, l'ornement de sa patrie, et
 » l'honneur de son sexe (1). »

(1) Journal de l'Empire du 26 décembre 1806. Histoire
 des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume,
 par M. le comte de Ségur. Discours du général Fitz-Patrick
 au Parlement d'Angleterre, 16 décembre 1796.

M^{me}. COTTIN,**FEMME DE LETTRES.****(Après Jésus-Christ, 1807.)**

UNE des femmes les plus distinguées de la fin du dix-huitième siècle, la plus aimable, la plus tendre, la plus généreuse, la plus timide et la plus douce, c'est Sophie Restaud, célèbre sous le nom de madame Cottin. Née, en 1775, d'une mère enthousiaste des arts et de la littérature, mademoiselle Restaud reçut dans la maison paternelle l'éducation la plus propre à développer ses heureuses dispositions,

Elle quitta, jeune encore, Tonneins, où elle avait reçu le jour, et passa son enfance à Bordeaux. Le germe de son beau talent resta longtemps ignoré de sa famille, parce que, simple et modeste, elle ne cherchait point à briller par des saillies. Sa conversation était plus solide que piquante, sans cependant qu'elle voulût étaler des connaissances qu'une femme doit peut-être mettre autant de soin à cacher qu'elle en a mis à les acquérir. Peu jalouse d'ailleurs des suffrages du monde, pour elle un sentiment eut toujours plus de prix qu'un éloge.

Un banquier jeune et riche, à qui des affaires donnèrent accès dans la maison de M. Restaud, vit la jeune Sophie et l'aima : sa main lui fut accordée. Il était digne d'apprécier le mérite de sa femme, qui eut pour lui la plus tendre affection.

Ils vinrent demeurer à Paris, et pendant trois ans ils goûtèrent tous les charmes de la plus heureuse union. La mort rompit ces doux liens ; à vingt ans madame Cottin pleura un époux chéri, et dans le temps même où les tempêtes révolutionnaires bouleversaient la France.

La retraite, si convenable au caractère passionné et mélancolique de madame Cottin, lui déroba en partie la vue des scènes sanglantes dont chaque jour Paris était le théâtre. La lecture, la société de quelques amis, et le plaisir d'épancher en secret ses idées, furent ses seules distractions. Personne n'avait plus qu'elle le talent d'exprimer ses pensées, mais elle ne composait que pour sa satisfaction personnelle. Jamais elle ne songea à publier ses ouvrages, qu'elle regardait comme indigne de voir le jour. C'est la bonté de son cœur qui décida d'une réputation à laquelle madame Cottin ne se croyait aucun droit, et que sa modestie l'aurait empêché d'acquérir.

Un de ses amis se trouva compris dans les

décrets révolutionnaires qui forçaient un grand nombre de Français à s'éloigner de leur patrie. Il avait besoin de cinquante louis. Madame Cottin, ne possédant pas cette somme, porte chez un libraire son roman de *Claire d'Albe*, ouvrage de quelques jours, et qui n'en est pas moins une œuvre d'éloquence et de sensibilité. Elle en remit le prix à son ami, qui seul a fait connaître l'action de sa bienfaitrice.

Le roman de *Claire d'Albe*, publié sans le nom de son auteur, obtint le succès qu'il méritait. Malgré ce succès, madame Cottin ne publia qu'en tremblant *Malvina* et *Amélie Mansfield*. En mettant au jour son troisième ouvrage, chef-d'œuvre de composition, de sentiment et de style, madame Cottin avait eu encore pour motif de soulager l'infortune d'une veuve dont elle éleva les trois filles avec le prix de ses productions.

La défiance d'elle-même n'abandonna jamais madame Cottin, même après avoir tracé dans *Matilde* trois caractères d'une supériorité généralement reconnue. Son dernier roman fut *Élisabeth, ou les Exilés en Sibérie*, également remarquable par l'intérêt qui y règne, et par la touchante peinture des plus nobles passions.

Elle composa, peu de temps avant sa mort, un poème sacré, inférieur à ses autres ouvrages, mais où éclatent les sentimens religieux

qu'elle conserva au fond de son cœur jusqu'à son dernier soupir. Une maladie longue et douloureuse, qu'elle supporta avec patience, l'enleva aux lettres, à ses amis, aux indigens, le 25 août 1807, au moment où elle s'occupait d'un travail sur l'éducation.

Jamais on ne trouva, dans les écrits d'une femme, autant de grâce, de charme, d'abandon, de sentiment, de passion et d'éloquence, que dans ceux de madame Cottin. Quelques critiques se firent entendre au milieu des éloges unanimes. Madame Cottin ne s'enorgueillit pas des éloges, et profita de la censure.

On lui a reproché de la contradiction entre sa conduite et ses principes, qui étaient qu'une femme ne doit pas mettre au jour ses ouvrages. « Lorsqu'on écrit des romans avec grâce, dit-elle, on y met toujours quelque chose de son propre cœur; il faut garder cela pour ses amis. » Le sentiment qui entraîna madame Cottin à agir contre ses principes fait son plus bel éloge. Madame Cottin restera toujours au premier rang parmi nos romanciers; et, ce qui vaut mieux encore, au premier rang parmi les femmes qui ont honoré leur sexe par les plus nobles vertus.

M^{me}. VERDIER,**POÈTE FRANÇAIS.****(Après Jésus-Christ, 1813.)**

MADemoiselle ALLUT naquit à Montpellier, en 1745. Ses parens, remarquant en elle, dès le berceau, un esprit brillant et solide, et les plus heureuses dispositions à s'instruire, la conduisirent à Paris où ils l'entourèrent des meilleurs maîtres. Tandis que l'étude des langues, de la littérature et des sciences formait sa raison, son esprit et son cœur, l'étude de la peinture et de la musique enchantait ses loisirs. A l'âge de vingt-trois ans, mademoiselle Allut était parée de toutes les vertus et de toutes les connaissances; elle inspira la plus haute estime et la plus vive tendresse à M. Verdier, riche négociant de la ville d'Uzès, et l'épousa. Les personnes admises à la société de mademoiselle Allut regrettèrent vivement son départ, et crurent même que son absence de la capitale nuirait à ses talens. On se trompa; Uzès entendit les premiers chants poétiques de madame Verdier, qui lui valurent deux prix à l'académie des jeux floraux de Toulouse. Ce

succès mérité accrut son émulation sans nuire à sa modestie. Madame Verdier publia bientôt après une idylle intitulée : la *Fontaine de Vaucluse*. Cette idylle, d'une diction élégante et pure, et dont les vers sont pleins de grâce, de mollesse, d'harmonie et de sensibilité, étonna le poète Lebrun, rigide censeur des femmes poètes. Voltaire loua plusieurs fois cette idylle. La Harpe l'imprima dans ses œuvres, en 1778. « La tournure des vers, dit-il, en est élégante » et facile ; il y a des idées, des sentimens, » des images, et la pièce entière est d'un excellent goût. Il ajoute :

De Verdier dans l'idylle a vaincu Deshoulières!

Les encouragemens des premiers littérateurs de son siècle, les sollicitations de ses amis, et surtout l'amour de sa patrie, passion si puissante sur les âmes nobles, engagèrent madame Verdier à célébrer les richesses agricoles du midi de la France, dans un poème en quatre chants, intitulé les *Géorgiques du Midi*. La sagesse du plan, l'heureux choix des épisodes, le charme de la versification, l'exacte observation des principes didactiques, enfin le talent avec lequel l'auteur a su placer les termes les plus difficiles à employer en poésie, rangent cet ouvrage à côté des meilleurs de ce genre. Madame Verdier s'occupait à traduire en vers

Anacréon, quand des malheurs épouvantables vinrent imposer silence aux accens mélodieux de sa lyre. Elle perdit soudain, par un accident aussi terrible qu'imprévu, l'époux chéri de son cœur. Sa fille aînée mourut dans les premiers beaux jours de son printemps. Son frère, le savant, le vertueux Allut, tomba sous la faux révolutionnaire. L'âme de madame Verdier, déchirée par tant de sinistres événements, ne se livra plus qu'à la douleur. L'illusion des arts ne put la consoler. D'ailleurs, aussi sévère pour ses productions qu'indulgente pour celles des autres, madame Verdier s'abandonnait aux muses, sans prétendre à la gloire, et seulement pour charmer ses loisirs. Mère tendre, amie sincère et constante, l'amour des lettres et des arts ne la détournait jamais des devoirs de son sexe, et des soins domestiques. Ses vertus égalèrent au moins son talent. Le célèbre critique Palissot a dit de madame Verdier, dans ses mémoires littéraires : « Nous connaissons une muse modeste, » retirée dans la province, où elle remplit les » devoirs essentiels de son sexe de manière à » s'attirer le respect de tous ceux qui ont l'honneur d'être admis dans sa familiarité. » Un autre poète a dit :

Vous fuyez vainement l'honneur d'être immortelle;
Vous l'êtes déjà malgré vous.

Madame Viot, si justement célèbre par ses poésies légères; madame Viot, qui chérissait le talent, surtout dans les femmes, portait la plus grande estime et le plus tendre attachement à madame Verdier. Elle savait ses vers par cœur, les citait continuellement, et disait avec gaieté : » Nous sommes une foule de musettes, madame Verdier seulé est une muse. »

Madame Verdier regardait Racine comme le plus admirable des poètes, et se le proposait toujours pour modèle. Aucune femme ne chercha moins la célébrité, et ne mérita mieux de l'obtenir. Madame Verdier occupe, parmi les poètes de son sexe, le rang que madame Cottin occupe parmi les romanciers. Toutes deux fournirent la preuve que les grands talens sont dans l'âme.

Une attaque d'apoplexie enleva madame Verdier aux lettres et à l'amitié, vers le commencement de 1813 (1).

• (1) OEuvres de La Harpe, Mémoires littéraires, Palissot.

JOSEPHINE,

IMPÉRATRICE DE FRANCE ET REINE D'ITALIE.

(Après Jésus-Christ, 1814.)

JOSEPHINE-MARIE-FRANÇOISE TASCHER DE LA PAGERIE, née à Saint-Pierre de la Martinique le 24 juin 1768, fut élevée par une de ses tantes nommée Renaudin, qui lui portait une affection maternelle. Madame Renaudin traitait ses esclaves noirs avec bienveillance et générosité; Joséphine assistait souvent aux danses que les nègres de l'habitation exécutaient au son de leur *Tam-tam* sous des berceaux de palmiers.

On raconte qu'à l'époque de son adolescence, une femme dont le métier était de dire la bonne aventure, annonça à Mlle. de la Pagerie, qu'elle épouserait un officier de distinction, né Français, et qu'elle serait ensuite la femme d'un guerrier qui la ferait plus que reine. Joséphine, enchantée de cette prédiction, la raconta naïvement, et dans la colonie on ne l'appela plus que la *Petite reine*. (1).

(1) Ce trait qui paraît fabuleux, m'a été rapporté par

Madame Renaudin avait joint à la gestion de ses propriétés celle des domaines dont le vicomte de Beauharnais venait d'hériter : ce jeune officier se rendit à la Martinique pour prendre possession de ses nouveaux biens. Mlle. de la Pagerie réunissait à une figure agréable une taille élégante, le plus tendre regard, le sourire le plus caressant, et les grâces les plus séduisantes. Le vicomte de Beauharnais ne put se défendre de l'aimer, il obtint le retour le plus sincère, et, quoiqu'on lui eût destiné dès l'enfance la fille du marquis de Beauharnais, sa cousine, il sut vaincre les obstacles qui s'opposaient à son union avec Mlle. de la Pagerie, et il l'épousa.

Le vicomte de Beauharnais, nommé à l'assemblée constituante, se rangea du parti de l'opposition contre la cour, et y montra beaucoup de talent et beaucoup de courage. Il fut un des premiers nobles qui se réunirent aux députés des communes, et il proposa le 4 août 1789 l'égalité des peines pour tous les citoyens, et leur éligibilité à toutes les places. Président de l'assemblée à l'époque de l'évasion de Louis XVI, le 20 juin, le vicomte se conduisit avec une fermeté que ses ennemis

un colon, à l'époque des premières relations de madame de Beauharnais avec madame Tallien, au temps du directoire.

eux-mêmes admirèrent. Il occupa de nouveau le fauteuil le 31 juillet, et partit ensuite pour l'armée du nord avec le titre d'adjutant-général. Choisi pour commander au camp de Soissons, en 1792, M. de Beauharnais fut élevé en mai 1793 au généralat de l'armée du Rhin. On voulut lui confier le ministère de la guerre, mais comme le gouvernement d'alors éloigna tous les nobles des armées, le vicomte de Beauharnais refusa le ministère, donna sa démission de général et se retira à la Ferté Imbaut. Il publia des observations contre la proscription des nobles, fut arrêté comme suspect, conduit à Paris, jeté dans la prison des Carmes, et condamné à mort le 23 juillet 1794.

Il laissait deux enfans de son mariage, un fils et une fille, Eugène de Beauharnais, et Hortense-Eugénie. La veille de son exécution il les recommanda à sa femme dans une lettre touchante; elle était alors elle-même en prison, et réservée au même sort que son mari. Une heureuse révolution mit fin au règne de la terreur, les tyrans de la France subirent le destin de leurs victimes. Madame de Beauharnais rendue à la liberté par l'entremise de Tallien, un des auteurs de la journée du neuf thermidor, se lia avec la femme de ce député. Le gouvernement directorial succéda au gouvernement de la convention; madame Tal-

lien était admise dans la société intime de Barras, un des cinq directeurs, elle lui présenta la vicomtesse de Beauharnais. Le ton et l'amabilité de la vicomtesse charmèrent Barras; il prit de l'affection pour elle et proposa au général Buonaparte dont l'épée avait servi à l'établissement du directoire, d'épouser madame de Beauharnais. Le penchant du général s'accordant avec le désir du directeur, Buonaparte accepta la main de Joséphine.

Aussitôt après son mariage, Buonaparte créé général en chef de l'armée d'Italie, commença ses campagnes immortelles, terminées en avril 1797 par le célèbre traité de *Campo-Formio* avec l'Autriche. Buonaparte entreprit cette même année l'expédition d'Égypte : elle dura deux ans. De retour à Paris sur la fin de 1799, il profita du mécontentement général qu'inspirait le gouvernement du directoire pour le renverser, et pour fonder le gouvernement consulaire. Il rentra dans l'Italie que l'ennemi avait reprise sous le directoire; joignit à la France par le traité de Lunéville, conclu le 9 février 1801, toute la rive gauche du Rhin jusqu'à la Hollande, publia, le 18 avril 1802, le concordat fait avec le pape, créa la légion d'honneur le 19 mai, se fit proclamer consul à vie le 2 août, et le 18 mai 1804 *Empereur des Français*; reçut la couronne impé-

riale à Paris des mains du Pape, le 2 décembre, fit sacrer en même temps Joséphine et posa lui-même la couronne sur la tête de sa femme.

Le 15 mars 1805 Buonaparte, nommé Napoléon depuis son avènement au trône impérial, posa sur sa tête et sur celle de l'impératrice la couronne d'Italie. Il adopta Eugène Beauharnais sous le nom d'Eugène Napoléon, l'éleva à la vice royauté d'Italie, et lui fit épouser plus tard la princesse Auguste Amélie de Bavière.

Napoléon recommence la guerre avec l'Autriche, s'empare de Vienne, gagne la bataille d'Austerlitz, et signe un traité qui joint à l'empire français les états de Venise et d'autres possessions en Allemagne. Il érige la Hollande en royaume pour un de ses frères, donne à un autre la couronne de Naples, et crée plusieurs principautés pour ses généraux. Il poursuit le cours de ses victoires, s'empare de la Prusse, rétablit les titres de l'ancienne noblesse, en forme une nouvelle, rend à la prière de sa femme aux émigrés, rentrés en France, leurs biens non vendus, les appelle à sa cour, et conclut un traité d'alliance et d'amitié avec l'empereur de Russie.

La tendresse et l'amabilité de Joséphine la rendaient toujours plus chère à Napoléon ;

elle en profitait pour adoucir le sort des malheureux. Joséphine ne passait pas un jour sans obtenir en leur faveur quelque grâce de son époux. Sa cour, refuge des nobles, reproduisait le tableau de la cour des Médicis. Joséphine encourageait les arts, les récompensait, et brava plus d'une fois la colère de son époux pour sauver les jours d'un proscrit. Napoléon parvenu au faîte de la gloire, associait Joséphine à tous ses triomphes : il semblait n'en jouir véritablement qu'à ses côtés. Il avait marié Eugénie-Hortense à celui de ses frères qu'il avait fait roi de Hollande. Tout semblait assurer le bonheur de Joséphine et celui de sa famille ; la mort du fils aîné d'Hortense fut le premier coup porté à la grandeur et à la paix de Joséphine.

Une guerre injuste, entreprise par Napoléon contre l'Espagne, et que Joséphine désapprouvait, coûta beaucoup de sang et de trésors à la France. Cette expédition détruisit le prestige qui attachait au nom de Napoléon le titre d'invincible. L'Autriche en profita pour essayer de recouvrer ses pertes ; néanmoins les Français entrèrent à Vienne en 1809, et la paix se conclut entre les deux empereurs.

Napoléon enivré de sa gloire et chagrin de n'avoir point d'héritier direct de sa couronne ; jaloux d'ailleurs de mêler son sang à celui des

souverains, songea à se marier avec une jeune princesse qui pût le rendre père. Cependant sa tendresse pour Joséphine suspendit long-temps l'exécution de ce dessein, mais enfin Joséphine devint la victime de la politique de Napoléon et des intrigues de ses courtisans, et elle se vit contrainte à consentir au divorce proposé par son époux. Il lui conserva les titres d'impératrice et de reine, lui assura deux millions de pension, et lui fit en outre présent de plusieurs domaines. Ces avantages ne consolèrent point Joséphine de la dissolution de son mariage. Elle ne regrettait pas le trône, mais elle regrettait son époux. Les Français, pour la plupart partagèrent la douleur de l'impératrice dont ils chérissaient la bonté.

Napoléon reçut la main de Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, et fille de François II, le 2 février 1810; elle mit au monde un fils le 20 mars 1811. Dans cette circonstance, Joséphine se conduisit avec autant de tendresse que de dignité; elle parut, mais sans affectation, partager la joie de son époux.

Le mariage de Napoléon avec la fille des rois donna un nouvel essor à son ambition. Il marcha contre la Russie : déjà il se flattait de la conquérir. Moscou lui avait ouvert ses portes, quand l'incendie de cette ville, et l'intempérie de la saison causèrent la perte pres-

que totale de l'armée française : ce premier revers encouragea les rois étrangers à se liguier contre Napoléon ; ils l'accablèrent de leurs forces, et entrèrent dans Paris, que Marie-Louise, déclarée régente, avait quitté. Napoléon abdiqua, reçut en dédommagement la souveraineté de l'île d'Elbe, et Louis XVIII monta au trône de ses pères.

Joséphine gémit alors sur les malheurs de son époux plus qu'elle n'avait gémi sur les siens. Son éloge, dans la bouche de tous les Français, fut porté jusqu'à l'oreille des rois étrangers, et lui acquit leur estime. L'empereur Alexandre alla la voir, et la traita avec autant de distinction que si elle eût encore occupé le trône. L'affection particulière que lui témoigna ce prince adoucit ses peines, mais son cœur avait été blessé trop cruellement, pour que sa santé n'en souffrît pas. Une légère fièvre la retenait dans sa chambre depuis quelques jours, quand l'empereur de Russie alla la voir à la Malmaison (1). Joséphine crut devoir l'accompagner dans ses jardins. Un violent mal de gorge la saisit, et la meilleure, la plus douce, la plus aimable, la plus généreuse des femmes, mourut le 29 mai 1814, d'une

(1) Son habitation, située à deux lieues de Paris.

esquinancie ; les habitans des environs de RüeI , et plus de cent mille personnes vinrent tour à tour saluer son lit de mort. Tous priaient et pleuraient. Ses restes reposent dans l'église paroissiale de Ruel.

MADAME LA BARONNE
DE STAËL HOLSTEIN,

(Après Jésus-Christ, 1817.)

MADAME DE STAEL obtint de la célébrité dans les lettres et dans la politique. Des circonstances extraordinaires développèrent et mûrirent le génie de cette femme illustre.

Fille d'un ministre honoré de la confiance du roi et de celle de la nation ; amie des arts , auteur d'ouvrages distingués , mademoiselle Necker se vit dès l'âge le plus tendre environnée des poètes , des orateurs et des savans les plus estimés de l'Europe. Ils ne dédaignaient pas de converser avec une enfant , idole de son père , leur protecteur , et dont les réparties spirituelles les intéressaient. Mademoiselle Necker n'avait besoin que d'écouter pour s'instruire. Des études suivies auraient peut-être amorti la brillante vivacité de son imagination , tandis que des entretiens tout à la fois agréables et sérieux , la réglèrent sans en comprimer l'essor.

L'influence attachée à une grande fortune ,

et surtout à un grand crédit, attirait chez M. Necker les seigneurs les plus distingués de la cour ; mademoiselle Necker pouvait chaque jour contempler, réunis sous ses yeux, les talens, les grâces et l'urbanité. Une femme médiocre eût acquis une sorte de mérite dans une semblable société : combien mademoiselle Necker, douée par la nature d'une âme élevée, d'un caractère noble, et d'un esprit supérieur, ne dut-elle pas en retirer d'avantages.

Très-jeune encore , elle composa des écrits remarquables par la justesse des pensées, et par le tour original du style. Plus tard, elle s'éleva, d'après l'opinion des gens de lettres, au-dessus des femmes qui coururent la même carrière. Il faut, pour atteindre aux premiers talens, comme pour atteindre aux premiers pouvoirs, un concours de circonstances, que peut-être madame de Staël devait seule rencontrer.

Madame Rilliet, alors mademoiselle Huber, amie fidèle de madame de Staël, raconte ainsi sa première entrevue avec mademoiselle Necker, âgée de onze ans.

« Elle me parla avec une chaleur et une facilité qui étaient déjà de l'éloquence, et qui me firent une grande impression.... Nous ne jouâmes point comme des enfans ; elle me demanda tout de suite quelles étaient mes leçons, si je savais quelques langues étrangè-

» res, si j'allais souvent au spectacle. Quand je
 » lui dis que je n'y avais été que trois ou qua-
 » tre fois, elle se récria; me promit que nous
 » irions souvent ensemble à la comédie, ajou-
 » tant qu'au retour il faudrait écrire le sujet
 » des pièces, et ce qui nous aurait frappées;
 » que c'était son habitude.... Ensuite, me dit-
 » elle encore, nous nous écrirons tous les
 » matins....

» Nous entrâmes dans le salon. A côté du
 » fauteuil de madame Necker était un petit ta-
 » bouret de bois, où s'asseyait sa fille, obligée
 » de se tenir bien droite. A peine eut-elle pris
 » sa place accoutumée, que trois ou quatre vieux
 » personnages s'approchèrent d'elle, lui parlè-
 » rent avec le plus tendre intérêt. L'un d'eux,
 » qui avait une petite perruque ronde, prit ses
 » mains dans les siennes, où il les retint long-
 » temps, et se mit à faire la conversation avec
 » elle, comme si elle avait eu vingt-cinq ans.
 » Cet homme était l'abbé Raynal; les autres
 » étaient MM. Thomas, Marmontel, le mar-
 » quis de Pesay, et le baron de Grimm.

» On se mit à table. Il fallait voir comment
 » mademoiselle Necker écoutait: elle n'ouvrait
 » pas la bouche, et cependant elle semblait par-
 » ler à son tour, tant ses traits mobiles avaient
 » d'expression. Ses yeux suivaient les regards
 » et les mouvemens de ceux qui causaient; on

» aurait dit qu'elle allait au-devant de leurs idées.
 » Elle était au fait de tout , même des su-
 » jets politiques qui , à cette époque , faisaient
 » déjà un des grands intérêts de la conver-
 » sation....

» Après le dîner , il vint beaucoup de monde ;
 » chacun , en s'approchant de madame Necker ,
 » disait un mot à sa fille , lui faisait un com-
 » pliment ou une plaisanterie.... Elle répon-
 » dait à toutes avec aisance et avec grâce ;
 » on se plaisait à l'attaquer , à l'embarrasser , à
 » exciter cette petite imagination qui se mon-
 » trait déjà si brillante. Les hommes les plus
 » marquans par leur esprit étaient ceux qui
 » s'attachaient davantage à la faire parler. Ils
 » lui demandaient compte de ses lectures , lui
 » en indiquaient de nouvelles , et lui donnaient
 » le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle
 » savait ou de ce qu'elle ignorait. »

Mademoiselle Necker , née le 22 avril 1766 ,
 se livra presque dès l'enfance à la littérature.
 Elle composait des *portraits* , des *éloges* , et fit ,
 à quinze ans , des extraits de l'esprit des lois ,
 auxquels elle ajouta des réflexions judicieuses.
 Sa santé souffrit de l'application qu'elle portait
 au travail. Les médecins lui ordonnèrent d'al-
 ler à la campagne , et d'y rester dans le repos
 le plus profond. On la conduisit à Saint-Ouen ,
 près Paris : elle sut y profiter de tous les loisirs

de son père , et puisa dans sa conversation une partie des grandes idées et du caractère indépendant qu'elle déploya dans la suite ; elle y puisa aussi l'enthousiasme du beau , un goût ardent pour tous les arts et pour toutes les qualités qui distinguent les hommes supérieurs ; son premier ouvrage fut une comédie intitulé : *Sophie ou les Sentimens secrets* ; son second, une tragédie en vers, intitulée : *Jeanne Gray*. Le goût de madame de Staël paraissait d'abord pour la poésie , mais la persévérance que demande cet art , et les obstacles qu'il faut vaincre pour y réussir ne convenaient pas à son caractère : elle y renonça bientôt.

Elle épousa , en 1786 , M. le baron de Staël Holstein , ambassadeur du roi de Suède , auprès du roi de France , Louis XVI. Elle eut de son mariage quatre enfans , deux garçons et deux filles.

Elle n'avait point encore publié d'ouvrages , mais déjà sa réputation était faite. Voici le portrait qu'en a tracé un homme de lettres.

« Zulmé n'a que vingt ans , et elle est la
 » prêtresse la plus célèbre d'Apollon , elle est
 » la favorite du dieu , elle est celle dont l'encens
 » lui est le plus agréable , dont les hymnes lui
 » sont les plus chers ; ses accens le font , quand
 » elle le veut , descendre des cieux pour em-
 » bellir son temple et pour se mêler parmi les
 » mortels....

» Du milieu de ces filles sacrées (le chœur
 » des prêtresses), s'en avance tout à coup une.
 - » Mon cœur s'en souviendra toujours. Ses
 » grands yeux noirs étincelaient de génie, ses
 » cheveux de couleur d'ébène retombaient
 » sur ses épaules, en boucles ondoyantes; ses
 » traits étaient plutôt prononcés que délicats;
 » on y sentait quelque chose au-dessus de la
 » destinée de son sexe! Telle il faudrait peindre,
 » ou la mère de la poésie, ou Clio, ou Melpo-
 » mène. La voilà, la voilà, s'écrie-t-on, quand
 » elle parut, et on ne respira plus.

» J'avais vu autrefois la Pythie de Delphes;
 » j'avais vu la Sybille de Cumès : elles étaient
 » égarées; leurs mouvemens avaient l'air con-
 » vulsifs; elle semblaient moins remplies de la
 » présence d'un dieu, que dévouées aux fu-
 » ries. La jeune prêtresse était animée sans al-
 » tération, et inspirée sans ivresse. Son charme
 » était libre, et tout ce qu'elle avait de sur-
 » naturel paraissait lui appartenir.

» Elle se mit à chanter les louanges d'Apol-
 » lon, en unissant sa voix aux sons d'une lyre
 » d'or et d'ivoire. Les paroles et la musique n'é-
 » taient point préparées. A la flamme céleste de
 » la composition qui exaltait son visage, à la
 » profonde et sérieuse attention du peuple, on
 » voyait que son imagination les créait à la fois;
 » et nos oreilles, tout ensemble étonnées et

» ravies, ne savaient qu'admirer le plus, de la
» facilité ou de la perfection.

» Peu après, elle posa sa lyre, et elle entretint
» l'assemblée des grandes vérités de la nature,
» de l'immortalité de l'âme, de l'amour de la
» liberté, du charme et du danger des pas-
» sions.

» En ne faisant que l'entendre, on eût dit
» que c'était plusieurs personnes, plusieurs
» âmes, plusieurs expériences fondues en une
» seule; en voyant sa jeunesse, on se deman-
» dait comment elle avait pu faire pour exister
» avant de naître, et pour deviner la vie....

» Je l'écoute, je la regarde avec transport;
» je découvre dans ses traits des charmes su-
» périeurs à la beauté! Que sa physionomie a
» de jeu et de variété! que de nuances dans les
» accens de sa voix! quel accord parfait entre
» la pensée et l'expression! Elle parle, et si ses
» paroles n'arrivent pas jusqu'à moi, ses in-
» flexions, son geste, son regard me suffisent
» pour la comprendre. Elle se tait un moment,
» et ses derniers mots raisonnent dans mon
» cœur, et je trouve dans ses yeux ce qu'elle
» n'a pas dit encore. Elle se tait entièrement;
» alors le temple retentit d'applaudissemens,
» sa tête s'incline avec modestie; ses longues
» paupières descendent sur ses yeux de feu, et
» le soleil reste voilé pour nous. »

Mademoiselle Necker, devenue madame de Staël, livra à l'impression sa *Jeanne Gray*, qu'elle fit suivre de la publication de ses *Lettres sur les écrits et le caractère* de Jean-Jacques Rousseau.

Une grande profondeur de pensée, une grande connaissance du cœur humain, un style non moins élevé, et plus pur peut-être que celui de ses autres ouvrages; beaucoup de grâce mêlée à beaucoup de force, distingueront toujours ces lettres.

Peu de temps après leur publication, commença la révolution française; admiratrice passionnée de la constitution anglaise, madame de Staël adopta avec enthousiasme le nouvel ordre de choses. Il s'écoula quatre années entre la publication de *L'influence des passions* et celle de la *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Elle y montre les rapports de la littérature avec la vertu, la liberté, le bonheur; elle prouve que les grandes beautés littéraires ont leur source dans la morale la plus élevée, que le bon goût se rallie à la raison, comme le génie à l'exaltation des facultés ardentes et généreuses; enfin elle parle avec attendrissement de la consolation que certains écrits ont répandu à travers les siècles sur les infortunés. La moitié de l'ouvrage est consacrée à l'examen du passé et du présent,

et l'autre à la prévision des temps futurs. Elle y détermine le caractère de chaque peuple durant les divers périodes de son histoire et celui de ses écrivains les plus renommés; elle y accorde aux Romains la supériorité sur les Grecs. « Ils » n'avaient point (les Grecs) ce sentiment, ce » dévouement patriotique qui ont distingué les » Romains. Les Grecs devaient donner l'impulsion à la littérature et aux beaux-arts. Les » Romains ont fait porter au monde l'empreinte » de leur génie.

» L'histoire de Salluste, les lettres de Brutus, » les ouvrages de Cicéron rappellent les souvenirs tout-puissans sur la pensée, vous sentez » la force de l'âme à travers la beauté du style; » vous voyez l'homme dans l'écrivain, la nation » dans cet homme, et l'univers aux pieds de » cette nation. »

Le second volume renferme des conseils aux écrivains des états libres. Elle traite pour la France de la littérature à venir, elle y fronde les ambitieux, les peureux, les flatteurs du pouvoir, toutes les vanités et les avidités en présence. Comme presque toutes les femmes qui ont écrit, elle y plaint celles qui se sont faites auteurs. « L'aspect de la malveillance, » dit madame de Staël, fait trembler les femmes » quelque distinguées qu'elles soient. Courageuses dans le malheur, elles sont timides con-

» tre l'inimitié. La pensée les exalte mais leurs
 » caractères restent, et la plupart des femmes
 » auxquelles des facultés supérieures ont in-
 » spiré le désir de la renommée, ressemblent à
 » Herminie revêtue des armes du combat : les
 » guerriers voient le casque, la lance, le pa-
 » nache étincelant, ils croient rencontrer la
 » force, ils attaquent avec violence, et dès
 » les premiers coups ils attaquent au cœur. »

Madame de Staël avait joui jusqu'en 1790 de toutes les illusions de la gloire et des honneurs. Son père avait joué un grand rôle dans le commencement de la révolution. Rejeté un moment du ministère, il y fut bientôt rappelé; il rentra dans la capitale au bruit des acclamations de tout le peuple, qui détela les chevaux de sa voiture pour le porter en triomphe jusqu'à son hôtel. Mais la faveur du peuple mobile, comme les ondes de la mer, se changea presque en haine, et M. Necker redevenu simple particulier, vit la foule de ses admirateurs diminuer et celle de ses ennemis s'accroître. Il se retira à son château de Copet près de Genève. Sa fille l'y suivit, et tous deux trouvèrent le bonheur dans leur tendresse et dans la culture des lettres.

Il paraît que madame de Staël a composé *Delphine* d'après un retour sur elle-même. On y trouve des caractères neufs et grandement tracés. Celui de madame de Vernon révèle dans

l'auteur une connaissance intime des personnes qui, dans la société, sous des dehors aimables et bienveillans, cachent une âme *cadavéreuse* (1). Il est certain du moins que l'idée d'une haute morale se rattache à Delphine. Madame de Staël y reconnaît qu'une femme ne doit point braver l'opinion publique, et elle nous représente Delphine malheureuse pour ne l'avoir pas respectée. Il semble qu'elle ait eu le désir de s'excuser en quelque sorte de ses propres illusions. Ce roman est l'ouvrage d'un génie impétueux et d'un cœur passionné. Ceux qui ont blâmé Delphine sous le rapport de la morale ont été injustes, et je dirai presque barbares. Le plan et le style des trois premiers volumes me paraissent un chef-d'œuvre. Cet ouvrage, objet de beaucoup d'éloges et de beaucoup de critiques, me semble avoir été mal jugé et par les amis et par les ennemis de madame de Staël.

Le règne de la terreur l'affligea profondément. A sa tendre pitié pour les victimes, se joignait l'idée que le nom de la liberté serait calomnié, et que celui de son père aurait le même sort. Elle ne se livra à aucun travail pendant le règne de Robespierre, et ne reprit la plume que pour entreprendre la défense de la reine. Elle composa ensuite une *Épître au*

(1) Mot de J.-J. Rousseau.

malheur , et elle commença un ouvrage dont elle n'acheva que la première partie ; à la page huit de cet écrit intitulé , *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* , elle dit : « Les partisans de la liberté » sont ceux qui détestent le plus profondément » les forfaits qui sont commis en son nom. » Leurs adversaires peuvent sans doute éprouver la juste horreur du crime. Comme les » crimes mêmes servent d'argumens à leur » système , ils ne leur font point ressentir , » comme aux gens de bien , amis de la liberté , » tous les genres de douleurs à la fois. »

Cette femme illustre , exilée dans le temps de la terreur , le fut aussi en 1803 par Napoléon , et perdit peu après sa mère. Elle partit alors pour l'Allemagne , et se vit recherchée de tous les hommes distingués qu'attirait autour d'elle sa réputation éclatante. Elle y jouissait de tous les plaisirs offerts au génie , et puisait sur une nouvelle terre des idées nouvelles , quand la mort de son père vint porter le désespoir dans son âme. Se rappelant alors les qualités de M. Necker , elle éprouva le désir ardent de se livrer à ses devoirs maternels , et de former le cœur et l'esprit de ses enfans. Les illusions poétiques ne suffisaient plus à son cœur , elle eut besoin de se rattacher à son père par la croyance de l'immortalité de l'âme. Elle pou-

avait tout supporter hors l'idée de ne plus le revoir. Elle imprima un morceau sur la vie privée de M. Necker, en tête des manuscrits qu'il avait laissés, et c'est surtout cet écrit de madame de Staël qu'il faut lire. Lui seul peut identifier avec son âme passionnée. On y voit, que le sentiment le plus profond qu'elle éprouva fut celui de l'amour filial. En lisant, on souffre, on pleure avec elle, et l'on se dit qu'elle mériterait un souvenir éternel, quand elle n'aurait composé que ce morceau.

L'idée que son père était descendu dans la tombe sans que les Français eussent apprécié son caractère, était une grande douleur pour madame de Staël, et lui faisait moins regretter la France. Elle savait bien qu'elle serait malheureuse partout; néanmoins elle essaya de la distraction des voyages, et le beau ciel de l'Italie, lui rendant plus chères toutes les illusions poétiques et la réalité d'un autre monde, ouvrit son cœur aux douces émotions.

M. Schelegel, savant d'Allemagne, l'accompagnait. Les connaissances étendues qu'il avait dans les beaux-arts firent goûter à madame de Staël tous les charmes du pays qu'elle parcourait; et, pour la première fois de sa vie, elle s'occupa avec délices des beautés simples, mais continuellement variées de la nature.

La terre classique de l'Italie inspira à ma-

dame de Staël, le roman de *Corinne*, qui sera toujours son chef-d'œuvre. C'est principalement dans cet ouvrage qu'elle s'est élevée par la pensée, par le plan, par le style, et par la peinture des caractères, au rang de nos meilleurs écrivains. On peut dire que *Corinne* est une pensée unique, qui a fait de madame de Staël une femme unique dans les lettres.

Madame de Staël rassembla à Vienne, en 1807, des matériaux pour son tableau de l'*Allemagne*, sous le rapport des mœurs, de la littérature et de la philosophie. Sa présence dans cette ville charma la vieillesse du prince de Ligne, vieillard aimable et bon. Elle lui promit de publier une partie des anecdotes qu'il avait rédigées, et elle leur assura un plein succès par la préface qu'elle y plaça.

Son livre sur l'Allemagne n'était pas un ouvrage d'inspiration comme *Corinne* : il obtint un succès moins éclatant, mais il n'obtint pas moins d'estime. Les Français y recueillirent l'avantage de s'instruire des mœurs et du caractère des Allemands, et du génie de leurs écrivains. Elle a fait connaître, par l'heureuse traduction de quelques passages de leurs écrits, le cachet de leur talent. Cet ouvrage fut mutilé en France par la censure. Des aristarques, flatteurs du pouvoir, critiquèrent avec amertume le livre sur l'Allemagne. Telle était la

persécution exercée contre madame de Staël, qu'on exila M. Mathieu de Montmorency et madame Récamier, parce qu'ils avaient été lui rendre visite à son château de Copet. Madame de Staël s'abandonna alors à l'affliction, et se détermina à se réfugier chez l'étranger, dans la crainte d'être cause du malheur de ses amis. Les espions qui l'entouraient rendaient son départ difficile. Elle ne se voyait d'ailleurs de retraite sûre qu'en Russie. La seule idée d'exposer sa fille aux dangers d'un semblable voyage, le regret de quitter les tombeaux de ses parens, et la Suisse, sa seconde patrie, la jetait dans les terreurs les plus violentes. Pour les comprimer, elle composa un écrit contre le suicide, qu'elle se reprochait d'avoir en quelque sorte loué dans ses premières productions. Elle partit ensuite pour la Russie. Les armées françaises envahirent les provinces russes. Dans son effroi, elle voulait se rendre à Constantinople, mais la sûreté de sa fille l'en empêcha; elle prit le chemin de Moscou. Il faut lire ses *Dix années d'exil* pour connaître tous les combats et toutes les incertitudes qu'elle éprouva dans ce voyage; ses réflexions sur les pays qu'elle parcourut, et sur le caractère de leurs habitans, sont d'un grand intérêt. L'armée française s'approcha de Moscou : un Russe, ami de son pays, et le plus cruel ennemi des

Français, incendia cette ville. Madame de Staël, depuis quelques jours à Saint - Pétersbourg, ne s'y crut pas en sûreté ; elle passa en Suède, patrie de son époux , et se rendit à Stokholm. Elle y vécut sous la protection du prince royal. L'année suivante, madame de Staël alla en Angleterre ; elle y devint l'objet de tous les hommages, mais son triomphe fut troublé par un des plus tristes événemens ; elle y apprit la mort de son second fils.

Le retour de Louis XVIII en France y ramena aussi madame de Staël. Elle y composa son ouvrage intitulé, *Considérations sur la révolution française*, qui obtint le plus grand succès de vogue. Je puis me tromper ; mais il m'a semblé que les idées libérales que madame de Staël y manifeste tenaient plus à son amour pour son père, et à son respect pour sa mémoire qu'à sa propre opinion ; et que son imagination et son caractère l'attachaient secrètement à l'oligarchie. Je ne puis m'empêcher de blâmer la prédilection qu'elle montre pour les Anglais, nos ennemis naturels dans tous les temps.

Madame de Staël, comme toutes les femmes passionnées, se faisait une idée enchanteresse de l'amour dans le mariage. *Je forcerai ma fille*, répétait-elle souvent, *à faire un mariage d'inclination*. Elle-même souhaitait d'en contracter un ; elle avait souvent dit : *J'ai besoin*

de tendresse , de bonheur et d'appui ; je me réfugierai en Angleterre , et si je trouve là un caractère noble , je sacrifierai ma liberté. Elle rencontra à Genève un jeune homme nommé de Rocca , que distinguait son courage et son goût pour les lettres , et dont la faible santé , suite de blessures honorables , lui inspira la plus tendre pitié : elle la lui témoigna. M. de Rocca conçut pour madame de Staël la passion la plus vive , et madame de Staël l'épousa en 1811 ; elle en eut un fils au mois d'avril 1812.

Toutefois , madame de Staël cacha son union avec M. de Rocca ; elle ne voulait pas quitter le nom qu'elle avait illustré. M. de Rocca eut pour madame de Staël un amour constant , une constante admiration , et lui fit goûter cette félicité , objet de ses plus chers désirs ; mais l'altération de la santé de ce jeune homme , sa vie menacée à chaque instant , troublaient continuellement madame de Staël. Elle eut le bonheur de mourir avant lui. M. de Rocca ne survécut que quelques mois à sa femme.

La France perdit madame de Staël le 14 juillet 1817.

Les personnes admises dans sa société assurent que sa conversation était encore supérieure à ses écrits. On a retenu d'elle un nombre considérable de bons mots ; nous en citerons quelques-uns.

La folie peut être poétique, disait-elle, mais la déraison ne l'est pas.

Quand les gens sont bêtes, disait-elle, il y a toujours de leur faute, et si j'avais de la puissance j'obligerais tout le monde à avoir de l'esprit.

J'ai le tort de soutenir trop vivement le vrai, mais c'est toujours le vrai qui dispose de moi.

Je ne dédaignerais pas l'opinion du dernier de mes domestiques si la moindre de mes impressions, à moi, tendait à justifier la sienne.

Les sottises des gens d'esprit, sont les revenant-bons des gens médiocres (1).

(1) Extrait de la notice sur les écrits et sur le caractère de madame de Staël, par madame Necker Saussure.

M^{me}. GAIL,

COMPOSITEUR DE MUSIQUE.

(Après Jésus-Christ, 1819.)

IL n'est pas de lauriers que les femmes n'aient cueillis. Victorieuses des préjugés qui semblaient leur interdire la gloire, et même la célébrité, on les a vues de siècle en siècle tenir avec éclat le sceptre, la lyre, le pinceau et quelquefois l'épée. Elles ont aussi cultivé les sciences avec succès ; leur raison, fortifiée par l'étude, a modéré l'essor de leur imagination sans l'enchaîner, et l'illustration qu'elles ont acquise, loin de nuire à leurs devoirs domestiques, ne leur en a que mieux enseigné l'étendue, et leur a prêté plus de force pour les remplir. Une seule carrière n'avait point été parcourue par les femmes. Il appartenait à madame Gail de leur en ouvrir l'entrée.

Dans tous les temps la musique exerça une grande influence sur les mœurs des peuples. Les poètes, les historiens et les philosophes reconnurent à cet art une grande puissance. Platon prétendait qu'on ne devait pas plus faire de changemens à la musique qu'aux lois de l'état.

Polybe attribue à des notes savamment combinées la civilisation des Arcades (1).

Athénée dit que l'invention de la musique est due à une compagne de Cadmus, nommée Harmonie. Solérèque en fait honneur à une femme nommée Olympe. Mais les historiens des siècles fabuleux ne sont pour nous que de grands poètes, et si nous ne remontons pas à leur âge, nous verrons que jusqu'à présent les femmes les plus distinguées par leur talent dans l'exécution de la musique, n'avaient point encore essayé de composer de la musique dramatique.

Madame Gail est la première qui ait remporté un succès de ce genre. Pour l'obtenir, la connaissance parfaite de l'harmonie et de ses règles était insuffisante, il fallait y réunir le talent d'ordonner un grand ouvrage, de saisir toutes les nuances, de connaître à fond tous les sentimens, de s'approprier l'expression poétique, et de la marier avec grâce à l'expression musicale.

Dès ses plus jeunes années Sophie Gane (madame Gail) se livra avec ardeur à la culture des beaux-arts, vers lesquels l'entraînaient un cœur tendre, une imagination vive. Ses parens se plurent à développer ses dispositions.

Elle publia, à l'âge de douze ans, de la mu-

(1) Peuples de l'Arcadie.

sique d'un caractère naïf, d'une mélodie douce, naturelle et champêtre. Ses essais lui furent inspirés par des romances de M. Arnault; elle dut ses premiers succès à ce poète, aussi célèbre par ses malheurs que par ses ouvrages, et ce fut encore lui qui, du fond de l'exil, tressa la couronne, ornement de la tombe de madame Gail.

Ses parens l'avaient mariée en 1794 à monsieur Gail, lecteur au Collège de France, connu par de savans travaux. M. Gail, tout entier à l'étude des langues anciennes, aimait la retraite, craignait la dissipation; Sophie, élevée par une mère qui l'adorait, avait l'habitude des plaisirs du monde et des jouissances que procurent les arts. « Les sciences et les arts, dit » M. Arnault, s'effarouchèrent réciproquement. » Les deux époux convinrent de se rendre la » liberté; une séparation volontaire eut lieu. »

Madame Gail en profita pour voyager. Son activité lui faisait aimer le mouvement, la variété d'objets extérieurs et même le péril : elle cherchait l'agitation comme on cherche d'ordinaire le repos. Madame Gail disait « qu'elle » craignait bien moins le malheur que l'ennui. » Elle parcourut le midi de la France et se rendit ensuite en Espagne. Il semble que le ciel brûlant de la Péninsule, où les nuits ont tant de charmes, soit la patrie de la musique. Les sé-

rénades qui s'y font entendre , ces romances à demi-voix qu'accompagne toujours une guitare , semblent avoir donné à madame Gail l'idée de ses nocturnes , qu'on chante maintenant dans toute l'Europe. Elle s'exerça la première dans ce genre original et neuf , et ses imitateurs n'ont pu encore l'y égaler. Les nocturnes de madame Gail pénètrent l'âme , et l'associent pour ainsi dire aux mystères de tous les sentimens.

Madame Gail avait déjà travaillé pour le théâtre ; mais ce ne fut qu'à son retour d'Espagne qu'elle osa produire un de ses ouvrages sur la scène. Une ancienne comédie , réduite avec goût en un acte , servit de texte à une musique délicieuse , qui le dispute en légèreté , en facilité , en esprit aux dialogues de Dufrény. La pièce des *Deux Jaloux* eut le succès d'un chef-d'œuvre. Un trio plein de grâce et de mélodie excita les transports du public. Ce juge sévère , mais juste , décida que Grétry avait remis sa lyre entre les mains de madame Gail. Son triomphe ne se borna pas à ce premier ouvrage , quatre autres opéras comiques ajoutèrent à sa réputation. Son génie se manifesta surtout dans la pièce intitulée *la Sérénade* : et cent représentations de cette œuvre dramatique ne refroidirent pas l'admiration. Une femme célèbre par les grâces de son esprit est l'auteur des paroles.

La Sérénade est un des ouvrages les plus remarquables de l'Opéra-Comique.

On n'a qu'une idée imparfaite de madame Gaillorsqu'on n'a connu que son génie. Sa bonté, sa bienfaisance, son amabilité la rendaient aussi chère à la société que son talent la rendait chère aux arts. Elle rassemblait chez elle des écrivains distingués, des artistes célèbres : elle se prêtait avec une complaisance infinie à leur faire entendre les accords harmonieux de son piano et la touchante mélodie de sa voix. Elle ne dédaignait point de toucher des airs de danse pour procurer aux jeunes personnes un exercice agréable, et souvent alors elle improvisait avec une facilité merveilleuse des airs charmans.

Les romances empruntaient de sa voix un charme indéfinissable ; quand atteinte elle-même de la maladie à laquelle succomba le jeune Millevoye, elle chantait la dernière romance de ce poète mourant dont elle avait composé la musique, tous les yeux se mouillaient de larmes.

Madame Gail, entraînée dans le monde par le besoin de se distraire, et par son génie au travail de la composition, ne put soutenir la fatigue de ses doubles veilles ; elle mourut d'une affection de poitrine dans le mois de juillet 1819, à l'âge de quarante-trois ans.

Ses derniers momens furent adoucis par le succès de son fils unique, qui remporta le prix proposé cette année par l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il reçut la couronne le jour même de la mort de sa mère, qui expira les regards attachés sur la palme de son fils.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

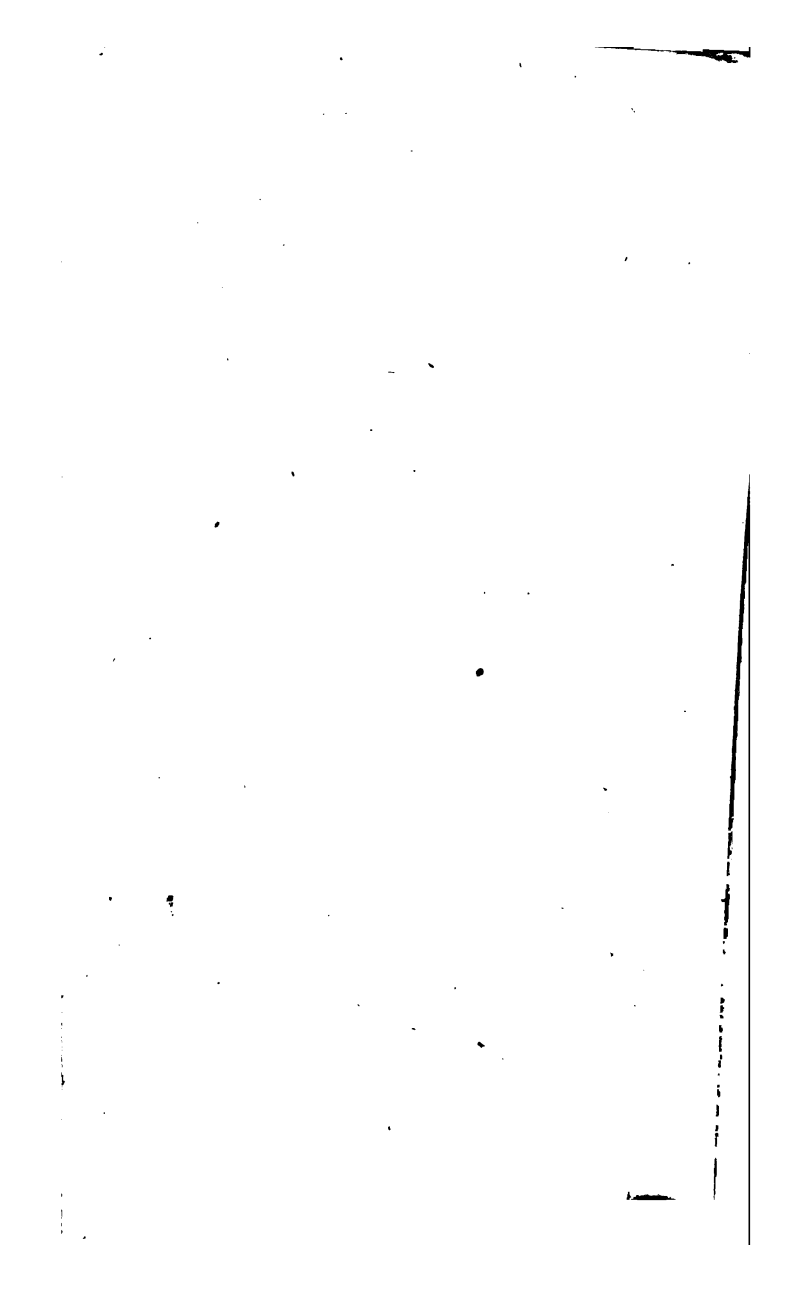
DES FEMMES CÉLÈBRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

J EANNE de Schomberg.	1
Mademoiselle de Scudéry.	
Christine.	16
Madame de Sévigné.	43
Mademoiselle de Montpensier.	50
Madame la marquise de Lambert.	61
Marie, duchesse de Bragance.	64
Hélène Cornara.	86
Catherine I ^{re}	91
Angélique Arnault.	107
Madame Deshoulières.	119
Madame de La Fayette.	124
Madame Du Châtelet.	130
Élisabeth Pétrowna.	134
Anne.	145
Milady Nithisdale.	165
Marie-Thérèse.	174
Madame de Maintenon	200
Madame Dacier.	214
Olympe de Ségur.	220

Marie Lezińska.	223
Anne-Marie de la Trémouille.	230
Catherine II.	255
Marie-Antoinette.	297
Madame Roland.	318
Madame Élisabeth de France.	328
La chevalière d'Éon.	337
Madame Viot.	345
Madame de La Fayette de Noailles.	352
Madame Cottin.	360
Madame Verdier.	364
Joséphine.	368
Madame la baronne de Staël Holstein.	377
Madame Gail.	395

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.





THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

